

Le Grizzly

James Oliver Curwood

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

01

LE GRIZZLY

Silencieux et immobile comme un grand roc teinté de roux, Tyr laissait errer son regard sur l'étendue de son domaine.

Il n'avait pas la vue perçante ; les grizzlys ont des yeux trop petits et trop écartés pour bien voir.

Àune distance d'un demi-mille, il eût certes pu distinguer une chèvre alerte des « Rocheuses » ou bien un mouton de montagne ; mais, par delà, le monde pour lui n'était plus qu'un vaste mystère, un brouillard léger de soleil ou bien un rideau de ténèbres.

Grâce à Dieu, pour sa sauvegarde, son ouïe très fine, son odorat particulièrement développé, lui avaient permis d'estimer à coup sûr ce qui se passait hors de son champ de vision.

S'il s'immobilisait ainsi, c'est que montait de la vallée et lui parvenait aux narines une senteur inusitée, une odeur qui ne s'associait avec aucun de ses souvenirs et qui l'émouvait étrangement.

En vain son esprit lent de brute avait cherché à la comprendre.

Pas celle d'un caribou, sûrement… il en avait tué maintes fois. Pas celle d'une chèvre ni d'un mouton. Encore moins celle d'une marmotte paresseuse et grasse se chauffant au grand soleil sur un rocher.

Les marmottes constituaient son ordinaire favori.

Non, c'était un fumet bizarre qui ne l'irritait pas, somme toute, qui ne l'effrayait pas non plus !

Il en était curieux ; pourtant, il ne s'était pas mis en quête. La prudence le retenait.

Si Tyr avait eu le pouvoir de distinguer clairement les choses, même à une distance de deux milles, ses yeux ne l'eussent pas renseigné sur l'origine de cette odeur venue, apportée par le vent, des fonds lointains de la vallée.

Il s'était arrêté au bord d'un petit plateau en cuvette creusé au flanc de la montagne, et qui s'évasait, verdoyant, à l'issue d'un col escarpé.

Il se tapissait, ce plateau, — on était au début de juin — d'herbe douce parsemée de fleurs : violettes pâles, myosotis, jacinthes et ancolies sauvages.

Au centre s'étalait une mare de boue liquide où Tyr aimait à patauger toutes les fois que ses pattes lui faisaient mal.

Àl'Est, à l'Ouest et au Nord, s'étageaient les hauts contreforts si grandioses des Montagnes Rocheuses, dont la rudesse s'atténuait sous la caresse du soleil.

Du haut en bas de la vallée, des brèches entre les grands pics et des crevasses sinueuses, des éboulis monstrueux, du dessous des neiges éternelles, provenait un murmure berceur. C'était la musique de l'eau.

Les trilles des sources brodaient gaiement sur l'air allègre des ruisseaux, se mêlaient au chœur des cascades.

Dans l'air flottaient de chauds parfums.

Juin et juillet se mariaient, fin de printemps, début d'été ; la terre éclatait de verdure.

Les premières fleurs éclaboussaient de taches violentes rouges, jaunes ou pourpres, le flanc ensoleillé des monts. Et tout ce qui vivait chantait… les marmottes issues de leur trou, les loirs pompeux sur leurs terriers, les gros bourdons qui butinaient de fleur en fleur, les éperviers dans la vallée et les aigles au-dessus des pics.

Oui, Tyr lui-même avait chanté en pataugeant dans la boue tiède quelques instants auparavant : ce n'était ni un rugissement, ni un grognement, ni une plainte. C'était une sorte de ronron qu'il émettait toutes les fois qu'il avait lieu d'être content. Les ours chantent comme ils peuvent ! Or, cette odeur mystérieuse avait soudain troublé pour lui la paix de ce jour idéal.

Immobile, il flairait le vent.

Elle l'intriguait, elle l'inquiétait sans pourtant l'alarmer vraiment. Et il était aussi sensible à cette nouvelle odeur étrange que la langue d'un enfant peut l'être à la première goutte de whisky.

Enfin un grondement de menace roula comme un tonnerre lointain aux cavités de sa poitrine.

Monarque absolu sur ses terres, il avait fini par comprendre qu'il ne devait pas tolérer l'intrusion de cette odeur dont il ignorait la nature et dont le possesseur n'était pas soumis à sa souveraineté.

Il se souleva lentement, développa ses neuf pieds dix pouces, et s'assit sur son arrière-train comme un chien dressé l'eût pu faire, croisant ses pattes formidables de devant sur ses pectoraux.

Depuis dix ans qu'il était né et qu'il vivait dans la montagne, jamais, mais jamais il n'avait flairé une odeur analogue.

Il la défia. Il l'attendit, sans se cacher, sûr de sa force.

Il était de taille monstrueuse, musclé comme l'étaient ses ancêtres redoutables, les ours des cavernes, et beau en sa toison nouvelle, d'un beau brun doré sous le soleil.

Ses avant-bras avaient au moins le diamètre de la taille d'un homme ; les dix plus longues de ses griffes étaient des poignards acérés. Ses deux canines supérieures, aiguës comme des pointes de stylet, mesuraient largement deux pouces ; et, entre ses mâchoires puissantes, il pouvait broyer sans effort le cou d'un caribou robuste.

Comme la plupart des grizzlys, il ne tuait pas pour le plaisir. D'une horde de caribous, il choisissait une seule victime et la dévorait entièrement jusqu'à la moelle du dernier os.

C'était un monarque paisible.

Il n'imposait qu'une seule loi :

— Laissez-moi vivre ! disait-il.

Et son attitude l'exprimait impérieusement, cette loi, tandis qu'assis sur l'arrière-train, il flairait cette odeur étrange !

En sa force massive, en sa solitude et en sa suprématie, il était semblable à la montagne. Il n'avait pas plus de rivaux sur son ter-

ritoire de chasse qu'elle n'en avait dans le ciel.

Comme elle, sa race dominait depuis des âges et des âges. Leur histoire était parallèle.

Nul n'avait osé contester ses droits à la suzeraineté sauf des mâles de son espèce. Avec de pareils adversaires, il s'était battu loyalement plus d'une fois en duel, à mort.

Il était tout prêt à combattre de nouveau quiconque refuserait de se plier à ses décrets sur l'étendue de son domaine. Jusqu'au jour où il serait vaincu, il était dictateur, arbitre ou despote, comme il lui plaisait.

Sa dynastie était maîtresse, depuis des millénaires peut-être, des riches vallées et des pentes vertes. Il était roi de droit divin, seigneur suzerain de son fief, et avait prouvé sa maîtrise par la force, ouvertement, sans cautèle ni stratégie.

Il était détesté et craint ; mais il ne détestait personne et ne connaissait pas la crainte. Au surplus, il était honnête. C'est pourquoi il pouvait attendre, de pied ferme et sans émotion bien apparente, l'être qui venait et dont l'odeur lui parvenait des profondeurs de la vallée.

Cependant qu'il humait toujours l'air de son nez brun si sensible, un vague instinct héréditaire, legs de générations passées, se réveillait confusément en sa conscience obscurcie.

Bien que jamais il n'eût flairé ce fumet tout particulier, il finissait par lui sembler qu'il le reconnaissait pourtant.

Non pas qu'il pût se figurer l'être nouveau dont il émanait, mais il savait confusément que cet être lui serait nuisible.

Pendant dix minutes, Tyr garda une immobilité de pierre ; puis le vent changea quelque peu, et l'odeur s'atténua pour s'en aller progressivement.

Tyr souleva ses oreilles plates. Il tourna son énorme tête, lentement, afin d'embrasser d'un regard la pente verdoyante et la petite plaine en coupelle.

L'odeur étrange était déjà oubliée maintenant que l'air parfumé n'en gardait pas trace.

Il retomba sur ses quatre pattes et commença sa chasse aux loirs.

Il était comique au possible… lui qui pesait huit cents kilos… de se donner autant de mal pour capturer ces bestioles de dix centimètres de longueur !

Et pourtant Tyr n'hésitait pas à creuser pendant plus d'une heure avec la dernière énergie, pour pouvoir savourer enfin un loir, cette friandise suprême !

Il découvrit un trou situé à sa convenance et se mit à gratter la terre comme un chien.

Il était sur la crête d'une pente.

Une ou deux fois peut-être, au cours de la demi-heure qui suivit, il leva la tête et flaira… mais l'odeur qu'avait apportée le vent venu de la vallée ne polluait plus l'air léger !

02

La haute futaie s'éclaircissait ; la vallée s'élargit soudain ; Langdon arrêta son cheval, fit entendre un clapement de langue, signe chez lui du plus vif plaisir, passa sa jambe droite par-dessus le pommeau de bois de sa selle et attendit tranquillement.

Àdeux ou trois cents mètres derrière, encore masqué par les sapins, Bruce avait des difficultés avec « Poêle-à-frire », une jument de bât fort peu disciplinée.

Jim Langdon sourit joyeusement en entendant vociférer son camarade, qui menaçait d'étriper ou d'écarteler l'animal récalcitrant.

Le vocabulaire imagé dont Bruce se servait pour décrire les châtiments qu'il promettait à ses bêtes indifférentes faisait le bonheur de Langdon… car son brave compagnon n'eût pas gratifié d'un coup de houssine cette gale de « Poêle-à-frire » elle-même, s'il lui avait pris fantaisie d'aller se rouler sur le dos, avec sa charge, dans la boue.

L'un après l'autre les six chevaux sortirent de la haute futaie. Bruce montait le dernier des six.

Il était assis sur sa selle comme un pantin dont les ficelles se seraient cassées partiellement, attitude qu'il avait acquise à bourlinguer dans la montagne, parce qu'il avait quelque peine à distribuer gracieusement ses cinq pieds huit de chair et d'os sur le maigre dos d'un cayusse.

Dès qu'il parut, Langdon sauta de son bidet et se tourna vers l'évasement de la vallée.

Les picots de sa barbe blonde, une barbe d'homme qui se rase, ne cachaient pas le hâle profond, produit de cinq semaines passées en plein air dans la montagne.

Il avait ouvert sa chemise à la gorge, exposant son cou tanné par le soleil et le vent.

Ses yeux perçants étaient gris-bleu et il fouillait le paysage qui s'épanouissait devant lui, avec l'ardente expression du chasseur né, ou bien encore de l'explorateur de terres vierges.

Il pouvait avoir trente-cinq ans, passait une partie de sa vie dans le Far-North encore désert, et l'autre à décrire dans les livres ses sensations de voyageur et d'amoureux de la nature.

Son compagnon, guide et ami, était de six mois son cadet, et son inférieur par la taille. Bruce, fier de son anatomie, lui contestait cet avantage et ne ratait pas l'occasion d'affirmer à propos de tout :

— Dame, j'ai pas fini de grandir !

Il rejoignit Jim, redressa son long corps de pantin cassé.

L'écrivain, d'un geste expressif, désigna l'espace devant lui.

— As-tu jamais vu quelque chose qui vaille cela ? demanda-t-il.

— Beau pays, acquiesça le guide… et un chic endroit pour camper. Il doit y avoir du caribou de ces côtés-ci et de l'ours. Nous avons besoin de viande fraîche. Passe-moi une allumette, veux-tu ?

C'était une habitude chez eux que d'allumer, toutes les fois qu'il était possible, leurs deux pipes avec une unique allumette.

Ils accomplirent donc gravement cette cérémonie rituelle en étudiant le paysage.

Cependant que, voluptueux, Langdon exhalait les premières bouffées de fumée odorante, Bruce désigna d'un signe de tête la haute futaie dont ils sortaient.

— Chic endroit pour planter sa tente, je t'assure old top… Du bois sec, de l'eau courante… et des sapins. On pourrait lâcher les chevaux dans la jolie petite clairière que nous venons de traverser. L'herbe à buffle y est haute en diable…

L'écrivain regarda sa montre.

— Il n'est que trois heures… on devrait peut-être continuer un peu ! Mais si t'as envie de rester, faisons la pause deux ou trois jours et voyons ce que le pays a dans le ventre… Ça te va ?

— Tu penses ! Non, mais est-ce épatant ?

Il se laissa choir, en parlant, se cala le dos à un roc, et braqua une longue-vue de cuivre, relique de la guerre civile, en l'appuyant sur ses genoux.

Langdon décrocha de sa selle une jumelle prismatique achetée très cher à Paris.

Ensemble, épaule contre épaule, bien acagnardés, ils se mirent à étudier les pentes boisées et les vertes déclivités de la montagne devant eux.

Ils étaient sur le territoire du gros gibier, dans le pays que Langdon appelait « l'inconnu » et qu'à son avis aucun blanc n'avait dû fouler avant eux.

C'était une contrée tourmentée où chaque vallée s'encaissait entre des chaînes prodigieuses. Il leur avait fallu vingt jours d'ascensions, de marches forcées, pour parcourir cent milles à peine.

L'après-midi même ils avaient franchi la passe du Divide, qui fend le ciel d'Est en Ouest, et ils contemplaient maintenant les pentes et les pics prestigieux de la chaîne du Firepan.

Ils avaient quitté le 10 mai les avant-postes extrême-Nord de la civilisation et l'on était au 30 juin. Depuis un mois, les traces de l'homme se raréfiaient de plus en plus. Ils avaient enfin réussi à atteindre un territoire vierge ! Jamais chasseur ni prospecteur n'avait foulé cette vallée.

Elle s'étendait, mystérieuse et prometteuse, devant eux.

Langdon, au moment de percer cette énigme et de soulever le coin du voile, sentait en lui naître une joie profonde et rare que seuls comprendront ceux qui purent, faunes indiscrets, surprendre nue la nature encore inviolée !

Pour son ami et camarade, le bon guide Bruce, avec lequel il s'était enfoncé déjà cinq fois dans les déserts du Nord, toutes les vallées, toutes les montagnes étaient à peu près analogues. Il était né au milieu d'elles, y avait vécu, y mourrait.

Bruce rompit d'un brusque coup de coude la contemplation de Langdon.

— J'ai vu la tête d'un caribou… dans une échancrure de rocher à environ un mille et demi ! annonça-t-il sans quitter l'oculaire de sa longue-vue.

— Et moi j'aperçois une chèvre et ses chevreaux sur l'éboulis de la première montagne à droite, répliqua Langdon… et… par George !… Voilà-t'y-pas un bouquetin qui la considère tendrement du haut d'un piton de grès rouge ! Il a une barbiche aussi belle que celle de ce brave Oncle Sam !… Bruce, sans blague, c'est un Paradis que nous avons découvert là.

— Ça m'en a l'air, accorda Bruce en repliant ses longues jambes pour mieux appuyer sa lorgnette. Si y a pas de l'ours par ici… je veux bien qu'on me coupe la main…

Pendant cinq minutes, ils se turent. Derrière eux leurs chevaux broutaient, tout en s'ébrouant, l'herbe épaisse.

La musique de l'eau les berçait et la vallée semblait dormir sous un océan de lumière… sommeiller plutôt. Elle était pareille à un grand chat paisible qui se fût chauffé au soleil, et qui ronronnait doucement.

Langdon continuait à observer le bouquetin en sentinelle lorsque Bruce parla de nouveau :

— J'aperçois un grizzly, mon vieux, et un fameux, annonça-t-il sans se départir de son calme.

Langdon se dressa en sursaut.

— Où ça ? demanda-t-il, alerte.

Il se pencha pour évaluer la direction de la longue-vue avec un frisson de plaisir.

— Tu vois cette espèce de pente verte sur le deuxième épaulement ? par delà le ravin, là-bas ?... indiqua Bruce un œil fermé, l'autre toujours à l'oculaire. Il est à mi-hauteur en train de chasser le loir... tu vois pas ?

Langdon braqua ses prismatiques sur la pente, et l'instant d'après il poussa une exclamation...

— Eh ben ! mon vieux.

— T'as vu ?

— Tu parles... Je le distingue comme s'il était à quatre mètres de mon nez. C'est le roi de tous les grizzlys qui hantent les Montagnes Rocheuses.

— Si ce n'est lui, c'est donc son frère ! déclara le guide. Tabernacle ! Y dépasse ton « huit pieds deux pouces » d'une douzaine de centimètres. Écoute, veux-tu que je te dise...

Il s'arrêta à cet instant psychologique afin d'extraire une énorme chique de sa poche et y mordit à belles dents sans quitter de l'œil sa lorgnette... Veux-tu que je te dise... Eh ben ! le vent est en notre faveur, et il se soucie de nous comme d'une pomme !

Il décroisa ses longues jambes et se leva, prenant son temps. Langdon était déjà debout.

En de pareilles occasions, il y avait entre eux une entente, une compréhension tacites qui rendaient les mots inutiles. Ils ramenèrent leurs huit chevaux à la lisière de la futaie, les attachèrent par leurs longes, sortirent leurs courtes carabines des fontes de cuir et les chargèrent en glissant dans le magasin douze cartouches, par précaution.

Puis, pendant deux ou trois minutes, ils étudièrent à l'œil nu la pente, où l'ours chassait le loir, et ses approches immédiates.

— Nous pourrions nous glisser peut-être par le ravin, suggéra Jim.

Bruce approuva.

— Oui, ça vaut mieux ; on l'approchera à trois cents mètres avant qu'il ait pu nous flairer… Il nous sentirait, y a des chances, si nous montions juste derrière lui.

— On l'aura sûrement.

— Peut-être bien !

Ils s'engagèrent, sans se cacher, dans des prairies d'herbes vivaces. Tant qu'ils ne seraient pas à moins d'un demi-mille du grizzly, celui-ci ne pouvait les voir. Le vent avait changé d'ailleurs et leur soufflait dans la figure.

Leur marche rapide devint bientôt une espèce de pas gymnastique et ils se mirent à côtoyer le bas de la pente, de telle sorte que, pendant un petit quart d'heure, un boqueteau leur cacha l'ours.

Dix minutes plus tard, ils étaient à l'entrée même du ravin : une crevasse, une rigole creusée dans la montagne par le passage d'une cascade printanière, tarie après la fonte des neiges.

Bruce souffla en un chuchotement :

— C'est toi qui vas monter, Jimmy… Cet ours ne peut faire que deux choses, trois au maximum si tu le rates ou que tu le blesses

légèrement : ou bien il te cherchera noise… ou bien il filera par le col… ou bien il dévalera la pente pour se trotter par la vallée.

Nous ne pouvons pas l'empêcher de se défiler par le col.

S'il t'attaque, tu n'as qu'à te laisser dégringoler par la ravine. Tu iras toujours plus vite que lui. Mais j'ai une vague intuition qu'il se défilera par ici si tu ne l'as pas du premier coup ! C'est pourquoi je m'en vais l'attendre… Bonne chance, vieux Jim, et au revoir !

Sur ce, il alla s'embusquer derrière un rocher, point duquel il pouvait surveiller notre ours.

Et Langdon, s'agrippant des mains et des pieds aux aspérités, s'aidant des coudes et des genoux, commença son ascension.

03

De toutes les créatures vivantes en cette vallée endormie, Tyr était le plus occupé. S'il dormait d'octobre à avril, tout l'hiver, sans interruption, et si, d'avril en mai encore, il se permettait fréquemment de faire la sieste en se chauffant au grand soleil, sur un rocher, il déployait sans fermer l'œil, plus de quatre heures sur vingt-quatre, une activité formidable.

Il était fort occupé lorsque Jim Langdon commença son ascension de la ravine.

Il venait juste de réussir à capturer son loir, vieux mâle à la bedaine d'échevin dont il n'avait fait qu'une bouchée, et terminait sa collation en avalant quelques limaces et en happant avec sa

langue des fourmis rouges au goût de poivre qu'il capturait en retournant de grosses pierres avec ses pattes.

Quatre-vingt-dix pour cent des ours sont gauchers. Tyr était droitier. Il en tirait un avantage dans la lutte, la pêche et la chasse, car la patte droite d'un grizzly est bien plus longue que la gauche, tellement plus longue même qu'il serait réduit à voyager en cercles s'il perdait son sixième sens infaillible de l'orientation.

Tout en quêtant de-ci de-là, Tyr s'avançait vers la ravine. Sa grosse tête se balançait à quelques centimètres du sol.

Àune courte distance, sa vision avait une acuité, une netteté microscopiques, et ses nerfs olfactifs étaient d'une telle sensibilité qu'aveugle il eût pu attraper facilement une fourmi rouge.

Il choisissait de préférence les pierres plates. Sa dextre formidable aux longues griffes était adroite et préhensile comme une main !

Sitôt la pierre soulevée, il reniflait, dardait sa langue rouge et râpeuse, une fois, deux fois, et passait à la pierre suivante.

Il prenait sa tâche au sérieux, très semblable à un éléphant qui eût cherché des cacahouettes au milieu d'une balle de foin.

Au moment où il s'apprêtait à retourner une nouvelle pierre, Tyr s'arrêta, la patte en l'air.

Pendant une pleine minute, il demeura immobile. Puis il tourna lentement la tête, le nez presque contre le sol.

Il avait senti vaguement une odeur des plus agréables. Elle était si vague qu'il eut peur d'en perdre la trace s'il remuait. Aussi

demeura-t-il sur place jusqu'au moment où il fut sûr qu'il ne pouvait pas se tromper.

Alors il parcourut deux mètres à contre-pente, en balançant doucement sa tête de gauche à droite et en reniflant fréquemment.

L'odeur devint beaucoup plus forte. Deux mètres encore et Tyr la put localiser exactement.

Elle émanait de sous un roc, un roc qui devait bien peser deux cents kilos au minimum.

Tyr le déplaça sans grande peine… Aussitôt, tout effarouchée et poussant un cri suraigu, une gerboise s'enfuit sautillante. Mais le gros Tyr n'en avait cure, ayant découvert, soigneusement empilés dans un creux de mousse, près d'un buisson, des tubercules dont l'odeur l'avait attiré.

C'étaient des sortes de pommes de terre de la grosseur d'une cerise, sucrées et riches en amidon. Tyr s'en régala, émettant un ronron profond de plaisir ; puis se mit en quête d'autre chose.

Il s'approchait de plus en plus du débouché de la ravine sans entendre ni sentir Langdon, lorsqu'un bruit insolite le fit tomber en arrêt brusquement.

En escaladant la coulée, le chasseur avait détaché une pierre sous son talon.

La pierre rebondit, entraînant une avalanche minuscule, mais particulièrement sonore.

Àsix cents mètres au-dessous, Bruce lâcha un furieux juron. Il avait vu Tyr s'arrêter, et il s'apprêtait à tirer malgré la distance

bien trop grande, au cas où l'ours s'enfuirait, comme il le pensait, vers le col.

Pendant trente secondes peut-être, Tyr demeura figé sur place, puis, à l'amble, délibérément se dirigea vers la ravine.

Langdon, essoufflé, maudissait en lui-même sa mauvaise fortune, se démenait pour arriver enfin au sommet du boyau, dont il n'était pas à dix mètres.

Il entendit que Bruce criait, sans bien saisir l'avertissement. Des pieds, des mains, il s'agrippa avec une énergie suprême.

Il allait se hisser enfin par un dernier rétablissement sur une sorte de petite corniche, à quatre yards du plateau, lorsqu'il leva soudain les yeux.

Son cœur bondit dans sa poitrine et il demeura pétrifié, incapable de faire un mouvement.

Juste au-dessus de lui, une tête monstrueuse venait d'apparaître. Tyr le regardait, gueule ouverte, crocs découverts, langue pendante. Ses yeux brûlaient d'un feu vert-rouge.

Telle fut la première rencontre du grand grizzly avec les hommes.

Dès qu'il eut empli ses poumons de l'odeur chaude de Langdon, Tyr se détourna brusquement, comme s'il avait flairé la peste.

Pour grimper plus facilement, le romancier avait passé sa carabine en bandoulière. Il ne pouvait donc pas tirer… d'ailleurs les pierres glissaient sous lui et les points d'appui lui manquaient.

En un élan fou, il parvint à gravir les tout derniers mètres. Il lui fallut soixante secondes pour épauler sa carabine.

Tyr était à cent cinquante yards, se hâtait au petit galop vers l'entrée du col, analogue à une grosse boule munie de pattes.

Au pied de la ravine claqua une détonation suraiguë. C'était Bruce qui ouvrait le feu.

Langdon, à genoux, l'imita.

Il suffit parfois d'une minute pour changer une destinée. Il ne fallut que dix secondes pour modifier celle de Tyr.

Ce fut comme si l'un des éclairs qu'il avait pu voir bien souvent zigzaguer dans le ciel d'orage lui avait pénétré la chair. Et avec cette première douleur, lancinante comme une brûlure, lui parvint le rugissement amplifié des carabines.

Il n'était pas à deux cents mètres de la ravine, lorsque la balle le frappa, comme un coup de fouet, fit champignon sur la peau dure et lui laboura l'épaule gauche sans effleurer l'os heureusement.

Il en était à trois cents mètres, lorsqu'il fut frappé de nouveau, cette fois à la hauteur des côtes.

Ni l'une ni l'autre des deux balles n'avaient pu ébranler sa masse. Vingt balles tirées à cette distance ne l'eussent certainement pas tué.

Mais la deuxième l'arrêta net et il fit volte-face avec un rugissement qui ressemblait au beuglement d'un taureau fou ; clameur de rage qui s'entendit à plus d'un mille aux alentours.

Bruce brûlait sa septième cartouche sans résultat à sept cents mètres. Langdon, lui, rechargeait son arme, et Tyr s'offrit ouvertement, défiant l'ennemi inconnu qu'il ne pouvait plus distinguer.

Et puis, à la septième balle de Langdon, un sillon de feu lui laboura longuement l'échine.

Alors Tyr, effrayé soudain par cette foudre d'un nouveau genre et impuissant à la combattre s'achemina vers la brèche du col.

Il perçut d'autres de ces roulements analogues à du tonnerre, mais la foudre ne le frappa plus.

Péniblement, douloureusement, il se mit à descendre la pente de l'autre versant de la montagne.

Il savait qu'il était blessé, mais il ne pouvait pas comprendre la nature exacte de son mal. Une fois, au cours de la descente, il s'arrêta quelques instants et une petite mare de sang se forma près de sa patte gauche.

Il la flaira, un peu inquiet, et prit la direction de l'Ouest. Plus tard l'odeur de l'homme flotta de nouveau jusqu'à ses narines, apportée par le vent volage.

Tyr avait bonne envie pourtant de s'arrêter, de s'allonger pour calmer le lancinement de ses blessures avec sa langue, mais il se hâta davantage, car il avait appris une chose que jamais plus il n'oublierait, à savoir : que l'odeur de l'homme s'accompagne toujours de douleur !

Il atteignit le fond du val et s'enfonça dans la futaie, particulièrement épaisse, pour gagner le lit d'un ruisseau dont le cours re-

liait entre elles les deux parties de son domaine.

Il le regagnait, ce ruisseau, toutes les fois qu'il était blessé ou bien malade, instinctivement, et aussi à la fin d'octobre, quelques jours avant d'hiverner.

Il y avait à cela une raison : il était né dans la futaie d'accès difficile située à la source dudit ruisseau ; ses jeunes années s'étaient passées au milieu des buissons chargés de baies savoureuses, abondant dans cette retraite inexpugnable. C'était son chez lui exclusif, la seule partie de son domaine où il ne tolérait personne. Il permettait à d'autres ours, noirs, bruns ou grizzlys, de hanter les marches éloignées de son fief, pourvu qu'ils s'éloignassent sans barguigner à son approche.

Il les laissait chasser, pêcher, dormir au soleil sur ses terres, à la condition implicite qu'ils se reconnussent pour vassaux.

Tyr n'était pas un égoïste et n'abusait pas de sa force pour chicaner ses congénères, quitte à réaffirmer parfois sa suzeraineté absolue. En ce cas, il y avait bataille. Et toujours, après ses victoires, Tyr regagnait cette même vallée, remontait le cours du ruisseau, afin de guérir ses blessures.

Il progressait plus lentement cette fois-ci que ces fois-là, car il éprouvait une douleur effroyable dans l'épaule gauche. Elle lui faisait même tellement mal que souvent sa patte cédait et qu'il manquait de trébucher.

Àplusieurs reprises, il entra jusqu'à l'épaule dans l'eau glacée des lacs minuscules échelonnés sur le parcours du ruisseau. Ses blessures cessèrent de saigner, mais la douleur devint plus forte.

Le soleil déclinait déjà lorsque le grizzly atteignit la petite mare de boue glaiseuse qui lui servait de médecin.

Sa mâchoire inférieure pendait. Son énorme tête était lourde. Il avait perdu malgré tout une forte quantité de sang. Il était las et son épaule lui faisait si mal qu'il avait envie de la déchirer à belles dents pour en arracher ce feu étrange.

La petite mare de boue glaiseuse avait trente pieds de diamètre. La glaise y était fraîche et douce ; Tyr y entra jusqu'aux aisselles et se coucha tout doucement sur son pauvre côté blessé.

La glaise calma le lancinement, fit emplâtre sur les plaies à vif et Tyr poussa un long soupir de soulagement et de bien-être.

Pendant longtemps, il demeura dans ce bain moelleux de boue. Le soleil se coucha, l'obscurité vint, les étoiles emplirent le ciel, Tyr frissonna au souvenir du tonnerre employé par l'homme pour lui infliger la douleur.

04

Àla lisière de la futaie, Langdon et Bruce étaient assis la pipe aux lèvres après dîner, les pieds aux tisons rougeoyants d'un feu de camp à demi mort.

L'air du soir fraîchit brusquement et Bruce se leva pour jeter une brassée de branches sèches et de bûches sur les brandons. Puis il étendit de nouveau sa longue carcasse sur la mousse, cala sa tête et ses épaules confortablement contre un tronc, et ricana comme une crécelle pour la cinquante et unième fois :

— Que le diable vous emporte, grommela le romancier, toi et ton rire !

— Je te dis que je l'ai touché deux fois, Bruce, deux fois au moins, tu m'entends ! Et je n'étais fichtrement pas dans une position favorable !

— Surtout quand il te regardait dans les yeux à trois pieds de toi… Ce qu'il a dû se payer ta tête ! répliqua Bruce, qui s'était fort amusé de la mauvaise chance de son compagnon et ami. Voyons, Jimmy, à cette distance, tu aurais dû l'abattre seulement en lui soufflant dessus !

— Je t'ai déjà dit vingt fois que je portais ma carabine en bandoulière : ah ! bougre d'âne…

— Drôle d'endroit pour mettre son flingot quand on va chasser le grizzly !

— Dame ! la ravine était à pic… Fallait bien que je m'agrippe avec les pieds et les mains pour monter… J'aurais dû me servir des dents si elle avait été plus raide !

Langdon se mit sur son séant, secoua les cendres de sa pipe et la bourra de tabac frais.

— En tout cas, Bruce, ce grizzly-là est la plus fière bête des Rocheuses !

— Il aurait fait un beau tapis dans ton cabinet, mon vieux Jim, si tu n'avais pas eu l'idée de mettre ton flingue en bandoulière.

— Oh ! j'aurai sa peau, sois tranquille, dans mon studio cet hiver, affirma Langdon fermement… J'y suis décidé… dès demain nous nous lancerons sur ses traces… Je passerai l'été ici, s'il le

faut, pour avoir son « scalp ». Je le préfère à dix autres ours… Il avait bien neuf pieds dix pouces… Je ne regrette pas, somme toute, de ne l'avoir pas tué du coup. Il est touché et sera méfiant… on aura du mal à l'avoir… mais ça sera un fameux sport.

— Du tintouin il nous en donnera et du fil à retordre aussi… Je ne te souhaite pas de le rencontrer dans le courant de la prochaine semaine, avant que ses plaies ne se cicatrisent à vif ; surtout si tu as ton fusil en bandoulière cette fois encore.

— Ça t'irait d'établir ici un camp permanent pour changer ?

— Oui, tu parles ! on ne trouvera pas mieux : viande fraîche à souhait, beau pâturage et eau courante… vraiment chic !

Bruce reprit au bout d'un instant :

— Il a dû être durement touché… Il saignait fort en haut de la passe…

Àla lueur du feu, Langdon se mit à nettoyer son arme.

— Pas de danger qu'il se défile ?… Tu ne crains pas qu'il cède la place ? questionna-t-il un peu anxieux.

— Qu'il se défile, qu'il cède la place… Peut-être que oui, s'il était noir… Mais c'est un grizzly, sacrebleu… et il se considère sûrement comme le seigneur de ce domaine… Bien probable qu'il se méfiera de cette vallée pendant quelque temps… Mais je te parie mes bottines qu'il ne songe pas à émigrer !

— Si tu tiens vraiment à sa peau… nous l'aurons un beau jour ou l'autre !

— J'y tiens, réitéra Langdon avec une emphase véritable… Il doit battre tous les records de taille et de poids constatés. J'y tiens même fichtrement, vieux Bruce… Tu crois que tu seras capable de le pister demain matin ?

Bruce hocha la tête.

— C'est probable… mais pister ne suffira pas. Il faudra poursuivre surtout… Un grizzly touché n'arrête plus et change de place constamment. Sans quitter son fief, il tâchera de se montrer le moins possible sur les pentes nues, comme hier. Pour bien faire, il faudrait les chiens… Enfin Metoosin arrivera avec la meute d'ici trois jours, et quand les Airdales seront lâchés… je lui promets de l'agrément à ce vieux grizzly des familles !

Langdon visa un point du feu à travers le canon poli de sa carabine nettoyée, et hocha la tête.

— À vrai dire, je me demande si Metoosin pourra nous rejoindre de sitôt ? Nous avons traversé des passes qui s'enchevêtrent bigrement, qui sont tellement accidentées…

— Cet Indien-là suivrait notre piste si nous voyagions sur du roc, déclara Bruce d'un ton confiant. Il sera ici d'ici trois jours, à moins que les chiens n'aient été assez idiots pour s'attaquer à quelque porc-épic en route. Quand ils seront là…

Il se leva et s'étira.

— Quand ils seront là… quelle noce, mes amis ! conclut-il. Je suis certain que ces montagnes sont si pleines d'ours que tes dix chiens seront massacrés en huit jours, reprit-il au bout d'un instant… Veux-tu parier, dis ?… Paries-tu ?

Jim referma et fit claquer le verrou de sa carabine.

— Il n'est qu'un ours auquel je tienne, dit-il dédaignant le pari, et j'ai comme une vague idée que nous l'aurons demain matin.

— Tu as beau être spécialiste de la chasse à l'ours, mon vieux Bruce, je n'en pense pas moins, s'il te plaît, qu'il est trop rudement touché pour se balader tant que ça.

Ils avaient établi deux couches d'aiguilles de sapin moelleuses auprès du feu, et l'écrivain, suivant l'exemple de son guide, y étala ses couvertures.

La journée avait été rude… aussi dormit-il comme un sourd sitôt qu'il se fut étendu.

Il dormait encore, lorsque Bruce s'éveilla en même temps que l'aube.

Le guide enfila ses brodequins, laça ses guêtres et s'en fut, à travers l'herbe lourde de rosée, à la recherche des chevaux.

Lorsqu'il revint, les bottes trempées, une bonne demi-heure après, tirant leurs deux chevaux de selle et cette rosse de « Poêle-à-frire », Langdon avivait seul un bon feu.

Langdon aimait à se rappeler la fameuse chandelle qu'il devait à des matinées analogues. Huit ans plus tôt, les médecins l'avaient condamné sans appel et maintenant, grâce à cette vie, il était robuste comme un roc et jouissait d'une carrure d'athlète.

Les premières roseurs du soleil coloraient les sommets des monts. L'air était chargé de parfums, celui des fleurs, de la rosée et des grands sapins des Rocheuses.

Il avait envie de crier, de chanter et de siffloter, mille fois plus démonstratif que son compagnon, insensible à la joie claire de cette aurore.

Tandis que Bruce sellait les bêtes, Langdon préparait le « bannock » qu'il baptisait de pain de sauvage, faisait frire les « steaks » de mouton et revenir les pommes de terre.

Le soleil montrait son visage à l'Est lorsqu'ils sortirent du camp. Ils traversèrent la vallée à cheval et mirent pied à terre pour gravir la pente trop raide, tirant leurs montures par la bride.

Il ne leur fut pas difficile de découvrir la piste de Tyr. À l'endroit où le grand grizzly s'était arrêté pour rugir s'étalait une grosse goutte de sang. Dès lors, ils n'eurent plus guère qu'à suivre ce chapelet de larmes rouges.

Trois fois, au cours de la descente dans l'autre vallée, les chasseurs trouvèrent de petites mares de sang coagulé sur les rochers, marquant les stations de Tyr.

Ils s'engagèrent dans la futaie et ils atteignirent le ruisseau ; là, des empreintes de Tyr, bien visibles sur le sable noir, les amenèrent à s'arrêter.

Le guide écarquilla les yeux. Une exclamation d'étonnement échappa aux lèvres de Langdon et, sans qu'ils échangeassent un mot, ils tirèrent d'un commun accord chacun un mètre de leur poche et s'agenouillèrent près des empreintes.

— Quinze inches et quart !... émit Langdon.

— Quinze inches et demi ! triompha Bruce. La plus belle que j'aie jamais vue n'avait que quatorze et demi... reprit-il avec

quelque chose comme du respect dans le ton. L'ours qui l'avait laissée fut tué dans l'Athabasca, l'autre été… et il passait pour le plus gros spécimen de la Colombie britannique et du Canada… Jimmy, celui-ci les bat tous !

Ils poursuivirent et mesurèrent d'autres empreintes sur le bord de la toute première mare où Tyr avait baigné ses plaies saignantes. Les mesures ne variaient guère.

Après, ce fut plus rarement qu'ils trouvèrent des taches de sang.

Il était dix heures et demie lorsqu'ils arrivèrent à la mare de boue glaiseuse, près de la source, et virent la marque du corps de Tyr.

— Il doit être plutôt touché, affirma Bruce d'une voix basse. Il y a passé toute la nuit !

Une impulsion commune leur fit lever les yeux à ce moment. À un demi-mille devant eux, les montagnes devenaient abruptes et la vallée se resserrait en une sorte de gorge sombre.

— Sûr qu'il doit être salement touché, répéta Bruce très convaincu, sondant le terrain devant lui… Il se peut qu'il ne soit pas loin. Autant attacher les chevaux et continuer seuls, si tu veux.

Ils attachèrent donc les chevaux au tronc d'un grand sapin propice et soulagèrent « Poêle-à-frire » d'une partie de son chargement.

Puis, l'arme prête, l'œil au guet, ils s'enfoncèrent, précautionneux, dans le silence de la gorge.

05

Tyr avait franchi la gorge à l'aube. S'il avait les membres engourdis lorsqu'il sortit de son bain de boue, la douleur qu'il éprouvait à la suite de ses blessures s'était atténuée de moitié. Son épaule lui faisait toujours mal, mais infiniment moins qu'au cours de la soirée précédente. Un malaise général subsistait pourtant. Il était réellement malade et, s'il avait été un homme, il aurait été dans un lit.

Il parcourut lentement la gorge, la tête lourde, les pattes molles. Lui, le chercheur infatigable de nourriture, il ne songeait pas à manger… Il n'avait pas faim, seulement soif. Avec sa langue chaude, il lapait fréquemment l'eau fraîche des ruisselets et, plus fréquemment encore, il se tournait à demi et flairait le vent.

Il savait que l'odeur de l'homme, que l'étrange tonnerre, que cette foudre encore plus inexplicable se trouvaient derrière lui.

Toute la nuit, il était resté sur ses gardes, et il se méfiait encore maintenant…

En créant Tyr, le Grand Esprit avait décrété qu'il serait son propre médecin et que certaines plantes amères constitueraient pour lui une panacée souveraine. Aussi, tout en s'enfonçant dans la gorge, flairait-il, le nez au sol, chaque buisson au passage.

Il atteignit ainsi une petite oasis de verdure au milieu des rocs où poussaient en abondance les kinnikinnics vivaces. Les fruits n'en étaient pas encore rouges, mais amers comme du fiel : ils contenaient un astringent tonique dénommé uva-uva ; Tyr en mangea quelques livres.

Plus loin, il découvrit des baies saponifères déjà plus grosses que des chasselas. Les Indiens les connaissent bien, ces baies, et en mâchent quand ils ont la fièvre. Tyr en absorba avant de continuer. Elles aussi étaient amères.

Poursuivant sa route, il flaira les arbres et trouva enfin celui qu'il cherchait. C'était un pin rouge, un grand pin dont une entaille laissait couler la résine fraîche, le plus efficace de tous les médicaments connus, et Tyr le lécha avec sa langue. Ce faisant, il absorbait non seulement de la térébenthine, mais également toute une pharmacopée indispensable à son état.

Le soleil n'était pas tout à fait levé lorsque Tyr arriva à l'extrémité de la gorge. Il s'arrêta quelques instants devant l'entrée d'une grotte basse qui s'enfonçait profondément dans l'intérieur de la montagne.

Elle n'avait pas plus de quatre pieds de haut et guère plus de huit de large ; mais elle était assez profonde et tapissée de sable blanc.

Àune époque lointaine, un petit ruisseau avait jailli de cette caverne, dont le fond constituait une sorte de chambre, un abri très confortable pour un ours qui hiverne lorsque la température dépasse cinquante degrés au-dessous.

Dix ans plus tôt, la mère de Tyr s'était installée dans cette caverne pour y dormir tout l'hiver, et lorsqu'elle en était sortie, quelque peu chancelante sur ses pattes, pour humer l'air vif du printemps, trois oursons gras l'accompagnaient.

Tyr était l'un de ces trois-là.

Il était presque aveugle alors, car un ourson n'y voit que peu avant d'atteindre cinq semaines. Il n'avait pas non plus grand poil, car les grizzlys naissent comme les hommes, à peu près complètement nus. Depuis lors, Tyr avait hiverné huit fois, et considérait cette caverne comme son home.

Il avait grande envie d'y pénétrer maintenant. Il avait envie d'aller se coucher tout au fond et d'y attendre la disparition de son malaise.

Pendant deux ou trois minutes, il hésita, huma l'air tiède à l'entrée de la grotte et puis flaira le vent qui lui venait en poupe.

Un instinct obscur le poussa à continuer.

Àla sortie de la gorge, Tyr s'engagea sur une pente assez raide, orientée vers l'Ouest.

Le soleil était déjà haut lorsqu'il atteignit le sommet et, pendant quelques instants, il se reposa en contemplant l'autre moitié de son domaine.

Cette seconde vallée était encore plus merveilleuse que la première, que celle parcourue par Bruce et Langdon quelques heures auparavant. Elle avait bien deux milles de large et se déroulait à perte de vue en un grand panorama vert, noir et or.

Vue du point culminant sur lequel se tenait Tyr, elle semblait un immense parc. Les flancs de la montagne se couvraient de verdure presque jusqu'au sommet, et jusqu'à mi-hauteur s'érigeaient des petits bois de pins qu'on eût dit plantés par l'homme. Quelques-uns de ces boqueteaux étaient d'un bel effet décoratif ; d'autres couvraient des acres et des acres.

Et au pied des pentes, de chaque côté, telles des franges ornementales, couraient des bandes étroites ininterrompues de forêts.

Entre ces deux bandes d'un vert sombre s'étalait la vallée ouverte, prairie moelleuse et onduleuse, tachetée de pourpre par l'herbe à buffle, de mauve par la sauge montagnarde, de blanc par la rose sauvage.

Dans le creux de cette vallée courait un ruisseau. Tyr descendit environ de quatre cents mètres et puis se dirigea vers le Nord le long de la pente verte, passant d'un boqueteau à l'autre, à cent cinquante ou deux cents mètres au-dessus de la frange de forêt.

Àcette hauteur, à mi-chemin entre les prairies de la vallée et les premiers rochers dénudés des pics, il rencontrait fréquemment du petit gibier.

Déjà, de gros loirs commençaient à lézarder au soleil.

Leur long sifflement doux et fugitif, agréable à entendre parce qu'il rompt la monotonie du bourdonnement de l'eau, emplissait l'air d'une cadence musicale.

De temps en temps, l'un d'eux faisait entendre tout proche un coup de sifflet aigu d'avertissement et puis s'aplatissait sur son rocher au passage du grand grizzly.

Et, pendant quelques instants, plus un sifflement ne troublait le doux ronron de la vallée.

Mais Tyr ne songeait pas à la chasse ce matin-là.

Deux fois il rencontra des porcs-épics, morceaux de choix s'il en fût, et il les laissa passer sans y prêter autrement attention.

L'odeur chaude du caribou endormi lui parvint, issue d'un fourré… Il ne ralentit même pas sa course.

Pendant deux heures, il avança bon train vers le Nord, à mi-hauteur des pentes, avant de descendre à travers bois vers le ruisseau.

La glaise adhérente à sa blessure commençait à durcir, et de nouveau il s'enfonça jusqu'aux épaules dans une petite mare et y demeura quelques minutes.

L'eau courante emporta presque toute la terre.

Pendant deux heures encore, il suivit le cours du ruisseau, buvant fréquemment.

Puis vint le sapoos-oowin, six heures après qu'il eut quitté le bain de glaise.

Les fruits du kinnikinnic, les baies saponifères, la résine, les aiguilles de sapin additionnés d'eau et mélangés dans son estomac produisaient leur effet puissant et Tyr se sentit beaucoup mieux, tellement mieux que, pour la première fois, il fit tête à queue et rugit dans la direction de ses ennemis.

Son épaule lui faisait toujours mal, mais le malaise était passé.

Pendant de longues minutes après le sapoos-oowin, il demeura sur place à rugir.

Le grondement hargneux qui roulait au fond de sa poitrine avait une signification nouvelle. Jusqu'à la veille il n'avait pas connu la haine. Il s'était battu avec d'autres ours, mais la fureur combative, qui s'exaspérait rapidement, s'apaisait également vite.

Elle ne laissait pas de rancœur. C'était avec une sorte de joie qu'il léchait les blessures infligées par les griffes de l'adversaire.

Mais ce sentiment nouveau qui venait de naître en lui était tout différent de l'autre. Il haïssait l'étrange chose qui lui avait fait mal, d'une haine féroce, inoubliable ; il haïssait l'odeur de l'homme ; il haïssait l'étrange animal au visage blanc qu'il avait vu cramponné au flanc du ravin.

Et sa haine comprenait tout ce qui s'associait à eux. C'était une haine née de l'instinct et réveillée de sa longue torpeur par l'expérience.

Sans avoir jamais vu ni senti l'homme précédemment, il savait que l'homme était son ennemi le plus mortel, qu'il était plus à craindre que ses adversaires les plus implacables de la montagne.

Il eût attaqué sans crainte le plus géant de ses congénères. Il eût tenu tête hardiment à la horde de loups la plus féroce. Il eût bravé sans trembler l'inondation et le feu. Mais, devant l'homme, il lui fallait fuir. Il lui fallait se cacher.

Il lui faudrait dorénavant se garder constamment sur les pics et dans la plaine, avec les yeux, les oreilles et le nez.

Seule la nature eût pu expliquer comment il sentait cela, comment il comprenait que son domaine était envahi par une créature qui, en dépit de sa petite taille, était cependant plus à redouter que tous ses précédents ennemis.

La nature le lui avait appris.

Elle lui avait appris, à travers des centaines et des milliers de générations, que l'homme était son seul et unique maître…

l'homme avec la massue d'abord… puis l'homme avec l'épieu durci au feu… l'homme encore avec la flèche aiguë… l'homme avec ses trappes et ses pièges… l'homme enfin avec le fusil !

Et maintenant, pour la première fois, cette partie endormie de son instinct s'était réveillée en sursaut et il comprenait.

Il haïssait l'homme et, dorénavant, il haïrait tout ce qui porterait l'odeur de l'homme.

Et avec cette haine naissait en lui, pour la première fois : la crainte !

Si l'homme n'avait pas jadis acculé à la mort les ancêtres de Tyr, le monde n'eût jamais connu le grizzly sous le sobriquet d'ursus horribilis !

Il continuait à suivre le ruisseau, flairant de-ci de-là et sans jamais ralentir, cou penché et tête baissée.

Son énorme arrière-train se levait et s'abaissait avec ce déhanchement comique particulier à tous les ours, et spécialement au grizzly.

La partie de la vallée dans laquelle il venait de pénétrer avait pour Tyr un attrait tout particulier.

C'est là qu'il retrouvait généralement, depuis bien des saisons d'amour, sa compagne Iskwao, une superbe femelle qui venait en juillet des montagnes de l'Ouest. Elle était puissante et forte et d'une belle couleur brun doré, de sorte que ses oursons, les fils de Tyr, étaient les plus beaux des Rocheuses.

La mère regagnait son territoire à la fin d'août et les petits ouvraient les yeux sur les pentes lointaines de l'Ouest.

Si, plus tard, Tyr pourchassa jamais ses propres fils… et les rossa d'importance pour leur ôter le goût d'envahir son domaine, la nature clémente le lui laissa ignorer.

Semblable à la plupart des vieux célibataires, il n'aimait pas les enfants. Il supportait la présence d'un ourson à peu près comme un vieux misogyne supporterait celle d'une fillette rose, mais il n'était pas cruel, il n'avait jamais tué de petits ours. Il en avait giflé sérieusement, par contre, lorsqu'ils osaient s'approcher de lui ; mais toujours avec la paume plate et tout juste avec ce qu'il fallait de force pour les envoyer rouler cul par-dessus tête, telles de grosses boules duveteuses.

Je l'ai déjà dit, il était tout à fait chevaleresque. Jamais il n'avait pourchassé une mère ours, ni ses oursons ; jamais il ne l'avait attaquée, fût-elle la plus désagréable des mégères, et, même lorsqu'il les trouvait attablés devant l'un de ses festins, il se bornait à gifler les « gosses ».

Il n'y avait eu qu'une exception à cette règle.

L'année précédente, il avait « flanqué une tripotée » à une véritable ourse, à une femelle genre suffragette, si impudente qu'il avait dû, pour préserver sa dignité, la rosser des plus durement.

Je ne vous raconte tout ceci que pour que vous compreniez quelles furent les impressions de Tyr lorsque, au détour d'un éboulis, il aperçut un ourson, seul, aplati sur son petit ventre et se tortillant comme un ver.

Il n'avait pas plus de trois mois, âge bien tendre pour se promener seul. Il avait une frimousse brune toute futée et il portait

sur sa poitrine une tache blanche qui le désignait comme membre de la tribu des ours.

Il faisait tout ce qu'il pouvait pour exprimer à sa manière : Je suis perdu, j'ai soif, j'ai faim et j'ai un piquant dans la patte !

Tyr s'arrêta à quelques pas, jura congrûment, puis chercha la mère absente du regard.

Elle n'était pas d'ailleurs visible. Il reporta son attention sur l'ourson, qui geignait doucement.

Muskwa — c'est ainsi qu'un Indien l'eût certainement appelé — Muskwa s'était mis à ramper lentement sur son petit ventre. Il se tortilla davantage lorsque Tyr le considéra et continua d'avancer.

Un avertissement sourd gronda au fond de la poitrine de Tyr.

— N'approche pas, exprimait-il, ou je te flanque une bonne gifle.

Muskwa comprit probablement. Il s'immobilisa, comme mort, pattes, nez et ventre aplatis.

Tyr étudia les alentours, flaira le vent sans résultat. Lorsqu'il s'inquiéta à nouveau de Muskwa, l'ourson était à moins de quatre pieds de lui, s'écrasant contre le sol et gémissant plaintivement.

Tyr leva sa patte gauche à quatre centimètres de terre.

— Un pouce de plus et je te gifle ! grogna-t-il.

Muskwa se tortilla davantage et exagéra son tremblement. Il léchait ses lèvres avec sa petite langue rose, mi-terrifié, mi-sup-

pliant, et, malgré la patte levée de Tyr, il se rapprocha davantage, sans cesser de se tortiller.

Le grognement de Tyr devint plus sourd… la lourde patte retomba sur le sable.

Pour la troisième fois, il regarda autour de lui et flaira l'air. Puis il grogna. Un vieux garçon n'aurait pas eu de mal à interpréter ce grognement.

— Où diable est la mère de ce gosse ? Si ce n'est pas pitié quand même d'abandonner un môme comme ça !

Il se passa alors quelque chose qui décida de la destinée de l'ourson.

Muskwa s'était approché tout près de la patte blessée de Tyr.

Il se leva et flaira l'odeur de la plaie à vif.

Doucement sa langue l'effleura.

Elle était comme du velours, cette langue.

Un frisson exquis, apaisant, parcourut l'échine de Tyr, qui se laissa faire, immobile. Longtemps l'ourson lécha la plaie.

Puis Tyr baissa sa lourde tête, souffla sur Muskwa qui frémit, et lui passa sa grande langue chaude à deux reprises sur la face.

— Viens-t'en, petit, exprima-t-il, reprenant sa marche vers le Nord.

L'ourson à la frimousse brune, l'ourson sans mère suivit joyeux.

06

Le ruisseau que longeait Tyr était un tributaire de la Badine, et coulait presque en droite ligne dans la direction de la Skeena pass.

Àmesure qu'il remontait le cours du ruisseau, le terrain devenait plus accidenté.

Sa rencontre avec Muskwa avait eu lieu à quelque dix milles de la gorge. À partir de ce point, les pentes prenaient un aspect différent. Elles étaient fortement ravinées et parsemées d'éboulis chaotiques.

Le ruisseau devenait plus sonore et le cours en était plus difficile à suivre.

Tyr pénétrait maintenant dans l'une de ses forteresses, une région qui contenait des milliers de cachettes au cas où il eût voulu se cacher. Un pays sauvage et bouleversé où le gros gibier abondait et où il était certain que l'odeur de l'homme ne le poursuivrait pas !

Pendant la demi-heure qui suivit sa rencontre avec Muskwa, Tyr continua d'avancer, entièrement oublieux, semblait-il, de la présence de l'ourson. Pourtant, il l'entendait et le sentait fort bien.

Muskwa avait du mal à suivre ! Son corps grassouillet et ses petites pattes courtes n'étaient pas accoutumés à cette manière de voyager ; mais c'était un gaillard courageux et il ne se plaignit qu'à deux reprises au cours de cette demi-heure : la première lorsqu'il dégringola du haut d'un rocher dans le ruisseau, l'autre

parce qu'il appuya trop fort sur le piquant de porc-épic qu'il avait dans la patte gauche.

Finalement, Tyr se détourna du ruisseau, entreprit de gravir une profonde ravine qui débouchait sur une petite plaine en forme de plateau à mi-hauteur de la pente et s'arrêta à proximité d'une roche plate au milieu d'une sorte de pelouse.

La persévérance de Muskwa à le suivre avait sans doute fait vibrer une corde sensible dans le cœur du grand grizzly. Le fait est qu'après avoir flairé quelques instants de-ci de-là, il s'étendit auprès du roc. Ce fut seulement alors que l'ourson à la frimousse brune osa se coucher, mais il était tellement épuisé qu'il s'endormit en trois minutes.

Deux fois durant la première partie de l'après-midi, le sapoos-oowin produisit son effet sur Tyr et il commença de sentir la faim.

Ce n'était pas une faim à se laisser apaiser par des fourmis, des limaces ou même des loirs ou des marmottes.

Muskwa n'avait pas ouvert l'œil une seule fois et il dormait toujours profondément lorsque Tyr se décida à continuer.

Il était environ trois heures. L'après-midi était particulièrement calme. Les loirs avaient sifflé jusqu'à complète fatigue et lézardaient au soleil sur leurs rochers ; les aigles planaient si haut au-dessus des pics qu'ils n'étaient plus que des points dans l'azur.

Les éperviers, gorgés de viande, avaient disparu dans les sapins. Les moutons et les chèvres se détachaient sur le ciel, silhouettes accroupies au sommet des crêtes. Et s'il y avait des ru-

minants tout proche, ils avaient l'estomac plein et ils devaient somnoler.

C'était l'heure où Tyr se mettait en chasse. Il savait par expérience qu'il pouvait se déplacer avec moins de chance d'être découvert lorsque les autres créatures digéraient et faisaient la sieste.

C'était l'heure la plus favorable à la découverte du gibier et à son observation ; mais il ne tuait guère au grand jour, quoiqu'il surprît parfois alors un mouton ou un caribou.

C'était surtout au crépuscule que Tyr abattait son gibier. Il se leva avec un whouf prodigieux qui réveilla instantanément l'ourson brun.

Tandis que Muskwa s'étirait, Tyr le considérait avec une sorte de moue.

Après le sapoos-oowin, il avait envie de viande rouge et juteuse… il avait envie de viande… de beaucoup de viande… et il se demandait avec une pointe d'inquiétude comment il s'y prendrait bien pour attraper un caribou avec cet ourson affamé et fort encombrant à ses trousses !

Muskwa parut comprendre son état d'esprit.

Il courut en avant de Tyr et, après avoir parcouru une douzaine de mètres, s'arrêta et le regarda d'un air impudent en dressant ses petites oreilles. Il prit tout à fait l'air d'un garçonnet cherchant à convaincre son père de son aptitude à suivre une première chasse au lapin.

Émettant un deuxième whouf, Tyr se mit à descendre la pente. D'un seul élan il rattrapa Muskwa et, du revers de sa patte droite, il l'envoya rouler à quelques mètres derrière lui, manière d'exprimer clairement :

— Tâche moyen de rester derrière si tu veux chasser avec moi !

Les yeux, les oreilles et les narines alertes, Tyr descendit donc lentement jusqu'à deux cents mètres du ruisseau.

Il ne recherchait plus maintenant les chemins faciles, mais bien le terrain le plus accidenté.

Il avançait doucement en zigzag, faisant précautionneusement le tour des grands éboulis, flairant chaque ravine sur son passage et fouillant les boqueteaux et les fourrés.

Parfois, il était si haut, qu'il voisinait presque avec les sommets dénudés des monts ; d'autres fois, si bas, qu'il foulait le sable et le gravier du ruisseau.

Il surprit bien des fumets dans le vent, mais aucun ne l'intéressa assez pour qu'il s'y attachât.

Pas une seule fois au cours des deux heures qui suivirent, Tyr ne sembla prêter d'attention à Muskwa. L'ourson avait de plus en plus faim et se sentait de plus en plus las à mesure que le jour s'allongeait !

Dans les passages accidentés, il tombait et trébuchait fréquemment ; dans les éboulis, il avait toutes les peines du monde à gravir les blocs que Tyr franchissait d'un pas.

Trois fois le grand grizzly passa le ruisseau à gué et Muskwa se noya à moitié pour le suivre. Il était éreinté, rompu et trempé…

Pour comble, sa patte lui faisait mal, mais il s'obstinait toujours.

Parfois, il était tout près de Tyr ; d'autres fois, au contraire, il lui fallait courir pour le rattraper.

Le soleil était sur le point de se coucher et Muskwa était presque mort lorsque Tyr découvrit enfin un gibier digne de lui.

L'ourson ne comprit pas tout de suite pourquoi Tyr aplatissait sa masse énorme derrière un rocher, à l'entrée d'une prairie raboteuse.

Il avait envie de pleurer et, de plus, il avait peur. Il n'avait jamais désiré à ce point la présence de sa mère.

Il ne savait pas pourquoi elle l'avait quitté et pourquoi elle n'était pas revenue. C'était l'heure où il tétait avant de s'endormir. Car il était né en mars et aurait dû téter jusqu'en août au moins.

Àquelque trois cents mètres au-dessous de Tyr s'élevait un boqueteau de pins balsamiques au bord d'un lac en miniature qui occupait le fond d'un creux. Dans ce boqueteau il y avait un caribou, peut-être même deux ou trois… Tyr en était aussi certain que s'il avait pu voir.

Le wenipoo, l'odeur des ruminants couchés, était aussi différente pour Tyr du mechisoo, l'odeur des ruminants en train de paître, que le jour l'est de la nuit. La première flotte passagèrement dans l'air comme le parfum des cheveux d'une femme qui passe, l'autre s'étale, chaude et lourde à fleur de terre, comme l'odeur d'un flacon de parfum renversé.

Muskwa lui-même avait senti l'odeur. Il se rapprocha tout doucement du grand grizzly et se coucha.

Pendant dix bonnes minutes, Tyr ne bougea pas. Ses yeux sondèrent la courbe en coupelle, la rive du lac, l'orée du boqueteau et ses narines analysèrent le vent. Rassuré, il se mit en chasse en rampant presque sur le ventre.

Ses oreilles pointées en avant, une nouvelle lueur dans les yeux, Muskwa prit sa première leçon.

Tyr avançait lentement, sans bruit, dans la direction du ruisseau. Son énorme collerette se dressait à la naissance des épaules comme une fraise godronnée.

Pendant une centaine de mètres, il continua son crochet, sans cesser de flairer le vent, qui venait droit du boqueteau. Il était prometteur, ce vent. Tyr continua d'avancer en roulant sur son arrière-train. Il faisait de plus petits pas qu'à l'ordinaire et tous ses muscles étaient tendus pour l'action.

En deux minutes, il eut atteint l'orée des pins balsamiques et il s'arrêta de nouveau.

Un craquement de branches brisées lui parvenait distinctement. Les caribous s'étaient levés, mais ils n'étaient pas inquiets.

Ils allaient sortir du boqueteau pour aller boire avant de paître.

Tyr, silencieux, se déplaça. Muskwa semblait son ombre même. Ils parvinrent à la corne du bois. De là, caché par le feuillage, Tyr commandait la rive du lac et la courte étendue de plaine.

Un grand caribou apparut. Ses ramures avaient atteint les trois quarts de leur croissance et se couvraient de mousse verte.

Un jeune mâle de deux ans à peine, aux flancs lustrés et rebondis, luisant comme du satin brun, venait à quelques pas.

Pendant un temps, le chef de horde, yeux, oreilles et narines alertes, épiait le danger possible. Le jeune animal, moins méfiant, croquait une herbe, de-ci de-là.

Mufle levé, ramures basses, effleurant presque les épaules, le vieux caribou s'ébranla dans la direction du lac. Tyr, lui, sortit de sa cachette.

Pendant une fraction de seconde, il se ramassa sur lui-même et puis il bondit en avant. Quarante mètres au maximum le séparaient du jeune mâle. Il avait couvert la moitié de la distance, tel un bolide, quand les caribous l'entendirent. Ils détalèrent comme des flèches. Mais il était déjà trop tard.

Comme le vent, Tyr s'était porté sur le flanc du jeune caribou et l'avait un peu dépassé. Il obliqua légèrement sur le côté et d'un élan il s'enleva, telle une balle.

Sa formidable patte droite ceintura l'encolure du cerf, et, lorsqu'ils s'abattirent ensemble, sa patte gauche vint saisir et broyer le mufle frémissant.

Tyr tomba dessous comme toujours, replia une patte de derrière, la détendit et ses cinq griffes éventrèrent le caribou.

Elles ne firent pas que l'éventrer, mais tordirent et brisèrent ses côtes.

Alors Tyr se releva, jeta un coup d'œil circulaire et se secoua en grondant. Était-ce clameur de triomphe ou invitation au festin à l'adresse de Muskwa ? Si c'était une invitation, le petit ours à frimousse brune n'hésita pas à accepter.

Pour la première fois, il sentait et goûtait la chair palpitante et lapait le sang âcre et chaud. Dès lors, Muskwa serait, comme l'était Tyr, un tueur de gibier.

Tous les grizzlys incidemment ne chassent pas le gros gibier. Ceux qui le chassent sont plutôt rares. La plupart d'entre eux se contentent d'un régime végétarien, corsé de gerboises, de marmottes, de porcs-épics, et de poissons. C'est le hasard qui les transforme en chasseurs de caribous, de chèvres, de moutons, même de buffles.

Pendant deux heures, Tyr et Muskwa festoyèrent sans interruption, non pas à la façon des chiens, mais à la manière des gourmets.

Muskwa, à plat sur sa bedaine et presque entre les pattes de Tyr, se gorgeait de chair juteuse.

Tyr commençait par les hors-d'œuvre, malgré que le sapoos-oowin l'eût vidé comme une pièce sans meubles.

Il arrachait les minces feuilles de graisse qui entouraient les reins et les entrailles de sa victime, et les mâchonnait les yeux mi-clos.

Les dernières lueurs du soleil s'effacèrent par delà les monts et l'obscurité s'étala après un crépuscule rapide. Il faisait sombre lorsqu'ils cessèrent de se repaître et cette fois Muskwa était plus large que long.

Naturellement conservateur, Tyr ne gaspillait jamais rien de ce qui est bon à manger, et si le vieux caribou mâle s'était fourré à cet instant délibérément dans ses pattes, il l'eût certainement épargné.

Il avait de quoi satisfaire sa faim pendant plusieurs journées et entendait mettre en sûreté cette réserve de nourriture.

Il s'en fut donc vers le boqueteau de pins balsamiques sans que l'ourson gavé eût fait un effort pour le suivre. Muskwa était trop heureux pour bouger, et il se doutait bien que Tyr n'abandonnerait pas les reliefs plantureux de son festin.

Dix minutes plus tard, Tyr justifiait, en revenant, ces prévisions optimistes.

Entre ses mâchoires puissantes, il saisit la carcasse du caribou à la base de la nuque, et il se mit à la tirer sous le petit bois, comme un roquet tournerait un énorme gigot.

Le caribou pouvait peser quatre cents livres. S'il en avait pesé huit cents ou même mille, Tyr l'aurait tout de même traîné, mais autrement, à reculons.

Tyr amena donc sa lourde charge jusqu'à l'orée du boqueteau, où il avait su découvrir certain creux de terrain propice. Il l'y poussa et aussitôt entreprit de la recouvrir avec des aiguilles de pins, des branches et de l'écorce pourrie. Après quoi, il flaira le vent et sortit rapidement du bois.

Cette fois Muskwa le suivit.

Il avait une certaine peine à se diriger normalement, grossi qu'il était par son poids additionnel considérable.

Les étoiles commençaient à poindre comme Tyr gravissait une pente accidentée qui conduisait au sommet même de la montagne.

Ils traversèrent un champ de neige et arrivèrent à un endroit où on eût dit qu'un volcan avait éventré la montagne.

Un homme n'aurait guère pu passer là où Tyr conduisit Muskwa. Finalement ils s'arrêtèrent.

Ils se trouvaient sur une sorte d'encorbellement très étroit au pied d'une muraille à pic, au-dessus d'un chaos de rocs.

Tout là-bas, dans le fond, s'étalait la nappe bleue d'un lac apparemment sans fond.

Tyr se coucha et, pour la première fois depuis sa blessure, il étendit sa tête entre ses grosses pattes et poussa un soupir de soulagement.

Muskwa se glissa tout contre lui, et tous deux dormirent du profond sommeil paisible qui accompagne les bonnes digestions, cependant que les étoiles scintillaient plus brillantes et que la lune se levait pour baigner les pics et les vallées de sa splendeur argentée.

07

Langdon et Bruce commencèrent à descendre dans l'autre vallée au début de l'après-midi.

Ils suivirent lentement le cours du ruisseau au-dessus duquel Tyr avait voyagé, et, lorsqu'ils campèrent pour la nuit, ils étaient encore à deux ou trois milles de l'endroit où le grizzly avait rencontré l'ourson.

Les chasseurs n'avaient pas encore découvert les traces de Tyr dans le sable des fonds…

Et cependant Bruce avait confiance. Il était certain que Tyr s'était déplacé le long des crêtes et des pentes.

— Quand tu regagneras la civilisation et que tu décriras les mœurs des ours, ne fais pas l'idiot comme la plupart des noircisseurs de papier, Jimmy mon ami, émit le guide, tandis qu'ils fumaient une première pipe après le dîner.

Il y a deux ans, j'accompagnai un naturaliste pendant plus d'un mois. Il fut si content de sa tournée qu'il me promit de m'envoyer des bouquins sur les bêtes sauvages…

Je les reçus en effet et je me mis à les lire. Ils me firent me régaler d'abord et puis je sortis de mes gonds et les flanquai tous au feu ! Les ours sont curieux à étudier. Il y a des tas de choses intéressantes à dire sur eux sans pour cela faire l'imbécile… Y en a des tas ! que je te dis…

Langdon approuva de la tête.

— Il faut chasser et tuer, chasser et tuer pendant des années avant de découvrir en quoi consiste la vraie passion de la chasse au gros gibier, dit-il lentement en regardant le feu. Et lorsqu'on a su découvrir ce plaisir véritable, qui vous absorbe corps et âme… on s'aperçoit que l'émotion la plus forte ne vient pas du fait de tuer… mais du fait de laisser vivre…

Je tiens à ce grizzly et je l'aurai… Je ne veux pas quitter la montagne avant de l'avoir. Mais, d'un autre côté, nous aurions pu tuer deux autres ours aujourd'hui, et je n'ai même pas tiré dessus.

J'apprends à connaître le vrai plaisir de la chasse, Bruce… et quand on chasse comme il faut, on apprend des faits…

Tu n'as pas besoin de t'inquiéter, ce que j'écrirai sera documenté à fond.

Il se retourna brusquement et regarda Bruce dans les yeux…

— Cite-moi donc quelques-unes de ces idioties que tu as lues dans ces livres !

Bruce souffla un nuage de fumée en réfléchissant.

— Ce qui m'a rendu le plus furieux… c'est ce que ces types écrivaient… sur les prétendues « marques » des ours !

Jésus, Seigneur… d'après ces gens-là… il suffit à un ours de se dresser de toute sa hauteur le long d'un arbre et d'y laisser sa marque pour devenir seigneur et maître d'alentour, jusqu'au jour où un ours plus grand arrive et mette sa marque plus haut…

Dans un livre je me rappelle même avoir lu qu'un grizzly eut l'idée de rouler un rocher au pied d'un arbre et qu'il monta dessus pour mettre sa marque au-dessus de celle d'un autre grizzly.

Ce qu'il faut lire, tout de même ! Jamais un ours ne fait de marque qui signifie quelque chose. J'ai vu des grizzlys arracher des morceaux d'écorce avec leurs dents et se faire les griffes contre des arbres, tout comme les chats.

Et l'été, quand ça commence à les démanger et qu'ils perdent leur poil, je les ai vus se dresser et se frotter contre les arbres.

Ils se frottent parce que cela les démange et pas du tout pour laisser leur carte de visite à l'intention d'autres ours.

Les caribous et les cerfs font la même chose pour s'ôter la mousse de leurs bois.

Les mêmes types s'imaginent que chaque grizzly a son territoire. C'est encore faux, bigrement faux, même !

J'ai vu huit grizzlys de belle taille sur la même pente… Tu te souviens, il y a deux ans, de la petite vallée grande comme un mouchoir de poche, où nous avons tué deux grizzlys.

De temps en temps, il y a un boss parmi les grizzlys… dans le genre de celui que nous pistons…

Mais il n'est pas le seul ours sur son territoire. Je te parie qu'il y en a vingt autres dans ces deux vallées. Et d'ailleurs, ce naturaliste que j'accompagnai il y a deux ans eût été incapable de différencier les traces d'un grizzly de celles d'un ours noir, et je te jure solennellement qu'il ne savait pas ce que c'est qu'un ours brun !

Il sortit sa pipe de sa bouche et cracha dans le feu d'un air truculent.

Langdon comprit que d'autres choses allaient suivre. Ses heures les plus agréables étaient celles où Bruce, généralement silencieux, se trouvait d'humeur causante.

— Un ours brun ! pensa Jimmy. Il s'imaginait, le pauvre homme, qu'il existe une famille d'ours bruns. Et lorsque je lui affirmai qu'il n'en existe pas et que les ours bruns qu'on rencontre

sont des grizzlys ou des ours noirs couleur brune, il se moqua de moi. Et pourtant je suis né et j'ai été élevé parmi les ours.

Ses yeux lui sortaient de la tête lorsque je lui parlai de la couleur des ours. Il s'imaginait que je lui racontais des blagues. J'ai compris plus tard que c'était à cause de ça qu'il avait voulu m'envoyer des livres. Il voulait me prouver qu'il avait raison. Jimmy, il n'y a pas d'animaux sur terre dont la couleur varie autant que celle des ours.

J'ai vu des ours noirs aussi blancs que neige, et j'ai vu des grizzlys aussi noirs que le plus noir des ours noirs. J'ai vu des ours noirs et des grizzlys de couleur brune. J'en ai vu de dorés et de jaunes des deux espèces.

Ils sont aussi différents de couleur qu'ils peuvent l'être de nature ou de manière de se nourrir.

Je m'imagine que la plupart des naturalistes se contentent de faire la connaissance d'un seul ours et qu'ils décrivent tous les autres grizzlys d'après celui-là.

Ce n'est pas juste pour les grizzlys, cré nom d'un chien ! Il n'y en a pas un seul qui ne prétende que le grizzly est la plus sale bête qui soit au monde.

Ce n'est pas vrai, à moins qu'on l'accule ! Il est aussi curieux qu'un gosse, et il a bon caractère quand on ne l'embête pas. La plupart d'entre eux sont végétariens, mais il y en a qui ne le sont pas.

J'ai vu des grizzlys abattre des chèvres, des moutons et des caribous et j'en ai vu d'autres vaquer paisiblement à leurs affaires à côté des mêmes animaux, sans songer à les attaquer.

Ce sont de drôles de bêtes, Jimmy. On peut en dire des tas de choses, sans se rendre ridicule pour ça !

Bruce secoua la cendre de sa pipe pour bien souligner cette dernière affirmation. Tandis qu'il la remplissait de tabac frais, Langdon lui dit :

— Il y a gros à parier que le gaillard que nous poursuivons est un chasseur de gros gibier, Bruce.

— On ne peut jamais savoir, répliqua le guide. J'ai connu un grizzly jadis qui n'était pas beaucoup plus gros qu'un chien… eh bien ! c'était un tueur de gibier.

Des centaines d'animaux meurent gelés dans ces montagnes, chaque hiver, et, lorsque le printemps vient, les ours en mangent les carcasses, mais cela ne les rend pas nécessairement chasseurs.

Parfois, les grizzlys sont nés chasseurs et tueurs de gros gibier. Parfois, ils le deviennent par hasard.

Celui qui a tué une fois continuera à tuer.

Un jour que j'étais sur une pente de montagne, je vis une chèvre se fourrer dans les pattes d'un grizzly. L'ours allait la laisser passer, mais la chèvre eut si peur qu'elle se jeta sur lui à coups de cornes, et il la tua.

Il parut très étonné pendant dix minutes et il passa bien une demi-heure à flairer la carcasse chaude avant de se décider à la déchirer à belles dents.

C'était la première fois, évidemment, qu'il goûtait de la chair fraîche.

Je ne réussis pas à le tuer et je suis certain que, depuis ce jour-là, il a dû devenir chasseur de gros gibier.

— Il me semble pourtant que la taille y est pour quelque chose, déclara Langdon. Il me semble qu'un ours qui mange de la viande doit être plus grand et plus fort qu'un végétarien.

— Voilà justement l'occasion d'écrire quelque chose de curieux sur les ours, répliqua Bruce avec un de ses sourires bizarres.

Comment se fait-il qu'un ours engraisse au point de ne plus pouvoir marcher en septembre alors qu'il ne se nourrit plus guère que de baies, de fourmis et de limaces ? Ce n'est pas toi qui engraisserais avec un régime de raisins sauvages !

Et pourquoi grandit-il si vite durant les quatre ou cinq mois qu'il hiverne, alors qu'il n'avale pas une bouchée ?

Comment se fait-il que, pendant une période d'un mois et quelquefois de deux mois, la mère peut allaiter ses oursons, alors qu'elle dort encore ou à peu près ?

Son sommeil est à peine aux deux tiers lorsque les petits naissent.

Et pourquoi les petits ne sont-ils pas plus gros en venant au monde ?... Ce fameux naturaliste rigolait comme un bossu quand je lui ai dit que les petits grizzlys, à leur naissance, n'étaient guère plus gros que des petits chats de deux jours.

— Je comprends qu'il ait été sceptique, répliqua Langdon. Il y a quatre ou cinq ans, je ne l'aurais pas cru, Bruce. Je ne l'ai cru que du jour où nous avons déniché ces oursons dans l'Athabasca.

L'un d'eux ne pesait que dix onces et l'autre neuf. Tu te souviens ?

— Et ils avaient une semaine, Jimmy, et la mère pesait huit cents livres.

Pendant quelques instants, les deux hommes tirèrent silencieusement sur leurs pipes.

— C'est presque inconcevable, émit Langdon, et pourtant c'est vrai. Et ce n'est pas une absurdité de la part de la nature, Bruce… c'est, au contraire, une preuve d'intelligence.

Si les oursons étaient comparativement aussi gros que des petits chats domestiques, la mère ours ne pourrait pas les allaiter pendant ces semaines au cours desquelles elle ne mange ni boit.

Par exemple, je ne comprends pas pourquoi les oursons noirs, quand ils naissent, sont la moitié plus gros que les petits grizzlys. Ce devrait être le contraire puisque les oursons noirs sont moitié moins grands que les mères grizzlys ! Je n'arrive pas à m'expliquer cette apparente anomalie !

Bruce interrompit son ami avec un bon rire.

— C'est pourtant facile à comprendre, Jimmy ! s'exclama-t-il. Te rappelles-tu que, l'année dernière, nous avons pu faire des boules de neige sur la montagne deux heures après avoir cueilli des fraises dans la vallée ? Plus haut tu montes, plus il fait froid. Aujourd'hui même, 1 juillet, tu gèlerais sur quelques-uns de ces pics. Un grizzly hiverne sur les hauteurs, Jimmy, un ours noir… dans les vallées.

Alors qu'il y a déjà quatre pieds de neige aux alentours de la tanière d'un grizzly, l'ours noir peut continuer à se nourrir dans les forêts des bas-fonds.

Il ne s'endort guère que quatre ou cinq semaines après le grizzly et il se réveille au printemps une ou deux semaines plus tôt.

Il est plus gras quand il se terre et moins maigre quand il ressort, de sorte que les mères ont plus de force pour allaiter leurs petits.

— Tu as mis en plein dans le mille ! s'écria Langdon enthousiaste. Bruce, je n'y aurais jamais pensé.

— Il y a des tas de choses auxquelles on ne pense pas avant de mettre le doigt dessus, répliqua le montagnard.

Bruce se leva et s'étira, opération coutumière qui précédait toujours sa mise au lit…

— Il fera beau demain, prédit-il en bâillant. Regarde comme la neige est blanche sur les pics !

— Bruce…

— Quoi ?

— Qu'est-ce que peut bien peser l'ours que nous poursuivons ?

— Douze cents livres, peut-être un peu plus ; je n'ai pas eu le plaisir de le regarder d'aussi près que toi, Jimmy. Si j'avais été à ta place, nous serions en train de faire sécher sa peau en ce moment.

— Et il est dans la force de l'âge ?

— Entre huit et douze ans, je pense, si j'en juge par la manière dont il gravit la pente. Un vieil ours ne se déhanche pas si aisément.

— Tu as rencontré de vieux ours, Bruce ?

— Si vieux qu'ils auraient eu besoin de béquilles ! repartit le guide en délaçant ses bottes. J'ai tué des ours si vieux qu'ils avaient perdu leurs dents.

— Quel âge ?

— Trente, trente-cinq, peut-être quarante ans… Bonsoir, Jimmy.

— Bonsoir, Bruce.

08

Bien après que Bruce se fut endormi, Langdon demeura seul à méditer sous les étoiles, tandis que le feu, à ses pieds, passait du rouge vif au rouge sombre.

Ce soir, plus que jamais peut-être, il sentait sur lui l'empire de l'Esprit du désert, qui provoquait en lui des désirs étranges, en même temps qu'un apaisement profond.

L'Esprit de la montagne, des lacs et des forêts, ce merveilleux et mystérieux Esprit du silence, l'avait enchaîné par des liens infrangibles après tant d'années passées à errer dans les solitudes du Nord.

Son désir impérieux était de faire connaître au monde la poésie majestueuse du désert canadien.

Il eût voulu que les autres hommes pussent sentir et voir comme lui et qu'ils pussent aussi comprendre.

Depuis des années, il avait réglé sa vie de manière à pouvoir passer la plus grande partie de son temps dans la grande solitude. Il avait alors la passion de tuer. La maison s'emplissait de trophées de chasse, têtes et peaux de créatures qu'il avait abattues.

Et maintenant, voici que quelque chose étanchait en lui le besoin de tuer…

Au cours des toutes dernières semaines, il avait laissé vivre des centaines de créatures qu'il eût pu facilement abattre.

Aujourd'hui même, il avait épargné deux ours !

Au plaisir ancien de la chasse s'en substituait lentement, mais sûrement, un autre.

La main d'Achatt était sur lui. Il ne pouvait plus tuer pour le plaisir de tuer.

Il se souvenait d'un rêve curieux qu'il avait eu en s'endormant certain soir sur son travail dans le studio de sa maison.

Les têtes empaillées accrochées au mur s'étaient prises à revivre et l'une après l'autre avaient tourné vers lui leurs grands yeux brillants de lumière et l'avaient accusé de meurtre.

Quarante ans ! Les paroles de Bruce résonnaient toujours à ses oreilles.

Si une créature du désert pouvait atteindre un âge aussi avancé, combien d'années de vie n'avait-il pas détruites en ces jours de massacres où il s'était estimé un chasseur heureux ?

Combien d'années de vie avait-il volées aux animaux massacrés par lui ?

Quel bourreau sinistre il avait été ce jour où, dans une matinée, il avait tué trois ours sur un éboulis de montagne et deux caribous dans la vallée… Cent ans de battements de cœur, de bonheur paisible… Il avait détruit cent ans en trente minutes, pour le plaisir exacerbé de tuer !

Il se mit à additionner, en fixant le feu, le total de ses destructions, et il arriva à mille ans. Il se leva et sortit du camp sous la lumière froide des étoiles. Il écouta le ronron nocturne de la vallée et emplit ses poumons de l'air balsamique, cependant qu'il se demandait ce qu'il avait gagné par ce rouge massacre de dix siècles de vie.

Il conclut justement qu'il n'avait rien gagné. Ce fameux jour où il avait détruit cinq vies, il ne s'était pas senti plus joyeux qu'aujourd'hui où il n'avait pas tué.

Il avait perdu son envie de tuer comme il avait tué, mais la chasse n'avait rien perdu de sa fascination pour lui. Son attrait était plus grand que jamais. Elle tenait pour lui en réserve des joies qu'il n'avait jamais connues auparavant.

Des centaines de choses nouvelles avaient pris la place du triomphe momentané qu'il éprouvait jadis à voir les convulsions d'agonie d'une bête tombée sous ses balles.

Il éprouvait toujours le désir de tuer et il continuerait à tuer, sans quoi il n'eût été ni un chasseur, ni un mangeur de viande, mais il n'avait plus la mentalité d'un Indien et la joie du massacre ne l'aveuglait plus !

Il contempla la vallée éclairée d'étoiles où il pensait que Tyr devait être.

C'était là une chasse, une vraie chasse, et il s'était déjà promis de jouer franc jeu.

Il s'était décidé à chasser Tyr, mais Tyr seul. Il était enchanté de ne l'avoir point tué sur la pente, car la chasse gagnerait en intérêt maintenant à cause de la méfiance du grand grizzly pour l'homme.

Il était certain qu'il n'éprouverait pas de remords à abattre Tyr.

L'énorme bête qu'il avait vue et sur laquelle il avait tiré ne serait pas une proie facile. Elle leur donnerait du fil à retordre. Elle se défendrait désespérément et les chiens auraient à en découdre si Metoosin arrivait à temps avec eux.

Tyr était averti.

Il lui était loisible de changer de territoire et d'échapper s'il le voulait, ou bien il pouvait rester et combattre.

Langdon pensait bien que l'ours demeurerait et il alla se coucher dans l'attente joyeuse du lendemain.

Il fut éveillé quelques heures plus tard par un déluge de pluie qui le fit jaillir de ses couvertures avec un cri d'avertissement à Bruce.

Ils n'avaient pas monté leur tente et, l'instant d'après, il entendit Bruce maudissant leur idiotie.

La nuit était aussi sombre qu'une caverne, sauf lorsqu'elle se zébrait d'éclairs et que la montagne s'emplissait du roulement sinistre du tonnerre.

Se dégageant de ses couvertures trempées, Langdon se leva. À la lueur d'un éclair, il aperçut Bruce assis sur son lit de camp, les cheveux dégouttants d'eau, plaqués sur la figure, et à cette vue il éclata de rire.

— Il fera beau temps demain ! railla-t-il en répétant les paroles prononcées par Bruce quelques heures auparavant. Regarde comme la neige est blanche sur les pics !

La repartie de Bruce fut étouffée par le fracas du tonnerre.

Langdon attendit un autre éclair et se précipita vers l'abri fourni par des sapins épais. Il y demeura tapi, recroquevillé sur lui-même pendant cinq à dix minutes. Puis la pluie cessa soudain comme elle avait commencé ; le tonnerre roula vers le sud et les éclairs l'accompagnèrent.

Dans l'obscurité, il entendit Bruce qui fouillait parmi les objets de campement, puis une allumette fut grattée et il vit son camarade en train de regarder sa montre.

— Il est bien près de trois heures, émit le guide… Saleté de pluie !

— Je m'y attendais plutôt, répliqua Langdon blagueur… Tu sais, Bruce, quand la neige est aussi blanche sur les pics…

— Ferme ta bouche… et allumons du feu, C'est une veine que nous ayons eu l'esprit de recouvrir nos vivres avec les couvertures… Es-tu mouillé ?

Langdon tordait ses cheveux pour en égoutter l'eau.

— Non, j'étais à l'abri sous les sapins ! je m'attendais d'ailleurs à l'être. Quand tu attiras mon attention sur la blancheur de la neige… je me méfiai tout de suite.

— Au diable la neige ! grogna Bruce, et Langdon l'entendit qui cassait les basses branches résineuses d'un sapin.

Il s'en fut l'aider et, cinq minutes plus tard, ils avaient déjà une belle flambée.

La lueur illumina leurs visages et ils se rendirent compte chacun que le camarade n'était pas de mauvaise humeur.

Bruce ricanait entre ses mèches détrempées.

— J'étais dans le plus profond sommeil quand ça commença, expliqua-t-il, et je rêvais que j'étais tombé dans un lac. Je me suis réveillé en essayant de nager.

Une averse du début de juillet dans les montagnes du Nord de la Colombie britannique n'est pas particulièrement tiède, et, pendant une bonne petite heure, Langdon et Bruce continuèrent à rassembler du combustible pour sécher leurs couvertures et leurs vêtements.

Il était cinq heures lorsqu'ils déjeunèrent et il en était six lorsqu'ils se remirent en route avec deux chevaux de selle et un seul cheval de bât.

Bruce eut la satisfaction d'une revanche sur Langdon : ses prévisions se vérifièrent et une journée merveilleuse fit suite à l'orage.

Les prairies que foulaient les chevaux conservaient l'humidité. La vallée ronronnait plus haut, les ruisseaux s'étaient enflés. Des sommets des montagnes la moitié de la neige s'était trouvée balayée et les fleurs semblaient à Langdon plus hautes et plus belles.

L'air qui flottait à travers la vallée était chargé de la fraîcheur et de la douceur du matin. Le soleil épandait sur le tout ses chauds rayons d'or.

Ils continuèrent à remonter le cours du ruisseau, se penchant du haut de leurs selles pour examiner les étendues de sable qu'ils franchissaient. Ils n'avaient pas parcouru un quart de mille lorsque Bruce poussa une brusque exclamation et s'arrêta. Il désignait un petit banc de sable rond sur lequel Tyr avait laissé l'une de ses larges empreintes.

Langdon sauta à bas de sa selle et la mesura.

— C'est donc lui, s'écria-t-il avec une ardeur nouvelle dans la voix. Ne ferions-nous pas mieux d'abandonner les chevaux, Bruce ?

Le montagnard hocha la tête. Mais, avant d'émettre une opinion, il sauta de sa selle et étudia les flancs de la montagne devant lui à travers son long télescope. Langdon en fit autant avec ses jumelles prismatiques, mais sans rien découvrir non plus.

— Il est toujours dans les bas-fonds et probablement à trois ou quatre milles devant nous, fit Bruce… Nous pouvons toujours

parcourir un couple de milles à cheval, avant de chercher un endroit où mettre au piquet nos canards ! L'herbe et les buissons seront secs d'ici là.

Il leur fut dès lors facile de suivre la piste de Tyr, car le grizzly ne s'était plus guère écarté du ruisseau.

Àtrois ou quatre cents mètres du grand éboulis au détour duquel le grizzly avait découvert l'ourson à la frimousse brune, s'érigeait un petit boqueteau de pins au cœur d'une courbe herbeuse ; les chasseurs y dessellèrent et y entravèrent leurs chevaux.

Vingt minutes plus tard, ils foulaient précautionneusement le tapis de sable fin sur lequel Tyr et Muskwa avaient fait connaissance.

La lourde pluie avait oblitéré les petites empreintes de l'ourson, mais le sable gardait celles très prononcées du grizzly.

Les yeux de Bruce scintillaient lorsqu'il se retourna vers Langdon.

— Il n'est pas très loin, chuchota-t-il. Ça ne m'étonnerait pas qu'il ait passé la nuit tout près, et il doit être en train de s'étirer quelque part par là.

Il mouilla un de ses doigts et le tint au-dessus de sa tête pour voir d'où venait le vent, puis il hocha de nouveau la tête.

— Vaudrait mieux grimper sur la pente ?

Ils achevèrent de contourner l'éboulis, leurs carabines prêtes à faire feu, et se dirigèrent vers un étroit ravin qui semblait permettre d'accéder facilement aux premières pentes.

Àl'entrée de la ravine, ils s'arrêtèrent de nouveau tous deux. Le fond en était couvert de sable noir et ce sable portait les empreintes d'un autre ours.

Bruce se laissa tomber sur les genoux.

— C'est un autre grizzly, fit Langdon.

— Jamais de la vie… c'est un ours noir, protesta Bruce… Sacré Jim, je n'arriverai donc jamais à te fourrer dans la tête la différence qui existe entre les empreintes d'un ours noir et celles d'un grizzly ! C'est là l'empreinte de la patte de derrière. Le talon est rond. S'il s'agissait d'un grizzly, le talon serait pointu. L'empreinte est trop large, trop mastoque, pour être celle d'un grizzly, et les griffes sont trop longues par rapport à la plante. Ça se voit, comme le nez au milieu du visage, qu'il s'agit d'un ours noir !

— Et il va du même côté que nous, fit Langdon, viens-t'en.

L'ours était sorti du ravin à deux cents mètres de son entrée. Langdon et Bruce l'imitèrent.

Dans l'herbe épaisse et les cailloux de la première crête de la pente, la piste se perdit rapidement, mais les chasseurs ne s'en souciaient guère.

De la hauteur à laquelle ils voyageaient, ils avaient une admirable vue des bas-fonds.

Pas une seule fois Bruce ne quitta des yeux le cours du ruisseau.

Il savait que c'était là qu'ils découvriraient le grizzly, et rien d'autre ne l'intéressait pour le moment.

Langdon, pour sa part, s'intéressait à tout ce qui vivait et bougeait autour d'eux.

Chaque masse de rochers et chaque buisson d'épines pouvait recéler un animal, et il fouillait du regard tant les crêtes supérieures que les pics.

C'est ainsi qu'il aperçut une chose qui lui fit empoigner le bras de son compagnon… et s'aplatir à terre avec lui.

— Regarde, chuchota-t-il, étendant le bras.

De sa position couchée Bruce regarda, les yeux écarquillés d'ahurissement.

Àmoins de trente pieds au-dessus d'eux s'élevait un gros rocher en forme de caisse et de derrière apparaissait l'arrière-train d'un ours.

C'était un ours noir, dont le pelage soyeux reluisait au soleil.

Pendant une demi-minute, Bruce continua d'écarquiller les yeux, puis il rigola.

— Endormi qu'il est, endormi comme un sourd… Jimmy tu vas voir quelque chose de drôle !

Il posa son fusil et sortit son long couteau de chasse. Il ricanait doucement en en tâtant la pointe aiguë.

— Si tu n'as jamais vu courir un ours… tu vas en voir un. Ne bouge pas !

Il se mit à ramper lentement et silencieusement vers le roc, tandis que Langdon retenait son souffle, curieux de ce qui allait se passer.

Deux fois Bruce se retourna vers lui, la face épanouie d'un large sourire.

Finalement, Bruce atteignit le roc. La longue lame de couteau scintilla au soleil, puis elle s'abattit, et un demi-centimètre d'acier s'enfonça dans le flanc de l'ours.

Langdon ne saurait oublier ce qui s'ensuivit.

L'ours n'eut pas un frémissement.

Bruce, cette fois, piqua plus fort.

L'ours ne remuait toujours pas, et du coup Bruce fut pétrifié.

Ce fut la bouche grande ouverte qu'il se retourna vers Langdon.

— Qu'est-ce que tu penses de ça, mon vieux ? Il n'est pas endormi… il est mort.

Langdon courut jusqu'à lui et ils firent le tour du rocher.

Bruce tenait toujours son couteau à la main et il y avait une drôle d'expression peinte sur son visage.

— Je n'ai jamais rien vu de pareil, émit-il finalement en remettant son couteau au fourreau. C'est une mère ours, et elle avait des oursons, à la voir.

— Elle fouissait après un loir et elle a miné le rocher, ajouta Langdon… Elle a eu la tête écrasée du coup… hein, Bruce ?

Bruce hocha la tête affirmativement.

— Je n'ai jamais rien vu de pareil, répéta-t-il. Je me suis souvent demandé comment il se faisait que les ours ne se fassent

pas tuer fréquemment en creusant sous les rochers mal équilibrés… mais je n'ai tout de même jamais vu rien de pareil… Je me demande où sont les oursons ? pauvres petites bêtes !

Il s'était agenouillé, examinant les tétines de la mère morte.

— Elle n'en avait sûrement pas plus de deux, même peut-être qu'un, dit-il en se levant… dans les trois mois environ…

— Ils mourront de faim.

— S'il n'y en a qu'un, c'est probable. Il avait plus de lait qu'il ne lui en fallait et n'a jamais dû chercher à se débrouiller lui-même.

Les oursons sont un peu comme les bébés… on peut les sevrer de bonne heure, ou, au contraire, les élever au biberon jusqu'au tiers de leur croissance !

— Voilà ce qui arrive quand on laisse ses gosses seuls, moralisa Bruce. Si tu te maries jamais, Jimmy, veille à ce que ta femme n'en fasse pas autant.

Il arrive que les bébés se brûlent ou se cassent le cou !

09

L'encorbellement sur lequel dormaient Tyr et Muskwa fut baigné par les premiers rayons du soleil et il ne tarda pas à y faire plus que tiède.

Tyr, lorsqu'il se réveilla, se contenta de s'étirer sans se lever. Après ses blessures, le sapoos-oowin et le festin dans la vallée, il

éprouvait un gros bien-être, et il ne se sentait pas pressé de quitter ce bain vivifiant de chaud soleil.

Longuement il regarda Muskwa avec une expression curieuse.

Au cours de la fraîcheur nocturne, l'ourson s'était blotti tout contre lui, au chaud, entre ses pattes de devant, et il y reposait toujours en gémissant parfois à la manière des tout petits.

Au bout d'un temps, Tyr fit quelque chose dont il n'avait jamais été capable auparavant : il flaira doucement la petite balle de fourrure tiède entre ses pattes, et passa sa large langue rouge sur le visage de Muskwa.

Et Muskwa, qui rêvait peut-être à sa mère, se blottit encore plus près.

Il est arrivé, dit-on, que des petits enfants blancs aient conquis le cœur de sauvages sur le point de les massacrer.

Toutes proportions gardées, il s'était passé quelque chose d'analogue entre Muskwa et Tyr.

Le grand grizzly n'était pas encore fait à ce nouvel état de choses. Il lui fallait encore surmonter son dégoût invétéré des oursons en général et dominer des habitudes fermement établies par dix années de solitude.

Et cependant il commençait à comprendre qu'il y avait quelque chose de très agréable dans la proximité de Muskwa.

Avec la venue de l'homme, une nouvelle émotion était entrée en lui ou, du moins, l'étincelle d'une émotion.

Jusqu'au jour où l'on doit tenir tête à l'ennemi où l'on est menacé par un danger mortel, on n'apprécie pas complètement l'amitié.

Tyr, sur la piste duquel s'acheminaient pour la première fois des ennemis implacables, et qui se sentait vraiment menacé, entrevoyait confusément les bienfaits d'une amitié.

Et puis, la saison d'amour approchait, et Muskwa sentait l'odeur de sa mère.

Ainsi donc, cependant que Muskwa continuait à dormir et à rêver au soleil, un contentement croissant emplissait l'âme de Tyr.

Il étudia les fonds de la vallée, luisants encore d'humidité, et il n'y vit rien d'inquiétant. Il flaira l'air qui embaumait la fraîcheur impolluée de l'herbe, des fleurs et des pins balsamiques. Il se mit à lécher sa blessure et ce fut ce mouvement qui réveilla Muskwa.

L'ourson leva la tête, cligna des yeux à diverses reprises, se frotta le museau avec les pattes afin de chasser le sommeil, et se dressa frais et dispos…

Les fatigues de la veille étaient déjà oubliées.

Tandis que Tyr demeurait paisiblement allongé à contempler la vallée, Muskwa s'en fut explorer les crevasses des rochers.

Tyr cessa de regarder la vallée pour observer l'ourson avec une curiosité bourrue.

Puis il se leva lourdement à son tour et se secoua.

Pendant au moins cinq minutes, il reporta ses regards sur la vallée et flaira le vent, aussi immobile qu'un bloc de pierre, et Muskwa, les oreilles dressées, s'en vint se planter auprès de lui.

La tête levée vers son gigantesque compagnon, il semblait dire :

— Et maintenant qu'allons-nous faire ?

Le grand grizzly répondit à la question en commençant à descendre vers la vallée et Muskwa le suivit par derrière, comme il l'avait fait la veille.

L'ourson se sentait deux fois plus gros et plus de deux fois plus fort que le jour précédent et il n'était plus obsédé par ce regret gênant du lait maternel.

Tyr n'avait pas tardé à le mettre hors de page. Il faisait maintenant partie des mangeurs de viande et il savait qu'ils regagnaient le théâtre du festin de la veille au soir.

Ils avaient parcouru la moitié de la distance qui les séparait de la vallée lorsqu'un retour de vent porta jusqu'à Tyr un fumet qui lui fit émettre un sourd mugissement de rage.

Il s'arrêta quelques secondes et son épaisse collerette à la naissance des épaules se hérissa, signe de colère.

L'odeur qu'il avait perçue provenait de la direction de sa vallée et c'était une odeur qu'il n'était pas en humeur de tolérer en cette localité particulière.

Il venait de sentir l'odeur puissante d'un autre ours.

Cela ne l'eût pas excité particulièrement dans des circonstances ordinaires, et cela ne l'eût pas excité du tout s'il s'était agi d'une femelle.

Mais c'était l'odeur d'un ours mâle, et elle provenait directement du boqueteau de pins balsamiques où était cachée la carcasse du caribou.

Tyr n'eut pas dix secondes d'hésitation.

Il se mit à descendre si rapidement que Muskwa avait peine à le suivre.

Ce fut seulement à l'extrémité du plateau surplombant le lac et le bois qu'ils s'arrêtèrent.

Muskwa haletait, la mâchoire ouverte. Brusquement, ses oreilles se dressèrent, son regard se figea et tous les muscles de son petit corps devinrent rigides.

Àsoixante-cinq mètres au-dessous d'eux, leur cache était violée. Le voleur était un puissant ours noir. C'était un superbe « outlaw ».

Il pesait peut-être deux cents livres de moins que Tyr, mais il était de plus haute taille que le grizzly.

C'était assurément le plus fort et le plus hardi des ours qui eussent pénétré de longtemps sur le territoire de Tyr.

Il avait tiré la carcasse du caribou de sa cachette et était en train de manger lorsque Tyr et Muskwa l'aperçurent.

Au bout d'un moment, Muskwa considéra Tyr d'un air interrogateur.

— Qu'allons-nous faire ? semblait-il demander. Il nous a chipé notre déjeuner…

Tyr se remit en marche lentement. Il ne paraissait plus pressé.

Lorsqu'il atteignit la pelouse à trente ou quarante mètres peut-être du formidable envahisseur, il s'arrêta de nouveau.

Il n'y avait rien de particulièrement menaçant dans son attitude, si ce n'est que sa collerette se hérissait davantage.

L'ours noir leva la tête de dessus son festin et, pendant une bonne demi-minute, ils se dévisagèrent.

L'énorme tête du grizzly se balançait maintenant de gauche à droite en un lent mouvement de pendule. L'ours noir était aussi immobile qu'un sphinx.

Àquatre ou cinq pieds de Tyr venait Muskwa.

Il se rendait compte confusément qu'il allait se passer quelque chose… et il était tout aussi prêt à mettre son petit bout de queue entre ses jambes et s'enfuir avec Tyr, qu'à avancer et à combattre avec lui.

Sa curiosité était fortement intriguée par ce mouvement de pendule de la tête de Tyr.

La nature entière connaît la signification de ce balancement. L'homme a appris à la connaître.

« Méfie-toi du grizzly qui balance sa tête, » tel est le premier commandement du chasseur montagnard.

Le grand ours noir en comprenait parfaitement la signification et Tyr s'attendait à le voir, comme les autres ours de son do-

maine, reculer de quelques pas, faire tête à queue et s'enfuir !

Tyr lui accorda le temps nécessaire.

Mais l'ours noir était nouveau venu dans la vallée.

Peut-être n'avait-il jamais été battu, avait-il été seigneur et maître incontesté d'un territoire.

Il ne céda pas le terrain et ce fut lui qui poussa le premier grondement de menace.

Toujours lentement et délibérément, Tyr marcha droit sur le voleur.

Muskwa le suivit pendant quelques mètres et puis s'aplatit sur son petit ventre.

Àdix pieds de le carcasse, Tyr s'arrêta de nouveau. Cette fois, sa tête se balançait plus rapidement de gauche à droite et un grondement de tonnerre sortait d'entre ses mâchoires à demi ouvertes.

Les crocs de l'ours noir s'étaient découverts.

Muskwa gémit.

Tyr continua d'avancer à tout petits pas. Ses mâchoires s'entr'ouvraient à quelques centimètres du sol. Son corps énorme semblait se tasser. L'ours noir ne lâchait pas pied.

Quand ils ne furent plus séparés que par une distance d'un mètre, il y eut un temps d'arrêt. Pendant peut-être trente secondes, analogues à des hommes en colère, ils cherchaient à se terroriser mutuellement par la fixité de leur regard.

Muskwa tremblait comme de fièvre quarte et il gémissait doucement sans interruption ; ce gémissement atteignit les oreilles de Tyr. Ce qui se passa alors survint si rapidement que Muskwa en devint muet de terreur et qu'il demeura aplati sur la terre, aussi immobile qu'un roc. Avec ce rugissement rauque du grizzly qui ne ressemble au cri d'aucun autre animal, Tyr se précipita sur l'ours noir. L'ours noir se souleva légèrement sur son arrière-train, juste assez pour se rejeter un peu en arrière. Leurs poitrines se heurtèrent. L'ours noir roula sur le dos, mais Tyr était trop avisé et trop vieux combattant pour se laisser prendre à cette ruse, et les griffes tranchantes de l'ours noir ne rencontrèrent que le vide lorsque sa patte postérieure droite se détendit violemment ; par contre, Tyr enfonça ses longues canines jusqu'à l'os de l'épaule de son ennemi ; en même temps, il lui portait un terrible coup du revers de sa patte gauche. Mais Tyr était un fouisseur et ses griffes étaient usées ; l'ours noir, lui, grimpeur d'arbres, avait des griffes comme des couteaux, et, comme des couteaux aigus, elles s'enfoncèrent dans l'épaule blessée de Tyr et le sang en jaillit.

Avec un rugissement qui fit trembler la terre, le grand grizzly s'arracha au corps à corps et se dressa de toute sa hauteur, de tout ses neuf pieds six pouces. Il avait donné un avertissement à l'ours noir. Même après le début de cette échauffourée, son ennemi eût pu battre en retraite sans risquer d'être poursuivi, mais maintenant il s'agissait d'une lutte à mort. L'ours noir avait fait plus que ravager sa cache, il avait rouvert la vieille blessure, la blessure infligée par l'homme. La minute d'avant, Tyr ne combattait que pour sa suzeraineté et pour son bon droit, sans grande animosité et sans désir de tuer ; maintenant il était terrible, sa gueule était ouverte et il y avait quinze centimètres d'une mâ-

choire à l'autre. Ses lèvres se retroussaient au point de découvrir ses dents blanches et ses gencives rouges, des muscles saillaient comme des cordes sur ses narines et entre ses yeux se creusait une fente semblable à celle que laisse un coup de hache dans un tronc de sapin ; ses yeux brillaient comme des escarboucles.

Leurs pupilles, d'un vert noir, se trouvaient presque oblitérées par le flamboiement qui s'en dégageait.

Tyr ne combattit pas longtemps debout.

Pendant peut-être cinq ou six secondes, il demeura dressé, mais comme l'ours noir avançait d'un pas, il se laissa retomber rapidement sur ses pattes.

L'ours noir l'imita aussitôt et, dès lors, pendant de longues minutes, Muskwa s'aplatit davantage contre terre, tout en observant le combat avec des yeux brillants.

Ce fut terrible.

Ce fut une de ces batailles dont seules sont témoins les jungles et les montagnes. Les rugissements en réveillèrent tous les échos des vallées.

Comme des créatures humaines, les deux bêtes géantes se servaient, pour s'étreindre, de leurs puissants avant-bras, tandis qu'ils s'entre-déchiraient de leurs crocs et de leurs griffes de derrière.

Pendant deux minutes, ils demeurèrent étroitement embrassés à rouler sur le sol alternativement dessus ou dessous.

Le noir griffait férocement. Tyr se servait surtout de ses dents et de sa terrible patte droite postérieure.

Il ne cherchait pas à déchirer l'adversaire de ses pattes de devant. Il s'en servait seulement pour le tenir et pour le renverser.

Il luttait pour rester dessous, comme il s'était jeté sous le caribou qu'il avait éventré.

Encore et encore, il enfonçait ses longs crocs dans la chair de l'autre, mais l'ours noir savait, lui aussi, se servir de ses dents et mettait en pièces l'épaule de Tyr. Soudain, leurs mâchoires se rencontrèrent.

Muskwa en entendit le heurt, il entendit le grincement des dents contre les dents, le sinistre craquement d'un os broyé. L'ours noir fut soudain jeté sur le côté comme s'il avait eu le cou brisé et Tyr le prit à la gorge.

L'ours noir combattait toujours cependant. Mais sa gueule ouverte et saignante était impuissante maintenant que Tyr avait refermé la sienne sur sa jugulaire.

Muskwa se dressa. Il frissonnait toujours, mais d'une nouvelle et étrange émotion.

Ce n'était pas là un jeu semblable à ceux auxquels il jouait avec sa mère.

Pour la première fois, il assistait à une bataille. Avec un grondement enfantin, il se précipita dans la mêlée.

Ses dents s'enfoncèrent futilement dans le poil épais et le cuir solide de l'arrière-train de l'ours noir.

Arc-bouté sur ses pattes de devant, il tirait sur sa bouchée de poils, empli d'une rage aveugle inexplicable.

Le noir se tourna sur son dos et l'une de ses pattes de derrière laboura Tyr de la poitrine au bas-ventre.

Un coup pareil eût éventré un caribou ou un cerf.

Il causa à Tyr une longue et profonde blessure de trois pieds de long.

Avant que l'autre ait pu récidiver, le grizzly se jeta de côté et le second coup attrapa Muskwa.

Le talon de l'ours noir le heurta en plein, et il fut lancé comme une fronde à une distance de vingt pieds. Il fut complètement étourdi.

Au même instant Tyr cessa de fouir de ses dents dans la gorge de son ennemi, et il se rejeta à trois ou quatre pieds sur le côté.

Il était dégouttant de sang.

L'épaule de l'ours noir, sa poitrine et son cou en étaient saturés, de gros quartiers de chair avaient été arrachés de son corps.

Il fit un effort pour se lever et Tyr se rua de nouveau sur lui. Cette fois, il s'assura la prise la plus meurtrière. Ses mâchoires puissantes se refermèrent sur le museau de l'ours noir. Il y eut un craquement déchirant et du coup le combat cessa.

L'ours noir ne pouvait pas vivre après cela.

Mais Tyr ignorait ce fait. Il lui fut facile alors de l'éventrer avec ses pattes de derrière… Il continua à déchirer et à étriper, pendant dix minutes après la mort de l'ours noir. Et lorsqu'il eut terminé, la scène du combat était horrible à voir.

Le sol était déchiqueté et rouge. Il était couvert de grands lambeaux de peau noire et de morceaux de chair.

Et l'ours noir était ouvert de bout en bout.

Àdeux milles de là, blancs et presque sans souffle, les yeux aux oculaires de leurs jumelles, Langdon et Bruce étaient accroupis aux côtés d'un roc, sur le flanc de la montagne.

Àcette distance, ils avaient contemplé le terrifiant spectacle, mais ils n'avaient pas vu l'ourson.

Comme Tyr reprenait son souffle au-dessus de son ennemi sans vie, Langdon abaissa les jumelles.

— My God ! souffla-t-il.

Bruce se mit sur pieds en un clin d'œil.

— Viens-t'en, s'écria-t-il. Le noir est mort ; si nous nous grouillons, nous aurons ton grizzly !

Là-bas, dans la prairie, Muskwa accourait vers Tyr avec un morceau de peau et de poils encore chauds dans la bouche.

Tyr abaissa sa grande tête saignante, et sa langue caressa le visage de Muskwa.

Le petit ourson à frimousse brune avait fait ses preuves.

Tyr avait dû voir et avait compris.

10

Ni Tyr ni Muskwa ne touchèrent à la carcasse du caribou après le grand combat.

Tyr n'était pas en état de manger et Muskwa était encore tellement excité qu'il n'eût pu avaler une bouchée.

Il continuait à mâchonner un morceau de peau noire. Pendant de longues minutes, le grizzly demeura la tête basse, tandis que le sang s'amassait en petites mares sous lui.

Il faisait face à l'entrée de la vallée.

Il n'y avait presque pas de vent, si peu qu'il était à peu près impossible d'en deviner la direction.

Parfois, cependant, des tourbillons se formaient dans les coulées, et une brise plus forte soufflait sur les épaulements et sur les pics.

De temps en temps, une rafale des couches supérieures s'abattait brusquement et balayait la vallée en agitant les cimes des pins balsamiques.

L'une d'elles, plus violente, apporta avec elle l'odeur de l'homme.

De la léthargie dans laquelle il s'était momentanément laissé glisser, Tyr se réveilla avec un brusque grognement.

Il leva la tête et flaira le vent. Muskwa cessa de passer sa rage sur le lambeau de peau et flaira le vent lui aussi.

Il était chargé de l'odeur de l'homme. Langdon et Bruce couraient en transpirant et l'odeur de la sueur humaine est âcre et se sent de loin.

Elle emplit Tyr d'une rage nouvelle.

Il la sentait pour la seconde fois alors qu'il était blessé et qu'il saignait.

Il avait déjà associé l'odeur de l'homme avec la douleur. Cette impression se confirmait.

Il tourna la tête et gronda dans la direction du cadavre mutilé de son ennemi.

Puis il gronda d'un ton menaçant dans la direction du vent.

Il n'était pas d'humeur à s'enfuir.

Àce moment, si Bruce et Langdon étaient apparus par-dessus la crête, Tyr les eût chargés avec cette obstination féroce que les balles peuvent à peine arrêter et qui a valu à son espèce cette réputation terrible.

Mais la rafale cessa bientôt, et il s'ensuivit une période de calme paisible.

La vallée s'emplissait du ronronnement des eaux courantes, les loirs se répondaient doucement de rochers en rochers.

Des perdrix s'appelaient là-bas dans la prairie verte. Tout ceci apaisa Tyr comme une caresse de femme apaise la colère d'un homme.

Pendant cinq minutes, il continua de gronder et de grogner, mais les grondements et les grognements s'atténuèrent progres-

sivement et il finit par se diriger vers la ravine par laquelle Muskwa et lui étaient descendus précédemment.

Muskwa le suivit sur ses talons.

Les accidents de la ravine ne tardèrent pas à les masquer de la vallée.

Les blessures que Tyr avaient reçues lors de son combat singulier avaient cessé de saigner dès les premières minutes, contrairement à ce qui arrive pour les blessures par balle, et le grizzly n'avait pas laissé de piste sanglante derrière lui.

La ravine les conduisit à un éboulis chaotique et là ils furent peut-être encore plus invisibles pour les observateurs de la vallée.

Ils s'arrêtèrent et burent à une mare formée par la fonte des neiges sur les pics et puis ils continuèrent.

Tyr ne s'arrêta pas lorsqu'ils atteignirent l'encorbellement sur lequel ils avaient dormi pendant la nuit précédente.

Et cette fois, Muskwa n'était pas fatigué.

En deux jours, un grand changement s'était produit en lui. Il n'était plus si gros ni soufflé et il était plus fort, beaucoup plus fort. Il commençait à s'endurcir sous la tutelle de Tyr.

Il est évident que Tyr savait où il allait. Il se dirigea sans hésitation vers une sorte de brèche étroite dans le flanc presque à pic de la montagne… et s'y engagea, suivi de très près par l'ourson.

Ils émergèrent à l'autre extrémité sur un éboulis tumultueux qui ressemblait à une carrière.

Il était à peu près impossible à Muskwa d'avancer au milieu de cet assemblage chaotique de blocs anguleux. Et, comme Tyr gravissait les premiers rochers, l'ourson s'arrêta et se mit à gémir.

C'était la première fois qu'il « calait », et lorsqu'il constata que Tyr ne prêtait aucune attention à ses gémissements, et qu'il continuait, la terreur s'empara de lui et il se mit à crier au secours de toutes ses forces, tout en cherchant frénétiquement à découvrir un chemin au milieu des rochers.

Complètement indifférent, semblait-il, aux malheurs de Muskwa, Tyr continua pendant une bonne trentaine de mètres. Puis il s'arrêta, fit carrément demi-tour et attendit.

Ceci rendit courage à Muskwa.

S'agrippant des griffes et même des dents, il parvint à rejoindre Tyr après dix minutes d'efforts, complètement essoufflé. Puis tout à coup ses terreurs disparurent.

Car Tyr se trouvait sur un sentier blanc et étroit aussi solide que du ciment. Ce sentier devait avoir une vingtaine de centimètres de large, et c'étaient les sabots de centaines et peut-être de milliers de générations de moutons de montagne qui l'avaient fait, ce sentier.

Tyr s'en servait parfois pour passer d'une vallée à l'autre et il y avait d'autres créatures de la montagne qui s'en servaient plus fréquemment que lui.

Tandis qu'il attendait que Muskwa reprenne son souffle, ils entendirent le bruit d'une sorte de gloussement. À quarante ou cinquante pieds en amont, le sentier de chèvres disparaissait der-

rière un gros bloc, et de derrière ce bloc apparut bientôt un énorme porc-épic, qui descendait lentement.

Une loi des solitudes du Nord interdit aux hommes de tuer un porc-épic.

C'est l'humoriste du désert, la bête la plus joyeuse, la plus satisfaite qui ait jamais respiré, celle aussi qui jouit du meilleur caractère.

Il ne cesse de soliloquer, de bavarder et de glousser, et, lorsqu'il voyage, il ressemble à une pelote à épingles animée et ne s'inquiète pas du tout de ce qui se passe autour de lui.

Tandis que ledit porc-épic, un compère extrêmement gros, descendait dans la direction de Muskwa et de Tyr, les piquants de ses côtés et de sa queue cliquetaient sur la pierre. Ses yeux étaient sur le sentier à ses pieds. Il était profondément absorbé dans ses pensées et ce ne fut qu'à cinq pieds de Tyr qu'il l'aperçut.

Alors, en un clin d'œil, il se mit en boule, et pendant quelques secondes il vociféra férocement.

Après quoi, il devint aussi silencieux qu'un sphinx, observant l'ours formidable de ses petits yeux rouges.

Tyr n'avait pas envie de le tuer, mais le sentier était étroit et il était prêt à continuer.

Il avança d'un pied ou deux et le porc-épic, lui tournant le dos, se tint prêt à lui administrer un coup du revers de sa queue puissante.

Il y avait dans cette queue plus d'une centaine de piquants, et, comme Tyr était entré plus d'une fois en contact avec des piquants, il hésita.

Muskwa regardait curieusement.

Il avait encore à apprendre la tactique à l'égard des porcs-épics.

Tyr fit un autre pas en avant et avec un brusque chuck-chuck-chuck, le bruit le plus formidable qu'il fût capable d'émettre, Porky avança par l'arrière-train et sa large queue épaisse fouetta l'air avec une force qui eût enfoncé ses piquants d'un bon demi-centimètre dans un tronc d'arbre.

Ayant raté son coup, il se remit en boule.

Tyr l'évita par un détour, puis il attendit Muskwa.

Porky jubilait de son triomphe.

Il s'étira, ses piquants s'aplatirent un peu et il descendit vers Muskwa en se reprenant à glousser.

Instinctivement, l'ourson se rejeta sur le bord extrême du sentier. Porky était à quatre ou cinq pieds au-dessous de lui, totalement absorbé par des pensées futiles.

L'aventure du sentier aux chèvres n'était pas encore entièrement terminée, car à peine Porky avait-il parcouru cent mètres que, de derrière le gros rocher, apparut un lynx ardent sur la piste de son dîner favori.

Ce bandit de la montagne était trois fois aussi gros que Muskwa. Il n'était que muscles nerveux, os, griffes et dents aiguës.

Il avait une marque blanche sur le nez et sur le front. Ses pattes étaient courbées et épaisses, sa queue touffue, et les griffes de ses pattes de devant presque aussi longues que celles d'un ours.

Tyr accueillit son apparition par un grondement de menace, et le lynx fit demi-tour dans la direction opposée.

Cependant, Porky continuait à descendre en se parlant à lui-même, entièrement oublieux de sa rencontre avec les ours. Il ignorerait toujours que Tyr l'avait sauvé d'une mort certaine.

Pendant environ un mille, Tyr et Muskwa suivirent le sentier des chèvres avant d'arriver à la crête même de la montagne.

Ils étaient bien à un mille et demi au-dessous du cours du ruisseau et la crête que suivait le sentier était, par endroits, si étroite qu'ils pouvaient contempler simultanément les deux vallées.

Une sorte de brume vert et or flottait à mi-hauteur des vals ; la profondeur semblait illimitable.

La forêt, le long du ruisseau, n'était plus qu'un long serpent noir, et les bois de pins et de cèdres sur les pentes semblaient de toutes petites touffes d'herbes à buffle.

Àpareille hauteur, le vent soufflait ferme. Muskwa était fouetté par les rafales.

Àplusieurs reprises, il sentit sous la plante de ses pieds le froid mystérieux et très désagréable de la neige.

Deux fois, un même oiseau sembla vouloir s'abattre près de lui.

C'était le plus grand oiseau qu'il eût jamais vu : un aigle.

La seconde fois, il s'approcha tellement que Muskwa entendit battre ses ailes et put en discerner la tête féroce et les serres ouvertes.

Tyr leva la tête et gronda.

Si Muskwa avait été seul, les serres se seraient refermées sur lui.

La troisième fois que l'aigle plongea des hautes sphères aériennes, il descendit considérablement au-dessous d'eux.

L'énorme oiseau chassait un autre gibier.

L'odeur dudit gibier ne tarda pas à monter jusqu'à Muskwa et jusqu'à Tyr… qui s'arrêtèrent.

Àune centaine de mètres au-dessous d'eux, il y avait une sorte de coupelle au sol rocailleux, et, dans cette coupelle, se chauffant au soleil après leur repas du matin, une bande de moutons.

Il y en avait une trentaine, brebis et agneaux pour la plupart. Trois béliers puissants montaient la garde, un peu plus à l'Est.

L'aigle continua de planer sans faire de bruit, ses ailes de six pieds étendues comme des éventails jumeaux.

Les brebis et même les vieux mâles étaient inconscients de sa présence au-dessus d'eux.

La plupart des agneaux gisaient près de leurs mères, mais trois d'entre eux, plus hardis ou plus alertes, s'amusaient à cabrioler sur les bords de la coupelle.

L'aigle ne perdait pas de vue ces trois imprudents. Soudain, il se laissa tomber comme une pierre en plein sur les agneaux.

Un bêlement d'agonie marqua son passage, et il n'y eut plus que deux agneaux où il y en avait eu trois.

Une agitation désordonnée se propagea aussitôt dans la coupelle.

Les brebis se mirent à courir en tous sens et à bêler.

Les trois béliers bondirent et le front dressé se mirent à scruter les pics dans la crainte d'un nouveau danger.

L'un d'eux vit Tyr et le bêlement d'avertissement qui sortit de sa gorge eût été entendu par un chasseur à un mille de distance.

Tandis qu'il émettait ce signal d'alarme, il se précipita le long de la pente et, l'instant d'après, une avalanche de sabots battait les flancs ardoisés de la montagne.

Tout ceci intéressait fort Muskwa et il serait demeuré longtemps sur place dans l'attente d'autres événements si Tyr ne l'avait entraîné.

Au bout d'un temps, le sentier des moutons commença à descendre vers la vallée dont Tyr avait été obligé de fuir l'extrémité supérieure sous les premières balles de Langdon.

Ils étaient maintenant à six ou huit milles au Nord de la haute futaie où les chasseurs avaient établi leur camp permanent et ils se dirigeaient vers les tributaires inférieurs de la Skeena.

Au bout d'une autre heure de voyage, ils étaient sur les pentes vertes.

Après les rochers et le vent froid, la vallée chaude et verdoyante semblait un paradis à Muskwa.

Et il était évident que Tyr avait quelque chose en tête. La tête basse, il se dirigeait en droite ligne vers le Nord. Un compas n'aurait pas marqué une courbe plus directe vers les eaux de la Skeena.

Il allait résolument, sans jamais ralentir, et Muskwa, qui suivait bravement à la même allure, se demandait s'il s'arrêterait jamais, et ce qu'il pouvait bien y avoir au monde de plus épatant pour un grand grizzly et un ourson brun que ces pentes merveilleusement ensoleillées, que Tyr semblait si pressé de quitter.

11

Trois minutes après que les chasseurs essoufflés et en sueur furent arrivés sur le lieu du conflit sanguinaire, Bruce était prêt à continuer la poursuite de Tyr.

Il savait que le grand grizzly ne pouvait être loin et il était certain qu'il avait dû gravir le flanc de la montagne.

Il découvrit des empreintes de Tyr dans le gravier de la ravine au moment où le grizzly et l'ourson à la frimousse brune s'engageaient sur le sentier des chèvres.

Mais Langdon ne voulait rien savoir pour continuer la poursuite immédiatement.

Ému jusqu'au plus profond de l'âme par ce qu'il avait vu et par ce qu'il voyait maintenant autour de lui, le chasseur naturaliste

refusa de quitter la roche tachée de sang sur laquelle le grizzly et l'ours noir s'étaient battus en duel à mort.

— Même si j'étais sûr de ne pas pouvoir tirer un coup de fusil en chemin, je n'hésiterais pas à parcourir cinq cents milles pour revoir pareil spectacle, dit-il. Cela vaut la peine qu'on y pense et qu'on y consacre son temps.

Le grizzly ne perdra rien pour attendre. Ceci, au contraire, y perdrait beaucoup : les mouches commencent à s'y mettre.

S'il est une histoire là-dedans que nous puissions découvrir, j'y tiens !

Sans se lasser, minutieusement, Langdon parcourut le champ de bataille, étudiant le sol labouré, les larges taches d'un sang sombre, les lambeaux de peau arrachés et les terribles blessures dont le grand ours noir était mort.

Pendant une demi-heure, Bruce prêta moins d'attention à ces choses qu'à la carcasse du caribou.

Àla fin de ce laps de temps, il appela Langdon à la lisière du bois de sapins.

— Tu veux savoir ce qui s'est passé ? Je peux te le raconter, Jimmy.

Il pénétra sous bois et Langdon le suivit.

Àquelques pas, sous le couvert, Bruce s'arrêta et désigna le creux dans lequel Tyr avait caché sa viande ; le creux était taché de sang.

— Tu avais bien deviné, Jimmy, fit-il. Notre grizzly est un carnivore. Hier soir, il tua un caribou là-bas dans la prairie. Je sais que c'est lui qui le tua et non pas l'ours noir, car les traces le long de la lisière de la forêt sont des traces de grizzly. Viens-t'en, je vais te montrer à quel endroit il sauta sur le caribou !

Il conduisit son camarade jusqu'à l'endroit où Tyr avait abattu le jeune mâle.

Il y avait des fragments de viande et une énorme tache à l'endroit où Tyr et Muskwa s'étaient régalés.

— Il cacha la carcasse dans le bois après s'être rempli, dit Bruce.

Ce matin le noir s'est amené, a flairé la viande et violé la cache.

Là-dessus, le grizzly est revenu pour déjeuner… et voilà comment ça s'est passé.

— Il peut donc revenir encore.

— Tu n'y penses pas. Il ne toucherait plus à cette carcasse, même s'il mourait de faim. L'odeur de cet endroit doit lui être horriblement désagréable à l'heure actuelle.

Après cela, Bruce laissa Langdon méditer et se remit à pister Tyr.

Àl'orée des pins, Langdon s'assit une grande heure, se levant fréquemment pour établir un fait nouveau ou pour en confirmer d'autres déjà découverts.

Cependant, le montagnard gravissait la ravine pied à pied. Tyr n'avait pas laissé de trace de sang ; mais où les autres n'auraient rien vu, Bruce distingua les signes de son passage.

Lorsqu'il rejoignit Langdon, qui achevait de compléter ses notes, il avait l'air satisfait.

— Il a franchi la montagne, dit-il brièvement.

Il était grand jour lorsqu'ils atteignirent le point où Tyr et Muskwa avaient observé l'aigle et les moutons.

Ils y déjeunèrent et contemplèrent la vallée avec les jumelles.

Bruce demeura silencieux pendant un temps, puis il abaissa son télescope et se tourna vers Langdon.

— Je crois que je suis à peu près fixé sur son territoire, dit-il. Il règne sur ces deux vallées et notre camp est trop au Sud.

Tu vois ces arbres là-dessous… eh bien ! c'est là que devrait être notre camp.

Qu'est-ce que tu dirais d'aller rechercher les chevaux et de s'installer là ? On laisserait notre grizzly jusqu'à demain…

Langdon fit un signe de tête affirmatif.

— On ne peut pas continuer et laisser les chevaux attachés au piquet dans la vallée.

Langdon rentra ses jumelles et se leva.

Brusquement, il devint rigide.

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

— Je n'ai rien entendu, dit Bruce.

Pendant un moment, ils demeurèrent côte à côte à écouter.

Une bouffée de vent leur siffla aux oreilles.

— Écoute, chuchota Langdon.

— Les chiens ! cria Bruce.

— Oui, les chiens !

Ils se penchèrent en avant, tournés vers le Sud. Là-bas, tout là-bas dans le lointain, les airdales donnaient de la voix.

Metoosin était arrivé et les cherchait dans la vallée.

12

Tyr se trouvait dans cet état particulier que les Indiens appellent Pimootao.

Àl'heure où Langdon et où Bruce percevaient les premiers aboiements lointains des chiens, le pauvre Muskwa était en proie à un sombre désespoir.

Ce n'était pas une petite affaire que de suivre le grizzly, qui semblait avoir le diable à ses trousses.

Il allait d'une allure rapide, sans ralentir, sans répit. Une heure après avoir quitté le sentier des chèvres, ils parvinrent à la ligne de partage des eaux.

D'une petite élévation au fond de la vallée s'écoulaient deux ruisseaux en sens inverse, l'un vers le Sud, dans la direction du lac Tac, l'autre vers le Nord, jusqu'à la Badine, tributaire de la Skeena.

Le niveau de leur cours s'abaissait très rapidement et, pour la première fois, Muskwa rencontra des marécages.

Ils traversèrent des prairies où l'herbe était si haute et si touffue que Muskwa perdait de vue Tyr et devait se guider sur le bruit étouffé de ses pas.

Le ruisseau s'éloignait et se creusait d'autres lits et par endroits il longeait les bords d'étangs sombres et tranquilles qui semblaient d'une profondeur démesurée.

Ces étangs fournirent à Muskwa des occasions de souffler.

Parfois, Tyr s'arrêtait sur la rive d'un étang et se mettait à flairer. Il était à la recherche de quelque chose qu'il semblait ne jamais trouver, et, chaque fois qu'il se remettait en route, Muskwa se sentait de plus en plus à bout.

Ils étaient à plus de sept milles au nord du point d'où Bruce et Langdon sondaient la vallée, lorsqu'ils atteignirent un lac.

Muskwa, qui n'avait jamais vu que des étendues d'eau ensoleillées, lui trouva l'air sombre et peu sympathique.

La forêt s'érigeait toute proche de sa rive.

Par endroits, il était presque noir.

Des oiseaux bizarres croassaient dans les ruisseaux épais. Une odeur lourde et étrange s'en dégageait, une odeur de quelque

chose qui affama Muskwa et lui fit se lécher les babines.

Pendant une ou deux minutes, Tyr, immobile, flaira l'odeur qui emplissait l'air. C'était l'odeur de poisson.

Lentement, le grand grizzly continua d'avancer le long du lac. Il parvint bientôt à l'embouchure d'un ruisselet qui n'avait pas plus de vingt pieds de large, mais qui était sombre, profond et tranquille comme le lac lui-même.

Pendant une centaine de mètres, Tyr suivit, en le remontant, le cours du ruisseau, jusqu'à un endroit où des arbres tombés en travers formaient barrage.

Près de ce barrage, une écume verte couvrait l'eau.

Tyr savait ce qu'il y avait au-dessous de cette écume et il s'engagea silencieusement sur les troncs enchevêtrés. Vers le milieu du ruisseau, il s'arrêta et, avec sa patte droite, écarta doucement l'écume verte.

Les petits yeux brillants de Muskwa l'observaient du rivage. Il se rendait compte que Tyr était en train de pourvoir à leur repas, mais il se demandait avec intérêt et un brin d'anxiété comment il allait s'y prendre pour sortir de quoi manger de l'eau.

Tyr s'aplatit sur le ventre, la tête et la patte droite tendues au-dessus de l'eau.

Après quoi, il enfonça sa patte dans l'élément liquide, d'un bon pied et l'y laissa pendre immobile.

Il voyait nettement jusqu'au fond du ruisseau. Pendant quelques instants, il ne vit que ce fond, quelques branches et une longue racine sinueuse.

Puis une forme élancée se déplaça lentement sous lui. C'était une truite de vingt-cinq centimètres.

Elle était en eau trop profonde… Tyr ne tenta même pas un brusque plongeon pour l'attraper.

Il attendit patiemment. Bientôt, cette patience fut récompensée. Une belle truite se laissa flotter de dessous l'écume.

Au même instant et si brusquement que Muskwa en poussa un cri de terreur, l'énorme patte de Tyr projetait en l'air une pluie d'eau, et le poisson retombait avec un flop à trois pieds de l'ourson.

Instantanément, Muskwa fut dessus.

Ses petites dents aiguës s'enfoncèrent dans la truite qui se débattait.

Tyr se souleva sur les troncs, mais lorsqu'il vit que Muskwa avait pris possession du poisson, il reprit sa position première.

Muskwa achevait de tuer son premier gibier, lorsqu'une deuxième colonne d'eau jaillit à une douzaine de pieds, tandis qu'une deuxième truite pirouettait à travers l'air dans la direction du rivage.

Cette fois, Tyr suivit rapidement, car il avait faim… Ce fut un festin royal au bord du ruisseau ombreux.

Àcinq reprises, Tyr fit jaillir du poisson de dessous l'écume. Mais Muskwa, amplement rassasié par sa première truite, eût été incapable d'avaler une bouchée de plus.

Pendant quelques heures après leur repas, ils firent la sieste dans un fourré frais, près du barrage.

Muskwa ne dormit que d'un œil.

Il commençait à comprendre qu'il avait une part de responsabilité dans l'association commune et ses oreilles se dressèrent au moindre son.

Chaque fois que Tyr remuait ou qu'il poussait un soupir, Muskwa s'en rendait compte.

Il n'était d'ailleurs pas exempt d'un certain malaise. Il craignait confusément de perdre son grand ami, son pourvoyeur de nourriture, et il était bien décidé à ne pas se laisser abandonner par ce parent d'occasion qu'il avait adopté.

Tyr, d'ailleurs, n'avait pas l'intention d'abandonner son petit camarade.

Son affection croissait pour le petit Muskwa.

Ce n'était pas seulement son envie de poisson ou la crainte de ses ennemis qui avait conduit Tyr à pénétrer sur le territoire de la Badine.

Au cours de la semaine passée avait grandi en lui un malaise étrange qui avait atteint son point culminant pendant ces deux dernières journées de bataille et de fuite.

Un désir puissant s'était emparé de lui…

On était au début de juskowapesim, la lune du rut, et toujours, à cette époque, il recherchait la femelle qui venait à lui des montagnes de l'Ouest.

Il était par-dessus tout une créature d'habitude et chaque année il faisait ce détour particulier avant de pénétrer à nouveau dans l'autre vallée, là-bas du côté de la Badine.

Il ne manquait jamais de se nourrir de poisson en chemin, et plus il mangeait de poisson, plus son odeur était forte.

Tyr avait sans doute découvert que ce parfum de truite saumonée le rendait plus séduisant pour sa compagne…

En tout cas, il mangeait du poisson et il sentait horriblement.

Il se leva et s'étira deux heures avant le coucher du soleil, puis fit jaillir de l'eau trois nouveaux poissons.

Muskwa croqua la tête d'un d'entre eux et Tyr finit le reste. Après quoi, ils continuèrent leur pèlerinage.

Muskwa venait de pénétrer dans un monde nouveau. Les sons familiers étaient abolis ; on n'entendait plus le ronron de l'eau comme dans les vallées supérieures. Il n'y avait plus de marmottes, plus de perdrix, plus de loirs siffleurs, courant de-ci delà. L'eau du lac s'étalait sans une ride, sombre et profonde, étroitement encerclée par la forêt.

Il n'y avait pas de rochers à franchir, mais des troncs d'arbres pourris… et des enchevêtrements épais de lianes.

L'air était différent aussi. Il était très calme.

Sous leurs pattes parfois s'étendait un merveilleux tapis de mousse veloutée dans lequel Tyr enfonçait presque jusqu'aux aisselles.

Et la forêt était emplie d'ombre mystérieuse et il y régnait l'odeur âcre de la végétation pourrissante.

Tyr ne voyageait pas aussi vite en forêt. Le silence et l'obscurité semblaient réveiller sa prudence. Il avançait sans bruit. Fréquemment il s'arrêtait, regardait autour de lui et écoutait.

Tout bruit nouveau le faisait s'arrêter, la tête basse et les oreilles alertes.

Àplusieurs reprises, Muskwa vit de grandes ombres flotter à travers l'obscurité.

C'étaient de grands hiboux gris qui devenaient, l'hiver, d'un blanc de neige.

Plus tard, comme la nuit tombait, ils rencontrèrent une créature aux yeux exorbités, à l'aspect féroce, qui s'enfuit à la vue de Tyr. C'était un loup.

Il ne faisait pas encore tout à fait noir lorsque Tyr déboucha silencieusement dans une clairière qui bordait un ruisseau et un petit lac.

L'air était chargé d'une odeur forte. Ce n'était pas l'odeur de poisson et pourtant elle venait du lac, au centre duquel s'élevaient quatre ou cinq masses circulaires qui ressemblaient à des rochers.

Chaque fois qu'il passait par ce bout de vallée, Tyr ne manquait pas de rendre visite à la colonie des castors et parfois il se permettait de croquer un jeune mâle bien gras, en guise de souper ou de déjeuner.

Ce soir-là, il n'avait pas faim et il était pressé.

Malgré tout, il demeura quelques minutes dans l'ombre au bord du petit lac.

Les castors avaient commencé leur travail nocturne.

Muskwa ne tarda pas à comprendre ce que signifiaient les sillages brillants qui sillonnaient l'eau.

Au sommet de ces triangles d'argent apparaissait toujours une petite tête plate.

Et il se rendit compte que la plupart de ces têtes partaient du fond lointain du lac et se dirigeaient vers une longue barrière qui arrêtait l'eau à une centaine de mètres vers l'Est.

Cette barrière particulière était inconnue de Tyr, qui, avec sa connaissance plus approfondie des castors, se rendait compte que les petits ingénieurs élargissaient leur domaine en construisant une nouvelle digue.

Pendant qu'ils observaient, deux gros travailleurs poussèrent une bûche de quatre pieds de long dans le lac, avec un grand plouff, et l'un d'entre eux se mit à la piloter vers le théâtre des opérations, tandis que son compagnon se rendait à une autre besogne.

Un peu plus tard, il y eut un craquement formidable du lac. Un autre castor venait de réussir à abattre un arbre.

Au même instant, une espèce de détonation claqua au milieu du lac.

Un vieux castor avait aperçu Tyr et, du plat de sa queue, avait frappé l'eau avec tant de vigueur que l'on eût dit le bruit d'un coup de fusil.

Aussitôt, il y eut des séries de plongeons dans toutes les directions, et l'instant d'après le lac se couvrait de vaguelettes tandis qu'une vingtaine de travailleurs, effrayés, regagnaient au-dessous de l'eau leurs forteresses de roseau et de boue.

Muskwa observa ce remue-ménage avec tant d'intérêt qu'il en oublia de suivre Tyr.

Il le rejoignit au barrage.

Pendant quelques instants, le grand grizzly inspecta les nouveaux travaux, puis, rassuré sur leur solidité, s'y engagea hardiment.

Ce barrage valait un pont et ils gagnèrent par ce moyen les terrains plus élevés de l'autre rive.

Deux ou trois cents mètres plus loin, Tyr s'engagea sur une piste de caribous, bien battue, qui allait droit vers le Nord.

Àchaque instant, Muskwa espérait que Tyr allait s'arrêter.

Son somme de l'après-midi n'avait pas suffi à défatiguer ses pattes ni à atténuer le lancinement de ses plantes.

Il en avait assez, et plus qu'assez, et s'il avait pu n'en faire qu'à sa tête, il n'aurait plus bougé de tout un mois.

En fait, la marche ne lui eût pas été tellement pénible ; mais il lui fallait trotter constamment pour conserver la même allure que Tyr.

Figurez-vous un gros bébé de quatre ans, pendu désespérément au pouce d'un adulte marchant très vite.

Et encore Muskwa n'avait pas de pouce à quoi se cramponner. Les plantes de ses pieds étaient à vif, le bout de son nez égratigné par le contact avec les buissons épineux et l'herbe tranchante des bords des marais.

Et cependant il continuait avec l'énergie du désespoir. Enfin, le sable et le gravier succédèrent aux marécages et il lui devint moins pénible d'avancer.

Les étoiles scintillaient maintenant par myriades, claires et brillantes.

Il était évident que Tyr s'était décidé à kuppatipsk pimootao, c'est-à-dire à voyager toute la nuit.

On se demande ce qu'il serait advenu de Muskwa si les Esprits du Tonnerre, de la Pluie et de la Foudre ne s'étaient concertés pour lui accorder quelque repos !

Pendant un peu plus d'une heure, les étoiles continuèrent à scintiller dans toute leur splendeur. Tyr poursuivait sans s'arrêter ; Muskwa boitait des quatre pattes.

Puis une rumeur naquit dans l'Ouest, se fit grondement, devint plus forte. Tyr, mal à l'aise, flaira l'air. Des lueurs livides déchirèrent le linceul noir qui s'étendait au-dessus d'eux comme un rideau.

Une furieuse rafale sembla éteindre les dernières des étoiles, et puis la pluie dégringola.

Tyr avait trouvé un rocher qui formait auvent et il alla s'y abriter avec Muskwa avant que le déluge ne s'abattît.

Pendant de longues minutes, ce fut plutôt une inondation qu'une averse, et en une demi-heure à peine le ruisselet devint torrent.

Les éclairs et le grondement du tonnerre terrifièrent Muskwa.

Tantôt il apercevait Tyr à la lueur aveuglante de la foudre, et l'instant d'après tout était d'un noir de poix. On eût dit que les sommets des montagnes s'écroulaient dans la vallée ; la terre tremblait.

L'ourson se serra contre Tyr, se glissa entre ses pattes de devant, s'enfouit à moitié dans les longs poils de la poitrine du grand grizzly.

Tyr ne s'inquiétait pas beaucoup de ces convulsions bruyantes de la nature. Il ne se souciait que d'une chose : rester au sec. Lorsqu'il se baignait, il aimait sentir en sortant de l'eau la chaude caresse du soleil et pouvoir s'étendre ensuite sur un rocher bien plat et bien tiède.

Pendant longtemps après le premier déluge, la pluie continua de tomber avec un tap-tap-tap-tap monotone.

Muskwa, niché au chaud contre Tyr, ne tarda pas à s'endormir. Pendant de longues heures Tyr veilla seul. Il sommeillait de temps en temps, mais le désir qui était en lui l'empêchait de reposer vraiment.

La pluie cessa peu après minuit, mais il faisait très sombre, le ruisseau avait débordé, et Tyr préféra demeurer sous son roc. Muskwa dormit délicieusement.

Au jour levant, Tyr, qui s'étirait, le réveilla.

Il suivit le grizzly hors de leur abri provisoire.

Il se sentait infiniment mieux que la veille, quoique les plantes de ses pieds lui fissent toujours mal et que ses articulations fussent raides.

Tyr se remit à suivre le ruisseau. Sur les deux rives, l'herbe poussait luxuriante, et les lis sauvages abondaient. Tyr en aimait les bulbes sucrés, et il eût passé quelques heures à s'en régaler, s'il n'avait pas été tellement pressé de rejoindre son Iskwao.

Semblable à plus d'un amoureux à la raie médiane impeccable, Tyr aimait bien quand il aimait. Ce qui n'était, au demeurant, qu'une semaine ou deux par année. Il ne mangeait plus que pour vivre au lieu de vivre pour manger, selon sa constante habitude. Aussi l'estomac de Muskwa criait-il famine lorsque Tyr se décida finalement à leur procurer un repas.

Vers la fin de l'après-midi, ils arrivèrent à une mare tellement séduisante que Tyr n'eut pas le courage de poursuivre.

Elle n'avait guère plus d'une douzaine de pieds de large et fourmillait de truites.

Les poissons n'avaient pas réussi à atteindre le lac Supérieur et ils avaient attendu trop longtemps après la saison des pluies pour regagner les eaux profondes de la Badine et de la Skeena.

Ils s'étaient réfugiés dans cette mare, qui allait leur devenir fatale.

La profondeur de l'eau n'était que de deux pieds à une extrémité et seulement de quelques centimètres à l'autre.

Après avoir réfléchi à ce fait pendant quelques instants, le grizzly entra dans la mare par la partie la plus profonde et, de la rive, Muskwa put voir les truites brillantes se précipiter vers l'autre extrémité.

Tyr avançait lentement. Il ne fut bientôt plus que dans huit centimètres d'eau.

Les poissons, saisis de panique, essayèrent l'un après l'autre de s'échapper vers la partie la plus profonde de la mare et, à chaque fois, l'énorme patte droite de Tyr faisait jaillir une colonne d'eau.

La première « inondation » renversa Muskwa, mais comme une truite de deux livres s'abattait en même temps, l'ourson eut tôt fait de la traîner hors de portée et de la croquer à belles dents.

L'eau de la mare devint tellement agitée à cause des coups de patte de Tyr, que les truites en perdirent la tête. À peine avaient-elles atteint une extrémité de la mare qu'elles faisaient demi-tour et regagnaient l'autre extrémité, de toute la force de leurs nageoires.

Ce manège permit à Tyr d'en jeter douze sur la rive.

Muskwa était tellement absorbé par son poisson et Tyr par sa pêche que ni l'un ni l'autre ne s'aperçurent de l'arrivée d'un visiteur.

Tous les deux le virent en même temps et, pendant trente secondes, ils le fixèrent, immobiles, tellement stupéfaits qu'ils étaient privés de mouvement.

Il y avait de quoi, d'ailleurs !

Le visiteur en question, un autre grizzly, s'était mis tranquillement à manger un des poissons pêchés par Tyr.

Il n'y a pas de pire insulte ou de défi plus mortel au pays des ours. Muskwa lui-même s'en rendit compte et jeta un regard interrogateur à Tyr.

Il allait y avoir un autre combat et il se léchait férocement les babines d'avance.

Tyr sortit lentement de la mare et, une fois sur la rive, il s'arrêta de nouveau.

Les deux grizzlys se regardèrent. Ni l'un ni l'autre ne gronda ; Muskwa ne perçut chez Tyr aucun signe de colère et, à son grand étonnement, son protecteur se mit à manger paisiblement à quelques pas de l'autre.

L'homme est peut-être la plus belle des créations divines, mais, en matière de respect pour la vieillesse, il n'est certainement pas supérieur aux ours grizzlys.

Les grizzlys ne volent pas leurs vieux congénères, ils ne les maltraitent pas quand ils s'approchent des proies abattues par eux. Peut-on en dire autant des hommes ?

Et le visiteur était un vieil ours. De plus, c'était un ours malade.

Sa taille égalait celle de Tyr, mais il était si vieux que sa tête et son cou paraissaient ridiculement maigres.

Les Indiens l'appellent Kuyas Wapusk… l'ours qui va mourir de vieillesse. Ils respectent sa vie.

Les blancs, eux, le tuent !

Ce vieil ours mourait de faim.

Il n'avait plus de griffes. Son poil était terne. Il était pelé par places, et il n'avait plus pour mâcher que ses gencives enflammées.

S'il vivait jusqu'à l'automne, il hivernerait pour la dernière fois. Il mourrait dans sa tanière.

Peut-être la mort viendrait-elle plus tôt. En ce cas, Kuyas Wapusk le saurait à temps.

Il se traînerait pour rendre le dernier soupir jusqu'à quelque grotte secrète, quelque crevasse dissimulée au fond des rochers.

Àla connaissance de Bruce et de Langdon, jamais chasseur n'avait découvert, dans toutes les Montagnes Rocheuses, le cadavre d'un grizzly mort de mort naturelle.

Et le grand Tyr, pourchassé par l'homme et déchiré de blessures, semblait comprendre que ce serait sur terre le dernier festin de Kuyas Wapusk, trop vieux pour pêcher, trop vieux pour chasser, trop vieux même pour déterrer les bulbes tendres des lis sauvages.

Aussi le laissa-t-il manger tout son saoul et se remit-il en route, avec Muskwa derrière.

13

Pendant plus de deux heures, Tyr continua d'entraîner Muskwa dans la direction du Nord.

Ils avaient parcouru une bonne trentaine de milles depuis qu'ils avaient quitté le sentier des chèvres, et ces trente milles avaient été pour le petit ourson comme un voyage autour du monde.

Normalement, il n'eût jamais parcouru pareille distance avant la fin de sa seconde année et peut-être même de sa troisième.

Pas une seule fois, au cours de cette randonnée, Tyr n'avait perdu son temps à longer les contreforts aux flancs de la montagne. Il avait suivi rigoureusement le cours rapide des ruisseaux.

Àtrois ou quatre milles en aval de la mare où ils avaient quitté le vieil ours, Tyr changea brusquement de tactique et piqua en plein dans l'Ouest.

Quelques instants plus tard, ils gravissaient à nouveau les premières pentes d'une montagne.

Heureusement pour Muskwa, de nouveau épuisé, ils ne tardèrent pas à s'engager dans un col au sol presque uni, qui les amena sans effort sur les pentes d'une autre vallée.

C'était la vallée dans laquelle Tyr avait tué l'ours noir dont la carcasse pourrissait à vingt milles plus au Sud.

Dès l'instant où Tyr eut contemplé les frontières septentrionales de son domaine, un changement se produisit en lui, chan-

gement dont Muskwa eût rendu grâces au ciel, s'il avait su parler…

Il cessa tout à coup de se hâter.

Pendant un quart d'heure il étudia les fonds de la vallée et flaira l'air.

Il descendit lentement et, quand il atteignit les prairies vertes et les rives du ruisseau, il se mit à flairer face au vent, qui venait en plein du Sud-Ouest.

La brise ne lui apportait pas l'odeur qu'il désirait, l'odeur de sa femelle.

Et cependant un instinct plus infaillible que la raison lui disait qu'elle était proche, qu'elle devait être proche.

Il ne tenait aucun compte des accidents possibles et de la maladie. Il ne songeait pas même que des chasseurs eussent pu la tuer.

C'était de ce point-là qu'il était toujours parti à sa recherche et il n'avait jamais manqué de la découvrir.

Il connaissait son odeur et il ne cessait, en avançant, de zigzaguer dans les bas-fonds pour être sûr de ne pas laisser échapper sa race.

Tyr, lorsqu'il était amoureux, était plus ou moins comme un homme, c'est-à-dire qu'il était idiot.

Plus rien d'autre ne comptait pour lui.

Ses habitudes inamovibles prenaient des vacances complètes. Il en oubliait même la faim, et les marmottes et les loirs n'avaient

rien à craindre de lui.

Il était infatigable. Il errait le jour et la nuit en quête de sa bien-aimée.

Il est tout naturel qu'à pareil moment il eût presque complètement oublié Muskwa.

Au moins dix fois avant le coucher du soleil, il traversa et retraversa le ruisseau. L'ourson dégoûté et sur le point d'abandonner la partie, se noyait à moitié à chaque fois pour le suivre.

Àla douzième édition, il se révolta, et continua d'avancer sur la rive où il était.

Le grizzly ne tarda d'ailleurs pas à le rejoindre.

Ce fut au moment où le soleil se couchait que se produisit l'inattendu.

La brise très légère tourna brusquement à l'Est et, des contreforts de l'Ouest, parvint à Tyr une odeur qui l'immobilisa pendant une demi-minute.

L'instant d'après, il s'élançait à l'assaut, l'allure la plus comique qui soit, surtout chez un ours grizzly.

Muskwa roula derrière lui comme une balle, se hâtant de toutes ses forces, mais perdant du terrain à chaque bond. Sur cette longueur d'un demi-mille il aurait complètement perdu Tyr de vue si le grizzly ne s'était arrêté au pied de la seconde pente pour s'orienter à nouveau.

Lorsqu'il se mit à gravir le deuxième contrefort, Muskwa l'aperçut et, avec un cri qui le suppliait d'attendre un peu, il se

précipita sur ses traces.

Deux ou trois cents pieds plus haut, une courbe se creusait au flanc de la montagne et, dans cette courbe, flairant l'air comme Tyr l'avait flairé, se trouvait l'ourse splendide de par delà les monts, accompagnée d'un des oursons de l'année précédente.

Tyr était à cinquante mètres d'elle lorsqu'il franchit la crête. Il la considéra un instant, et Iskwao, la femelle, le considéra à son tour.

Alors commença une cour en règle à la manière des ours !

Toute hâte, tout empressement, tout désir semblait avoir quitté Tyr, et si Iskwao avait été ardente et amoureuse, elle était devenue soudain profondément indifférente.

Pendant deux ou trois minutes, Tyr jeta des regards dédaigneux autour de lui.

Ceci donna le temps à Muskwa d'arriver et de se percher auprès de lui. Il s'attendait à une autre bataille.

Tout comme si Tyr avait été à des centaines de milles de sa pensée, Iskwao retourna un rocher plat et se mit à gober des larves et des fourmis.

Pour ne pas se laisser dépasser dans ce match d'indifférence, Tyr arracha une touffe d'herbes et l'avala.

Iskwao fit un ou deux pas, Tyr avança également d'un pas ou deux, et, comme par hasard, ces quelques pas les rapprochèrent d'autant.

Muskwa, du coup, fut intrigué. Le manège intriguait d'ailleurs tout autant l'autre ourson, bien qu'il fût plus âgé et trois fois plus gros.

Tyr et Iskwao mirent cinq minutes à se rejoindre et puis, selon l'étiquette, ils se flairèrent le nez cérémonieusement.

Sur ces entrefaites, l'ourson d'un an eut la malencontreuse idée de vouloir se joindre au cercle de famille.

Les Indiens l'auraient appelé Pipoonaskoos, un nom fort long qui signifie « quatre saisons ».

Il s'en vint hardiment jusqu'à Tyr et à sa mère.

Pendant un instant, Tyr ne parut pas s'apercevoir de sa présence, puis sa patte droite se détendit tout à coup en un uppercut qui le lança rudement en l'air et l'envoya tourbillonner à quelques mètres de Muskwa.

La mère ne fit aucune attention à cette élimination de son rejeton et continua de se frotter amoureusement le nez contre celui de Tyr.

Muskwa, par contre, considéra cet incident comme les préliminaires d'un autre combat et, avec une clameur de défi, il s'élança le long de la pente et se rua sur Pipoonaskoos.

Pipoonaskoos était un de ces oursons qui s'obstinent à suivre leur mère au cours de la deuxième saison, au lieu de se débrouiller par eux-mêmes. Il n'était pas encore complètement sevré et sa mère continuait à le gaver de bons morceaux.

Il était gros, mou et sans endurance.

D'un autre côté, les leçons de Tyr avaient profité à Muskwa et, bien qu'il fût beaucoup moins gros que Pipoonaskoos, qu'il eût mal aux pattes et mal au dos, il se rua sur l'autre ourson comme un bolide.

Encore étourdi par le coup de revers de la patte de Tyr, Pipoonaskoos se mit à hurler au secours.

Il ne s'était jamais battu. Il roula tout de suite sur le dos et sur le côté, gigotant, griffant et criant, tandis que les dents aiguës de Muskwa s'enfonçaient dans sa peau tendre.

L'instant d'après, Muskwa lui happait le nez, le mordait profondément et s'accrochait à lui avec l'énergie du désespoir.

Du coup, Pipoonaskoos en eut son compte.

Émettant une série de cris aigus pour prévenir sa mère qu'on l'assassinait, il parvint à se débarrasser de son adversaire et, le museau saignant, s'enfuit à toutes jambes.

Iskwao, très occupée à flairer Tyr, ne prêta d'ailleurs aucune attention à ses plaintes de porc égorgé.

Muskwa s'élança sur les traces du fuyard.

Àdeux reprises, ils firent le tour du bassin et, malgré qu'il eût les jambes plus courtes, Muskwa gagnait du terrain.

En jetant un regard effrayé en arrière, Pipoonaskoos se heurta contre un rocher et s'étala.

L'instant d'après Muskwa était sur lui et l'eût continué à mordre et à griffer jusqu'à l'épuisement de ses forces s'il n'avait

vu Tyr et Iskwao disparaître par delà la crête dans la direction de la vallée.

Aussitôt il oublia son ardeur combative et demeura les yeux écarquillés.

Comment ! Tyr, au lieu de déchirer cette autre ourse, s'éloignait paisiblement avec elle !

Pipoonaskoos s'assit sur son derrière afin de se remettre de ses émotions et regarda à son tour.

Alors Muskwa considéra Pipoonaskoos et Pipoonaskoos considéra Muskwa.

L'ourson à la frimousse brune se lécha les babines.

Il ne savait pas trop si son devoir consistait à rosser Pipoonaskoos ou bien à suivre Tyr.

L'autre ourson le tira d'embarras.

Émettant une série de gémissements plaintifs, il s'élança sur les traces de sa mère.

Les heures qui suivirent furent pleines d'intérêt pour les deux oursons.

Pendant toute la nuit, Tyr et Iskwao s'isolèrent dans les fourrés du bord de l'eau.

Pipoonaskoos essaya bien de se glisser jusqu'à sa mère, mais Tyr d'un coup de revers l'envoya s'étaler au milieu du ruisseau.

Muskwa en déduisit sagement que les aînés n'étaient pas d'humeur à tolérer la présence des oursons, du moins pour

l'heure, et il s'ensuivit entre lui et Pipoonaskoos une sorte de trêve armée qui dura jusqu'au matin.

Tyr et Iskwao ne se déplacèrent guère dans le courant de la nuit et Muskwa en profita pour se reposer ; mais il ne dormit guère cependant que d'un œil, pour être prêt à suivre son protecteur si le grand grizzly s'en allait.

Le jour suivant, Tyr et Iskwao demeurèrent de compagnie dans leur retraite au fond des taillis.

Dès le petit matin, Muskwa, qui avait faim, se mit en quête de nourriture.

Il aimait l'herbe tendre, mais ce n'était pas très nourrissant.

Àplusieurs reprises, il vit que Pipoonaskoos creusait le sol aux abords immédiats du ruisseau.

Il le chassa d'un trou commencé, afin de se rendre compte par lui-même de ce qu'il faisait.

Après avoir creusé un peu plus avant, il découvrit une racine blanche bulbeuse et tendre qui lui parut la chose la plus savoureuse qui fût au monde, meilleure encore que le poisson.

C'était le plus fin morceau de tout ce qu'il mangerait jamais, que cette racine de la Beauté du Printemps. Les Beautés du Printemps poussaient en abondance autour de lui, et il continua de creuser jusqu'à ce qu'il n'eût plus faim.

Tyr fut cause d'une autre bataille entre Muskwa et Pipoonaskoos.

Vers la fin de l'après-midi, les ours adultes reposaient côte à côte au fond d'un taillis, lorsque, sans raison apparente, Tyr ouvrit une gueule énorme et émit un rugissement sourd et continu qui rappelait celui qu'il avait poussé sur le cadavre de l'ours noir.

Iskwao leva la tête et l'imita de bon cœur.

Tous deux étaient, au demeurant, de la meilleure humeur du monde et fort satisfaits l'un de l'autre.

On ne sait pas pourquoi les ours se livrent, après l'accouplement, à ces duos épouvantables. Eux seuls en pourraient expliquer la raison mystérieuse.

Le concert dura deux minutes, et, pendant ces deux minutes, Muskwa fut convaincu que l'heure était enfin venue où Tyr allait châtier la mère de Pipoonaskoos.

Malheureusement pour lui, ledit Pipoonaskoos se montra justement à l'issue d'un buisson. Muskwa ne lui donna pas le temps de poser de questions.

Il se rua sur lui et Pipoonaskoos s'affala comme un gros bébé. Pendant quelques minutes ils mordirent et griffèrent à qui mieux mieux. Muskwa conservait l'avantage.

Finalement, Pipoonaskoos se releva et prit la fuite.

Muskwa le poursuivit à travers les buissons jusqu'au ruisseau, sur la pente.

Àla fin, il était si fatigué qu'il se laissa choir sur son petit ventre pour se reposer.

L'instant d'après, Tyr émergea seul des buissons. Pour la première fois depuis longtemps, il parut prendre conscience de la présence de Muskwa.

Alors il flaira le vent en amont et en aval de la vallée et, aussitôt après, il se dirigea vers les pentes lointaines qu'ils avaient descendues l'après-midi précédente.

Muskwa était à la fois satisfait et perplexe. Il avait envie d'aller arracher des lambeaux de peau de l'ours mort qui devait se trouver dans les taillis et il avait envie d'achever Pipoonaskoos.

Après quelques instants d'hésitation, il courut après Tyr et, de nouveau, se mit à le suivre sur ses talons.

Ainsi finit la journée d'amour de Tyr et la première journée de bataille de Muskwa.

Et tous deux ils se dirigèrent à nouveau vers l'Est, pour faire face au danger le plus terrible qui eût jamais menacé les bêtes de la montagne, danger implacable, danger auquel nul ne pouvait échapper.

Peu après, Iskwao sortait à son tour des fourrés et flairait le vent comme Tyr l'avait fait.

Après quoi, elle se dirigeait tout droit vers le soleil couchant, suivie par Pipoonaskoos.

14

Lorsque Tyr arriva à la pente qui conduisait au col franchi la veille, il se dirigea au Sud, vers l'endroit où il avait tué l'ours noir, à vingt milles de là.

Il semblait à Muskwa que Tyr avait dit adieu pour de bon à la mère de Pipoonaskoos.

Àvrai dire, Tyr n'avait fait que goûter aux premières joies de sa lune de miel.

Il avait quitté sa compagne pour méditer et se refaire.

Iskwao, de son côté, n'était pas partie pour rentrer chez elle.

Le surlendemain, si la Destinée n'intervenait pas, ils se rencontreraient de nouveau, passeraient ensemble une nuit ou une journée, puis se sépareraient une fois de plus.

Leurs amours continueraient de la sorte pendant trois ou quatre semaines, puis Iskwao ferait preuve d'une soudaine froideur et regagnerait son domicile par delà les monts, non sans avoir administré à Tyr quelques bourrades pour calmer ses dernières ardeurs.

Mais l'homme et les ours proposent. C'est la Destinée qui dispose.

Et la Destinée s'avançait à grands pas dans l'autre vallée.

Au cours de la nuit qui suivit leur séparation d'avec Iskwao et Pipoonaskoos, le grand grizzly et l'ourson à la frimousse brune errèrent sans sommeiller sous les étoiles étincelantes.

Tyr ne songeait pas à chasser le gros gibier.

Il gravit une pente abrupte, descendit prudemment un éboulis et parvint à une prairie verte où poussaient à profusion les violettes dent-de-chien, dont les racines bulbeuses constituent un mets savoureux. Il passa donc la nuit à creuser et à manger.

Muskwa, qui s'était bourré de racines de spring beauty, n'avait pas faim et, comme il s'était reposé au cours de la journée, en somme, il trouva la nuit délicieuse.

La lune se leva vers dix heures. Jamais, au cours de sa courte vie, Muskwa n'avait contemplé lune aussi énorme, aussi rouge et aussi belle.

Lorsqu'elle commença de paraître par delà les pics, on eût dit un incendie de forêt.

Elle ne tarda pas à baigner toute la montagne d'une lumière harmonieuse.

La courbe dans laquelle ils se trouvaient et qui contenait environ dix acres de prairie était illuminée comme en plein jour.

Le petit lac au pied de la montagne scintillait comme une plaque d'argent dépoli et le petit ruisseau qui l'alimentait, né de la fonte des neiges éternelles à quelque mille pieds au-dessus, semblait, avec ses cascades brillantes, une rivière de diamants.

Autour de la prairie s'érigeaient des touffes de buissons, quelques pins balsamiques et quelques sapins d'un bel effet décoratif.

Sans s'éloigner beaucoup de Tyr, Muskwa se mit à explorer les buissons, et l'ombre des arbres, et les rives du petit lac.

Il y découvrit une mare de boue moelleuse qui calma le lancinement de ses plantes douloureuses.

Àvingt reprises, au cours de la nuit, il s'en revint au bain de boue.

Même après la venue de l'aube, Tyr ne parut pas fort pressé de quitter l'agréable courbe.

Il continua d'errer lentement à travers la prairie, broutant l'herbe tendre et déterrant de temps en temps une racine.

Muskwa était enchanté. Il déjeuna aux dépens des violettes dent-de-chien.

Une chose l'intriguait, cependant. Il se demandait pourquoi Tyr ne faisait pas jaillir des truites du petit lac. Il lui restait encore à apprendre que tous les lacs ne sont pas poissonneux.

Àla fin, il se décida à aller pêcher lui-même et réussit à attraper, pour tout potage, un cancrelat d'eau à carapace dure, qui lui pinça le nez violemment et lui arracha un cri de douleur.

Aux environs de dix heures, la courbe baignée de soleil devint comme un four surchauffé pour le grizzly au poil épais ; aussi Tyr chercha-t-il parmi les rocs, aux alentours de la cascade, un coin frais. Il le découvrit.

C'était une grotte en miniature dont les parois poreuses suintaient.

Tyr aimait cette température de vieille cave au mois de juillet, lors de la chaleur méridienne. Mais Muskwa s'ennuya bientôt dans cette obscurité humide.

Aussi, au bout de quelque temps, quitta-t-il son grand compagnon et s'en fut-il faire connaissance avec les bords de la cascade.

Au commencement, tout alla bien, mais il s'engagea, l'imprudent, sur une surface d'ardoise verdie, en pente douce, sur laquelle s'écoulait une mince nappe d'eau.

L'eau coulait sur cette surface depuis des siècles et des siècles et l'ardoise était aussi lisse que la surface d'une perle polie, aussi glissante, pour le moins qu'un mât de cocagne bien graissé.

Les pattes de Muskwa chassèrent sous lui si vite qu'il ne sut pas ce qu'il lui arrivait.

L'instant d'après, il dégringolait vers le lac à une centaine de pieds au-dessous.

Il pirouetta, repirouetta, fit rejaillir l'eau peu profonde en un chapelet de petites vagues, rebondit comme une balle en caoutchouc par-dessus des cascades en miniature. Il avait perdu le souffle ; il était étourdi et aveuglé par l'eau et par le choc, et la vitesse de sa chute s'accélérait de plus en plus.

Il avait réussi à émettre quelques cris terrifiés au début, et ces cris avaient attiré l'attention de Tyr.

Àl'endroit où l'eau des pics se déversait dans le lac, il y avait une chute de dix pieds.

Muskwa rebondit par-dessus la dernière barrière rocheuse, troua violemment la surface et disparut sous l'eau glacée.

Il coula d'abord, suffoqué ; puis la ceinture de sauvetage dont l'avait doué la nature sous forme de graisse le ramena à la surface et il se mit à nager désespérément.

C'était son tout premier plongeon et la première fois qu'il avait à nager pour sauver sa vie, et lorsqu'il parvint enfin à gagner la terre, il était épuisé, à bout.

Alors qu'il reprenait lentement et son souffle et ses esprits, Tyr réussit à le rejoindre au bas de l'éboulis des rocs.

La mère de Muskwa lui avait donné une bonne gifle lorsqu'il s'était enfoncé le piquant de porc-épic dans la patte.

Elle l'avait giflé chaque fois qu'il lui était arrivé un accident parce qu'elle croyait à la vertu des gifles, méthode d'éducation très répandue chez les ours.

Elle l'eût corrigé sérieusement après cette mésaventure. Mais Tyr ne fit que le flairer. S'étant rendu compte qu'il n'avait rien, il se mit à déterrer une violette dent-de-chien.

Il n'avait pas fini d'en croquer la racine, lorsqu'il s'immobilisa soudain.

Pendant une demi-minute, il parut transformé en statue. Muskwa bondit et se secoua, puis il écouta.

Un son leur parvenait à tous deux.

D'un mouvement lent et gracieux, le grizzly se dressa de toute sa hauteur.

Il fit face au Nord, les oreilles pointées en avant, les narines frémissantes.

Il ne sentait rien, mais il entendait.

De par delà les pentes qu'ils avaient gravies au cours de la nuit leur parvenait confusément un bruit nouveau pour lui, un bruit

qu'il n'avait jamais connu de sa vie.

C'était l'aboiement des chiens.

Pendant deux minutes, Tyr s'accroupit sur son train de derrière.

Pas un muscle de son grand corps ne frémissait, si ce n'est ceux qui commandaient aux narines.

Il se rendait compte que, dans cette courbe au pied de la montagne, le son ne pouvait lui parvenir qu'atténué, et il se dépêcha de gravir une pente orientée à l'Est, au sommet de laquelle un troupeau de moutons avait dormi pendant la nuit.

Muskwa se hâta de le suivre.

Àmi-hauteur de la pente, Tyr s'arrêta et fit demi-tour. De nouveau il se dressa face au Nord et Muskwa l'imita.

Une brusque rafale en retour leur apporta clairement l'aboiement des chiens.

Àmoins d'un demi-mille, la meute de Langdon, la meute d'airdales aguerris donnait furieusement de la voix en suivant la piste encore chaude.

Les aboiements surexcités indiquaient aux deux hommes alertes qui suivaient à un quart de mille qu'ils touchaient au but… que la proie désirée était toute proche.

Ce fut l'instinct, encore une fois, qui avertit Tyr du danger, qui lui dit que d'autres assaillants avaient envahi son domaine.

Non qu'il eût peur, mais cet instinct conseillait de battre en retraite, et il continua de monter jusqu'à l'endroit où la montagne

devenait rugueuse, crevassée.

Cette fois, il attendit encore,

La menace, quelle qu'elle pût être, se rapprochait de plus en plus avec la vitesse du vent. Ils l'entendaient gravir les pentes qui séparaient la petite courbe de la vallée où Iskwao avait fait l'amour avec Tyr.

Les crêtes de cette pente étaient à peu près au niveau de l'œil de Tyr et, tandis qu'il regardait, le meneur de la meute apparut sur le sommet de ladite crête et sa silhouette se détacha sur le ciel.

Les autres suivirent rapidement et, pendant trente secondes peut-être, ils demeurèrent rigides sur le rebord de la coupelle qui se creusait à leurs pieds, à flairer l'odeur chaude et lourde dont elle était emplie.

Pendant ces trente secondes, Tyr observa ses ennemis sans bouger, tandis qu'aux cavernes de sa poitrine se répercutait un grondement de tonnerre.

Il ne continua à battre en retraite que lorsque la meute se rua sur la coupelle en redonnant de la voix. Il ne fuyait pas, il n'avait pas peur.

Il continuait parce qu'il lui fallait continuer.

Il ne cherchait pas d'histoires. Il n'avait même pas le désir de défendre sa possession de la prairie et du petit lac au pied de la montagne. Il y avait d'autres prairies et d'autres lacs et il n'était pas particulièrement désireux de se battre. Mais il était quand même prêt à la bataille.

Il continua de gronder sourdement et une rage lente et obscure se mit à brûler en lui.

Il s'enfonça au milieu des rochers. Il suivit une corniche avec Muskwa sur ses talons.

Il gravit un énorme éboulis de rochers et zigzagua parmi des blocs aussi énormes que des maisons.

Àchaque passage difficile, il s'arrêtait et s'assurait que Muskwa pouvait bien le suivre.

Une fois même qu'il s'était hissé d'une corniche sur un rocher, il se rendit compte que Muskwa ne serait pas capable de l'y joindre et redescendit aussitôt emprunter un autre chemin.

L'aboiement des chiens avait cessé de réveiller les échos de la courbe.

Il semblait porté sur des ailes tant il montait rapidement et Tyr comprit que la meute gravissait la pente verte.

Il s'arrêta de nouveau et, cette fois, le vent lui apporta l'odeur des chiens, forte et chaude.

Cette odeur lui raidit tous les muscles et des feux étranges firent rage en lui.

C'est que l'odeur des chiens se mêlait à l'odeur de l'homme.

Il se hâta peut-être davantage cette fois. L'hallali féroce et joyeux des chiens ne résonnait guère à plus de cent mètres lorsqu'il pénétra dans une sorte de cirque ménagé par la nature au milieu du chaos des rochers. À droite, un mur perpendiculaire en

demi-cercle s'élevait du côté de la montagne ; à gauche, la corniche s'arrêtait brusquement au-dessus d'un précipice.

Derrière, le passage était bloqué par des blocs mégalithiques tombés de l'épaulement de la montagne. À peine subsistait-il entre eux un passage de la largeur des épaules de Tyr.

Le grand grizzly conduisit l'ourson jusqu'à ce passage et fit brusquement tête à queue, afin que Muskwa fût derrière lui.

En face d'un péril analogue, une mère ourse eût mis en sûreté son petit au fond d'une crevasse étroite de la paroi rocheuse, mais Tyr agit différemment. Il fit face au danger qui venait et se dressa sur ses pattes de derrière.

Àvingt pieds de lui, la piste qu'il avait suivie contournait à angle droit une sorte de bastion rocheux et Tyr observa complaisamment, avec des yeux rouges et terribles, l'embuscade préparée par lui.

La meute aboyait à pleine gorge.

Àcinquante mètres par delà le bastion rocheux, les chiens accouraient épaule contre épaule, et, l'instant d'après, le premier d'entre eux se rua dans l'arène que Tyr s'était choisie.

Le gros de la meute suivait de si près que les premiers chiens trouvèrent la mort avant d'avoir pu même se reconnaître.

Tyr s'était rué sur ses assaillants. D'un brusque revers de sa patte droite, il en rassembla pêle-mêle sous lui, broyant une échine d'un coup de mâchoire, arrachant une tête de ses griffes aiguës ; il mit la panique chez ses ennemis qui, mal ressaisis en-

core, s'arrêtèrent, non sans qu'un troisième eût été lancé au fond de l'abîme, dans le précipice.

Tout s'était passé en trente secondes.

Les airdales de Langdon étaient courageux. Ils descendaient tous d'une race batailleuse. Bruce et Metoosin les avaient dressés au point qu'ils pouvaient se laisser suspendre par les deux oreilles sans pousser un cri.

La destinée tragique de leurs trois congénères ne les effraya pas plus que leur poursuite n'avait effrayé Tyr.

Rapides comme l'éclair, les neuf survivants avaient encerclé Tyr.

Appuyés sur leurs pattes de devant, ils étaient prêts à bondir de côté ou en arrière pour éviter une brusque attaque et ils donnaient maintenant ensemble ce jappement rapide et féroce qui avertit le chasseur que le gibier fait tête.

Ils avaient pour mission de harasser et de tourmenter, de retarder la fuite, de forcer la proie à s'arrêter jusqu'à l'arrivée des maîtres.

La lutte est loyale et honorable entre les chiens et l'ours, mais l'homme qui vient y mettre fin avec son fusil est un assassin.

Si les chiens connaissaient leur affaire, Tyr n'ignorait pas la sienne.

Après trois ou quatre tentatives vaines au cours desquelles les chiens l'évitèrent, grâce à leur vitesse supérieure, il battit lentement en retraite vers le grand rocher derrière lequel Muskwa s'aplatissait, et, comme il reculait, les chiens avancèrent.

Leurs aboiements plus aigus et l'inefficacité évidente des efforts de Tyr pour les mettre en fuite ou les mettre en pièces terrifièrent Muskwa, et soudain il perdit la tête et se précipita au fond d'une fissure ouverte dans le rocher derrière lui.

Tyr continua à reculer jusqu'à toucher la pierre de ses larges hanches.

Puis il tourna rapidement la tête pour voir où était Muskwa.

L'ourson avait disparu.

Àdeux reprises, Tyr tourna la tête. Après quoi, s'imaginant que Muskwa avait profité de la diversion pour prendre de l'avance, il continua de battre en retraite jusqu'à bloquer le passage étroit qui était son unique porte de sortie.

Les chiens aboyaient maintenant comme des fous. Ils avaient la gueule écumante, leur poil dur se hérissait comme une brosse et leurs crocs aigus étaient découverts jusqu'aux gencives rouges.

De plus en plus ils s'approchaient de lui, le défiant de rester, de leur sauter dessus, de les attraper s'il pouvait. Dans leur ardeur, ils mirent dix mètres d'espace découvert derrière eux.

Tyr mesura cet espace comme il avait mesuré l'espace qui le séparait du caribou quelques jours auparavant.

Et puis, sans même un grognement d'avertissement, il s'élança sur ses ennemis avec une soudaineté qui les prit au dépourvu.

Tyr ne s'arrêta pas.

Àl'endroit où le rocher formait bastion, la piste n'avait que cinq pieds de large et Tyr avait tenu compte de ce fait aussi bien

que de la distance.

Les chiens, qui se bousculaient pour sauver leur vie, ne pouvaient y passer de front.

Il attrapa le dernier d'entre eux. Il le broya sous sa patte et, tandis qu'il le déchirait, l'airdale émit des cris perçants d'agonie, qui atteignirent les oreilles de Bruce et de Langdon.

Les deux chasseurs, essoufflés, haletants, se hâtaient de gravir la pente à la sortie de la courbe.

Tyr s'était laissé choir sur le ventre au milieu de la piste rétrécie et, tandis que les chiens ralliés recommençaient à donner de la voix, il continua de déchirer sa victime, éparpillant sur le roc les entrailles et les viscères.

Il se remit alors sur pattes et chercha de nouveau Muskwa. L'ourson s'était recroquevillé en boule frissonnante au fond de la crevasse, profonde de deux pieds.

Tyr s'imagina certainement qu'il avait continué de gravir la montagne, car il se dépêcha cette fois de quitter le champ de bataille. Bruce et Langdon transpiraient fort et le vent lui avait porté leur odeur âcre, détestée.

Pendant dix minutes, Tyr n'eut cure des huit chiens qui jappaient à ses talons. C'est à peine s'il s'arrêta de temps en temps en balançant la tête.

Àmesure qu'il battait en retraite, les airdales s'enhardissaient. Finalement, l'un d'eux bondit, en avant des autres et planta ses crocs dans la jambe du grizzly.

Cette audace faillit lui être fatale.

Avec un nouveau rugissement, Tyr fit demi-tour et poursuivit la meute sur une cinquantaine de mètres. Il perdit ainsi dix précieuses minutes avant de continuer à gravir l'épaulement de la montagne.

Si le vent avait été dans une autre direction, la meute aurait triomphé ; mais chaque fois que Langdon et Bruce gagnaient du terrain, le vent avertissait Tyr en lui apportant l'odeur chaude de leur sueur.

Et le grizzly prenait soin de toujours garder le vent en poupe.

Il eût pu gagner le sommet de la montagne plus rapidement et plus facilement, mais le vent n'eût plus été en sa faveur et il ne voulut pas s'y risquer.

Tant qu'il tenait le vent, il n'avait rien à craindre, à moins que les chasseurs ne cherchassent à déjouer sa méthode échappatoire en faisant un détour et en lui coupant la route.

Il lui fallut une demi-heure pour gagner les dernières crêtes rocheuses. À partir de là, il lui faudrait parcourir deux cents mètres en terrain découvert, pour gagner l'épine dorsale de la montagne.

Lorsque Tyr quitta brusquement l'abri protecteur de rochers, il déploya une telle vitesse que les chiens perdirent du coup une cinquantaine de mètres sur lui.

Pendant deux ou trois minutes, il se détacha nettement sur le fond de la montagne et, pendant la dernière d'entre elles, il se profila merveilleusement sur un tapis immaculé de neige blanche sans un buisson, sans un rocher pour le cacher aux yeux des chasseurs.

Bruce et Langdon le virent à cinq cents mètres et ouvrirent le feu.

Juste au-dessus de sa tête, Tyr entendit la plainte déchirante de la première balle et, l'instant d'après, lui parvenait le claquement de la carabine. Un second projectile fit jaillir un jet de neige à cinq mètres devant lui et il eut un brusque écart à droite. Il présentait ainsi le flanc aux tireurs.

Tyr entendit le troisième coup de feu et ce fut tout. Tandis que les détonations se répercutaient de cime en cime, il reçut un coup formidable à la base du crâne, à cinq centimètres au dessous de l'oreille.

Ce fut comme si une massue s'était abattue sur lui du haut du ciel et il dégringola comme une masse.

La balle avait ricoché sur l'os épais. Elle ne le fit presque pas saigner, mais pendant un instant il fut assommé littéralement, mis knock-out comme un homme peut l'être par un swing à la mâchoire.

Avant qu'il ait pu se relever, les chiens étaient déjà sur lui, lui déchirant la gorge, le cou et le ventre.

Avec un rugissement farouche, il se releva d'un bond et secoua la grappe acharnée.

Dix fois, il frappa sauvagement ; Langdon et Bruce l'entendaient beugler, tandis que, le doigt sur la détente, ils attendaient, pour l'achever, que les chiens s'éloignassent suffisamment.

Mètre par mètre, à reculons, Tyr gravissait la pente abrupte, grinçant des dents et défiant la meute frénétique, défiant l'odeur

de l'homme, l'étrange tonnerre, l'éclair brûlant, la mort elle-même.

Et, à cinq cents mètres au-dessous, Langdon sacrait furieusement, car les chiens, accrochés à l'ours, l'empêchaient de placer une balle.

Jusqu'au sommet de la montagne, la meute hurlante protégea Tyr et lui servit de bouclier.

Il disparut, toujours lentement, par delà la crête du mont.

Les chiens, acharnés à ses trousses, le suivirent sur les talons.

Et leurs aboiements s'atténuèrent tandis que le puissant grizzly, fuyant la menace des hommes les entraînait dans une longue course dont beaucoup ne reviendraient pas.

15

Dans sa cachette, Muskwa entendit les derniers échos de la bataille sur la corniche.

La crevasse était en forme de V et il s'y était enfoncé aussi loin qu'il l'avait pu.

Il vit passer Tyr devant l'ouverture de son refuge après la mort du quatrième chien. Il entendit décroître le click-cluk-click de ses griffes sur la piste et il comprit enfin qu'il était parti et que ses ennemis le suivaient.

Cependant il avait encore peur de sortir. Ces étranges poursuivants qui étaient venus de la vallée l'avaient rempli d'une frayeur

mortelle. Pipoonaskoos ne lui avait pas fait peur. Le grand ours noir même que Tyr avait tué ne l'avait pas terrifié autant que ces étrangers aux lèvres rouges et aux crocs blancs.

Il demeura donc au fond de sa crevasse, recroquevillé sur lui-même et tassé comme une bourre au fond d'un canon de fusil.

Il entendait encore les aboiements des chiens lorsque d'autres sons plus proches l'inquiétèrent.

Langdon et Bruce contournaient le contrefort rocheux.

Àla vue du cadavre des airdales, ils s'arrêtèrent et le romancier poussa une exclamation d'horreur.

Ils n'étaient pas à plus de vingt pieds de Muskwa.

Pour la première fois de sa vie, celui-ci entendit des voix humaines ; pour la première fois, l'odeur de la sueur des hommes lui emplit les narines, et sa terreur nouvelle lui coupa la respiration. Puis l'un des chasseurs passa devant sa crevasse, et il vit son premier homme. L'instant d'après, ils avaient disparu à leur tour.

Un peu plus tard, il entendit les détonations, puis l'aboiement des chiens décrut de plus en plus. Le silence complet s'établit.

Il était aux environs de trois heures, l'heure de la sieste en montagne, et le calme régnait en maître.

Pendant longtemps, Muskwa s'abstint de bouger. Il écoutait. Il n'entendit rien.

Une autre crainte naquit en lui. Il avait peur de perdre Tyr. De tout son cœur, il souhaita son retour.

Pendant une heure, il demeura incrusté entre les parois rocheuses.

Puis il entendit un cheep-cheep-cheep, et une petite gerboise rayée parut sur la corniche, dans le champ de sa vision, et se mit à examiner prudemment le cadavre d'un des airdales.

Cette apparition rendit courage à Muskwa.

Il dressa un peu ses oreilles, il gémit doucement pour solliciter l'amitié de cette petite créature susceptible de lui tenir compagnie en cette heure de solitude et de crainte.

Centimètre par centimètre, il se traîna sur le ventre hors de sa cachette. Enfin sa petite tête ronde et crêpue sortit du trou et il regarda autour de lui.

La piste était vide et il s'avança dans la direction de la gerboise. Avec un cri aigu, la bestiole rayée se précipita vers sa propre forteresse et Muskwa fut de nouveau seul.

Il mit quelques instants à se décider, flairant l'air lourd de l'odeur du sang, de celle des hommes, de celle de Tyr. Puis il se mit à gravir la montagne.

Il savait que Tyr avait pris cette direction-là, et, si Muskwa possédait une âme, il n'avait qu'un seul désir : rejoindre son grand ami, son protecteur.

La crainte des chiens et celle des hommes, éléments inconnus dans sa vie jusqu'à ce jour, étaient surmontées par celle qu'il avait d'avoir perdu Tyr.

Il n'eut pas besoin de ses yeux pour suivre la piste. Elle était chaude sous son nez et ce fut avec ardeur et de toute sa vitesse

qu'il reprit l'ascension en zigzag de la montagne.

Il y avait des endroits où il lui était très difficile de progresser à cause de ses jambes trop courtes ; mais il continua vaillamment et plein d'espoir, encouragé par le fumet très net de Tyr.

Il lui fallait une bonne heure pour atteindre l'espace découvert qui s'étendait entre les derniers éboulis, la ceinture de neige et la crête.

Il était donc environ quatre heures lorsqu'il entreprit de parcourir les derniers trois cents mètres qui le séparaient du sommet de la montagne.

Là-haut, il s'imaginait trouver Tyr, mais il avait peur et il continua de gémir doucement tout en enfonçant ses petites griffes dans la pierraille.

Il ne leva pas les yeux vers la crête après s'être remis en route. Il lui eût fallu, pour ce faire, s'arrêter et tourner la tête de côté, car l'ascension était ardue.

C'était ainsi qu'il ne vit pas Langdon et Bruce franchir la crête de la montagne comme il en était encore à cent cinquante mètres. Il ne pouvait pas non plus les sentir, car le vent était en leur faveur.

Inconscient de leur présence, il parvint à la ceinture de neige ; joyeusement il flaira les énormes empreintes de Tyr et il les suivit.

Au-dessus de lui, Bruce et Langdon attendaient, accroupis, leur fusil posé sur le sol. Tous deux s'étaient dépouillés de leurs

épaisses chemises de flanelle et ils les tenaient toutes prêtes en leurs mains.

Lorsque Muskwa fut à moins de vingt mètres d'eux, ils se précipitèrent sur lui comme une avalanche.

L'ourson ne se ressaisit suffisamment pour bouger que lorsque le guide se trouva sur lui.

Il vit et comprit le danger dans le dernier cinquième de la dernière seconde et, comme Bruce se précipitait en avant, la chemise étendue comme un filet, Muskwa se précipita de côté.

S'étalant sur la figure, Bruce ramassa une pleine chemise de neige et la serra contre sa poitrine croyant qu'il avait capturé l'ourson.

Au même instant, Langdon trébucha sur les longues jambes de son ami et roula en cabriolant sur la pente de la montagne.

Muskwa, pour sa part, détalait de toute la vitesse de ses petites jambes dans la direction de la vallée.

L'instant d'après, Bruce s'élançait derrière lui et Langdon suivait à dix mètres.

Soudain Muskwa fit un brusque crochet et l'élan de Bruce l'entraîna à cinquante pieds au-dessous.

Le montagnard dégingandé ne réussit à s'arrêter qu'en se laissant choir en arrière, en se retenant des talons, des mains, des coudes et des épaules. Langdon avait obliqué et gagnait sur Muskwa.

Il se jeta en avant, la chemise étendue, à l'instant même où l'ourson faisait un autre crochet et, lorsqu'il se releva, la figure égratignée, ce fut pour cracher une bonne bouchée de saletés et de pierraille.

Malheureusement pour Muskwa, son deuxième crochet le jeta tout droit dans les jambes de Bruce.

Avant d'avoir pu se reconnaître, il se trouvait dans l'obscurité, mi-suffoquant, tandis qu'une clameur de triomphe exaltante l'assourdissait.

— Je le tiens ! avait crié Bruce.

Àl'intérieur de la chemise, Muskwa se mit à griffer, à mordre, à grogner, si bien que Bruce avait fort à faire lorsque Langdon accourut avec la deuxième chemise.

Peu de temps après, Muskwa était ligoté comme un saucisson.

Ses pattes et son corps étaient tellement serrés qu'il ne pouvait bouger. Sa tête n'était pas recouverte.

C'était la seule partie de lui qui fût visible, la seule qu'il pût bouger. Il avait l'air si drôle et si comiquement effaré que, pendant une minute ou deux, Langdon et Bruce, oublieux de leurs désappointements et de leurs pertes de l'après-midi, rirent à gorge déployée.

Puis Langdon s'assit d'un côté de Muskwa et Bruce de l'autre et ils remplirent et allumèrent leurs pipes.

Muskwa n'avait même pas la ressource de gigoter en guise de protestation.

— Nous sommes de fameux chasseurs ! dit alors Langdon : partis pour descendre un grizzly et revenir avec ça !

Il considéra l'ourson.

Muskwa le regardait d'un air si grave que Langdon l'observa pendant un instant avec un étonnement manifeste, ôta sa pipe de la bouche et étendit la main.

— Petit, petit, petit, petit ! cajola-t-il doucement.

Les petites oreilles de Muskwa pointèrent en avant. Ses yeux brillants semblaient de verre tant le regard en était fixe.

Bruce, derrière sa main repliée, riait silencieusement comme dans l'attente d'une bonne blague.

— Gentil petit, gentil petit ! continuait le romancier… là, là… petit… pas lui faire mal !

L'instant d'après, un cri aigu réveillait l'écho de la montagne. Les quenottes de Muskwa s'étaient enfoncées dans un des doigts de Langdon. Les hurlements de porc de Bruce eussent effarouché le gibier à un demi-mille.

— Sacré petit bougre ! grogna Langdon, et puis, tout en suçant son doigt blessé, il se mit à rire avec le guide.

— Il n'a pas la frousse, ajouta-t-il. By George ! Bruce… J'ai envie d'un ourson comme ça depuis que je cours la montagne et je le ramènerai chez moi… Regarde-moi ça, cette bonne bille !

Muskwa précisément tournait la tête, la seule partie de son corps qui fût mobile, et se mettait à étudier Bruce.

Langdon se leva et se tourna vers la crête de la montagne. Il avait les sourcils froncés et l'air dur en ce faisant.

— Quatre chiens, dit-il comme se parlant à lui-même. Trois là-dessous et un là-haut.

Il se tut pendant un instant et puis reprit :

— Je n'arrive pas à comprendre ça, Bruce… Cela fait plus de cinquante ours que la meute nous arrête, et jusqu'ici nous n'avions pas perdu un chien !

Bruce passait une courroie de cuir autour du milieu du corps de Muskwa en guise de poignée afin de pouvoir le porter comme il eût porté un seau d'eau.

Il se leva et Muskwa se balança au bout de la courroie.

— C'est que nous avons affaire, cette fois, à un tueur, dit-il. Et un grizzly mangeur de viande est l'animal le plus terrible qui soit au monde quand il est acculé.

Les chiens ne sont pas de taille, Jimmy. Ils ne le retiendront jamais et, s'il ne fait pas noir bientôt, il n'en reviendra pas un seul de la meute… Ils abandonneront la poursuite dès qu'il fera noir, s'il en reste.

Le vieux rossard nous a sentis et tu peux être sûr qu'il sait ce qui l'a mis knock-out sur la neige… Il se hâte et pas qu'un peu… Il sera à vingt milles de là lorsque nous le reverrons.

Langdon alla chercher les fusils et, lorsqu'il revint, les deux hommes se mirent à redescendre la montagne.

Bruce marchait en tête, porteur de Muskwa. Ils s'arrêtèrent sur la corniche tachée de sang où Tyr avait tenu tête à ses assaillants.

Langdon se pencha sur le chien décapité par le grizzly.

— C'est le pauvre Biscuit, dit-il… et nous qui pensions qu'il était le seul poltron de la bande… Les deux autres sont Jane et Tader… Cela fait quatre de nos meilleurs chiens avec le pauvre vieux Fritz, qui gît éventré là-haut.

Bruce, qui étudiait les profondeurs du précipice, désigna soudain quelque chose.

— Il y en a un autre là, tu vois, auprès de ce buisson… émit-il la voix un peu rauque… Jimmy, ça fait le cinquième !

Les poings de Langdon se serrèrent lorsqu'il regarda dans l'abîme. Un sanglot rauque lui échappa.

Bruce comprenait cette douleur.

Ils apercevaient nettement une tache noire sur le pelage du chien déjà raidi, à deux cents pieds au-dessous d'eux.

Il n'y en avait qu'un dans la meute de marqué comme cela, le favori de Langdon.

— C'est ma pauvre Dixie ! souffla-t-il.

Pour la première fois, il se sentit balayé par une vague de colère.

— J'ai plus d'une raison maintenant pour tenir à la peau de ce grizzly, mon vieux Bruce. Des chevaux sauvages ne m'arracheraient pas de cette montagne avant que je l'aie tué. Je resterai

jusqu'à l'hiver s'il faut. Je jure que je le tuerai s'il ne se sauve pas !

— Il ne se sauvera pas, sois tranquille ! répartit Bruce un peu sèchement… Et il se remit en marche toujours porteur de Muskwa.

Jusqu'ici, l'ourson avait été trop abruti pour songer à la révolte et il s'était d'ailleurs rendu compte de son impuissance.

Il avait tendu tous ses muscles pour essayer de remuer pied ou patte, mais il était aussi bien ficelé que la momie de Ramsès.

Il lui vint cependant peu à peu à l'esprit qu'il avait encore l'usage de ses dents. Le balancement imprimé par la marche le mettait justement souvent en contact avec la jambe de son ennemi.

Il guetta l'occasion.

Elle vint comme Bruce s'asseyait pour descendre d'un rocher. Une fraction de seconde le corps de Muskwa reposa sur la pierre plate.

Rapide comme l'éclair, il mordit.

Il avait mordu profondément et si, tout à l'heure, la clameur de Langdon avait troublé le silence à un mille à la ronde, celle de Bruce l'excéda cette fois en profondeur et en volume.

Jamais Muskwa n'avait entendu de rugissement aussi épouvantable, l'aboiement des chiens ne l'avait pas terrifié à ce point-là, et il eut si peur qu'il lâcha prise.

Une fois de plus, il fut stupéfait. Les étrangers bipèdes ne prenaient même pas la peine de se venger.

Celui qu'il avait mordu sautillait sur un pied d'une manière extraordinaire en se tenant la fesse.

L'autre, assis sur un rocher, se balançait d'avant en arrière, les mains appuyées sur le ventre, et, la bouche grande ouverte, émettait un bruit étrange et strident.

Le premier cessa bientôt de sautiller et se mit à émettre le même bruit curieux.

Muskwa ne savait pas qu'ils riaient. Mais il se convainquit d'une vérité.

De deux choses l'une : ou bien ces monstres à l'allure grotesque n'osaient pas le combattre, ou bien ils étaient d'un naturel paisible et ne lui voulaient pas de mal.

Bruce et Langdon se montrèrent plus circonspects par la suite et, dès qu'ils eurent atteint la vallée, ils passèrent un fusil dans la poignée de cuir et le portèrent entre eux deux.

L'obscurité était presque tombée lorsqu'ils arrivèrent à un boqueteau de pins.

Un feu rougissait au milieu de la clairière. C'était le premier feu que voyait Muskwa. Il vit aussi ses premiers chevaux, des monstres à l'aspect terrifiant encore beaucoup plus grands que Tyr.

Un troisième homme, Metoosin, l'Indien, sortit du sous-bois et vint à leur rencontre.

Muskwa fut jeté sur le côté et, tandis qu'il était aveuglé par la réverbération du feu, l'un de ses capteurs le tint par les deux oreilles tandis que l'autre lui passait autour du cou une sangle en guise de collier.

Àl'anneau de cette sangle fut passée une grosse corde et le bout de cette corde fut attachée à un arbre.

Pendant ces opérations, Muskwa grogna et grinça des dents tant qu'il put.

L'instant d'après, il était délivré de l'étreinte des chemises, et bien qu'il se tînt à grand'peine sur ses pattes engourdies, complètement impuissant à fuir, il montra ses petits crocs et grogna aussi férocement que possible.

Àson complet ahurissement, cette manifestation combative ne produisit aucun effet sur l'étrange compagnie, si ce n'est que les trois hommes, y compris l'Indien, ouvrirent la bouche et émirent ce bruit incompréhensible qu'il avait déjà entendu émettre par l'un d'eux lorsqu'il avait mordu la jambe de l'autre.

16

Au grand soulagement de Muskwa, les trois hommes ne tardèrent pas à s'éloigner de lui pour s'employer autour du feu.

Il pensa que c'était là une occasion unique de leur échapper et il tira sur la corde au point de s'étrangler à moitié.

Finalement, désespéré, il abandonna la partie et, se recroquevillant au pied d'un sapin, il se mit à observer le camp.

Il n'était pas à plus de trente pieds du feu.

Bruce se lavait les mains dans une cuvette de toile. Langdon s'essuyait le visage avec une serviette.

Metoosin était agenouillé auprès du feu et de la large poêle qu'il tenait au-dessus des tisons montait une odeur de grillade, l'odeur la plus appétissante qu'eût jamais connue Muskwa.

L'air autour de lui était chargé de l'arome de bonnes choses.

Lorsque Langdon eut fini de s'essuyer la figure, il ouvrit une boîte de lait condensé sucré.

Il en versa le contenu blanc dans un poêlon et s'approcha avec de Muskwa.

L'ourson, qui n'avait pas réussi à fuir sur le sol, se mit à grimper à l'arbre.

Il se déplaça si vite le long du tronc lisse que Langdon en fut étonné.

Tandis que le romancier déposait le récipient au pied du sapin, Muskwa ne cessa de gronder et de cracher dans sa direction.

Il demeura cramponné au tronc au bout de sa corde et, pendant longtemps, les chasseurs ne firent plus attention à lui.

Il les voyait manger et il les entendait parler, élaborer un nouveau plan de campagne contre Tyr.

— Il s'agit de l'avoir par surprise après ce qui s'est passé aujourd'hui, déclara Bruce ; plus la peine de le pister dorénavant, Jimmy. Nous pourrions le pister jusqu'à la Saint-Sylvestre, il nous éventerait toujours.

Il s'arrêta de parler et écouta un instant.

— Curieux que les chiens ne reviennent pas, dit-il… Je me demande…

— Impossible ! s'exclama celui-ci en devinant la signification du coup d'œil de son compagnon.

— Bruce… tu ne prétends pas que l'ours nous les ait tous tués ?

— J'ai chassé pas mal de grizzlys dans ma vie, répliqua tranquillement le montagnard, mais je n'en ai jamais chassé de plus malin que celui-ci. Jimmy, c'est dans une embuscade qu'il a fait tomber nos chiens, sur la corniche… C'est par ruse qu'il a eu celui-ci sur le pic… Il est parfaitement capable de les acculer dans un coin, et dans ce cas-là…

Il haussa les épaules significativement.

Langdon écouta de nouveau.

— S'il en restait de vivants à la tombée du jour, ils ne tarderont pas à paraître, émit-il. Je regrette maintenant… je regrette de n'avoir pas laissé la meute à la maison.

Bruce éclata d'un rire un peu âpre !

— C'est la fortune de la guerre, Jimmy, dit-il… On ne chasse pas le grizzly avec des chiens d'appartement. Il faut s'attendre tôt ou tard à en perdre. Nous nous sommes attaqués à plus fort que nous, voilà tout ! Il nous a battus.

— Battus !

— Il nous a battus en jouant franc jeu encore ! et nous avons été idiots de risquer les chiens.

Tiens-tu assez à la peau de cet ours pour tâcher de l'avoir à ma façon ?

Langdon fit un geste d'assentiment.

— Quel est ton plan ?

— On ne peut pas toujours employer des moyens très propres, commença Bruce… surtout quand on tombe sur un tueur ! Tu peux être sûr que, jusqu'à l'hivernage, ton grizzly s'arrangera pour avoir le vent en sa faveur… Comment ? Il fera des détours ! Je te parie que, s'il y avait de la neige sur le sol, on découvrirait qu'il revient sur ses pas… tous les deux ou trois milles pour s'assurer qu'il n'est pas suivi… Et il ne se déplacera guère que la nuit… De jour, il se tiendra peinard dans les rochers des cimes.

Si tu tiens à tirer beaucoup… il n'y a plus qu'une chose à faire : avancer et trouver d'autres ours.

— Je m'y refuse absolument… Dis-moi plutôt comment faire pour avoir celui-ci.

Bruce se tut pendant quelques instants avant de répondre.

— Nous sommes fixés sur l'étendue de son domaine. Il commence au premier col que nous avons franchi et se termine à l'endroit où nous sommes entrés dans cette vallée. Une vingtaine de milles aller et retour.

Il ne touche pas aux montagnes à l'ouest de cette vallée-ci, ni aux montagnes à l'est de l'autre. Et il continuera à tourner en cercle tant que nous serons après lui.

Il se dirige présentement vers le Sud, de l'autre côté de la montagne. Nous n'avons qu'à rester tranquilles où nous sommes,

sans bouger pendant quelques jours.

Puis nous lancerons Metoosin avec les chiens, s'il en reste, par l'autre vallée là-bas… et nous remonterons celle-ci vers le Sud en même temps.

L'un de nous suivra les pentes, l'autre les bas-fonds et nous irons doucement… T'as compris ?

Ton grizzly ne quittera pas le pays… et Metoosin ne peut guère faire autrement que de le rabattre sur nous en cercle… Nous le laisserons pister la bête. Nous, nous l'attendrons au passage… Ce serait bien rare si l'un de nous ne le voyait pas d'assez près pour lui envoyer un pruneau.

— Ça colle, accepta Langdon… Je me suis d'ailleurs fait une entorse que je ne demande qu'à soigner pendant un temps.

Àpeine avait-il émis ces mots qu'un hennissement effrayé d'un des chevaux au piquet les fit se lever tous deux.

— Utim ! chuchota Metoosin.

— Tu as raison, les chiens, dit Bruce.

Ils entendirent craquer des branches dans la broussaille autour d'eux et, l'instant d'après, deux des chiens apparurent dans le rayonnement du foyer.

Ils s'avancèrent en hésitant, se traînèrent presque sur le ventre, et, comme ils se prosternaient aux pieds des chasseurs, un troisième et un quatrième les rejoignirent.

Ils ne ressemblaient en rien à la meute qui était partie ce matin-là à la poursuite du grizzly. Leurs flancs étaient creux, leur

crête lamentablement plate. Ils étaient à bout de souffle et ils savaient qu'ils étaient battus.

Leur hardiesse s'était évanouie et ils avaient l'apparence de chiens fouettés.

Un cinquième sortit des ténèbres. Il boitait et traînait une patte de devant déchirée.

La tête et la gorge de l'un des autres étaient ensanglantées et il était aveugle d'un œil.

Ils semblaient s'attendre à un châtiment.

— Nous avons échoué ! proclamait leur attitude. Nous sommes battus, et voici tout ce qui reste de notre vaillante compagnie.

Muets, Bruce et Langdon les contemplèrent. Ils écoutèrent, ils attendirent. En vain…

Alors, ils se regardèrent.

— Deux de plus de fichus ! émit Langdon.

Bruce s'en fut chercher les laisses.

En haut de son arbre, Muskwa tremblait de toutes ses forces.

Àquelques mètres de lui, il revoyait la horde aux crocs blancs qui avait pourchassé Tyr et qui l'avait forcé, lui, à se réfugier dans la crevasse du roc.

Des hommes, il n'avait plus grand'peur.

Ils n'avaient pas cherché à lui faire du mal… Mais les chiens étaient des monstres. Ils avaient livré bataille à Tyr. Ils devaient l'avoir battu, car Tyr s'était enfui.

L'ourson s'était réfugié dans une fourche, à cinq pieds du sol, lorsque Metoosin passa auprès de son sapin en tenant un chien en laisse.

L'airdale le vit et bondit, arrachant la laisse des mains de l'Indien.

Son saut le porta presque jusqu'à l'ourson.

Il allait recommencer à bondir lorsque, avec un cri féroce, Langdon se précipita et le saisit par le collier.

L'ayant fouetté d'importance avec le bout de la laisse, il s'en fut l'attacher plus loin.

Cet acte étonna Muskwa plus que jamais.

L'homme l'avait sauvé. Il avait battu le monstre à la gueule rouge et aux crocs blancs, et fait attacher tous les autres monstres au bout d'une corde.

Lorsque Langdon s'en revint, il s'arrêta auprès de l'arbre de Muskwa et se mit à lui parler.

Muskwa lui permit d'approcher sa main sans tenter de mordre.

Puis une sensation étrange et délicieuse le parcourut.

Tandis qu'il avait la tête un peu tournée, Langdon s'était mis à lui caresser le dos.

Jamais sa mère ne l'avait touché si doucement, même du plat de sa patte.

Langdon caressa Muskwa pendant dix bonnes minutes.

L'ourson montra d'abord les dents, puis il se mit à ronronner.

Rapide, l'écrivain le quitta et revint un moment après avec une tranche de caribou.

Muskwa flaira la chair crue que Langdon lui mit sous le nez et, chose curieuse, il recula.

Finalement, Langdon déposa la viande à côté du poêlon au pied de l'arbre et s'en alla rejoindre Bruce, qui fumait sa pipe.

— D'ici deux jours, il me mangera dans la main, déclara-t-il.

Le camp ne tarda pas à devenir très calme.

Langdon, Bruce et l'Indien s'enroulèrent dans leurs couvertures et s'endormirent presque aussitôt. Le feu passa au rouge sombre, et bientôt il n'y eut plus qu'une seule bûche rougeoyante.

Un hibou fit entendre son hululement au plus profond de la futaie.

Le ronron de la vallée et de la montagne emplit la nuit paisible.

Les étoiles étincelèrent, plus brillantes.

Il n'y avait plus rien à craindre maintenant. Tout dormait, sauf l'ourson à la frimousse brune.

Prudemment, il se mit à descendre en embrassant le tronc.

Il atteignit le pied de l'arbre et lâcha prise.

Du coup il faillit tomber dans le poêlon. Un peu de lait concentré lui jaillit à la face.

Machinalement, il tira la langue et se mit à lécher ses babines.

Le liquide épais et sucré que sa langue ramena l'emplit d'un plaisir inattendu.

Pendant un quart d'heure, il se lécha. Et puis, comme si le secret de cette délicieuse ambroisie venait seulement de lui être révélé, ses petits yeux brillants se fixèrent avec convoitise sur le poêlon.

Il s'en approcha avec précaution et stratégie, en fit le tour, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, tous les muscles du corps tendus, prêt à bondir en arrière si la chose ronde inconnue tentait de lui sauter dessus.

Finalement son nez toucha le liquide épais et crémeux dans le poêlon, et il ne releva pas la tête avant d'en avoir lapé la dernière goutte.

Le lait concentré fut le facteur principal de la civilisation de Muskwa.

Il savait que la main qui l'avait caressé si doucement avait également placé ce festin si délicieux au pied de l'arbre et que la même main lui avait également offert de la viande.

Il ne mangea pas la viande, mais il lécha l'intérieur du poêlon jusqu'à ce qu'il brillât comme un miroir à la lumière des étoiles.

Malgré le lait, il avait toujours grande envie d'échapper. Cette fois, ses efforts furent cependant moins frénétiques et plus raisonnés qu'auparavant. L'expérience lui avait appris qu'il était futile de tirer sur la corde. Il entreprit de la mâchonner.

S'il l'avait rongée toujours à la même place, il eût probablement conquis sa liberté avant le matin, mais il se reposait fréquemment, quand ses mâchoires se lassaient, et lorsqu'il se reprenait à user la corde, ce n'était plus au même endroit.

Vers minuit, il avait les gencives en sang et renonçait complètement à la besogne.

Serré tout contre l'arbre, prêt à grimper au premier signe de danger, il attendit le matin.

Il ne ferma pas l'œil une seconde. Bien qu'il fût un peu rassuré, il se sentait terriblement seul.

Tyr lui manquait, et il se mit à gémir si doucement que, si l'un des dormeurs s'était par hasard éveillé, il ne l'eût pas entendu.

Ce qu'il eût joyeusement accueilli Pipoonaskoos si ce dernier s'était risqué à l'intérieur du camp !

Le matin vint et Metoosin sortit le premier de ses couvertures.

Il alluma le feu, ce qui réveilla Bruce et Langdon.

Ce dernier, après s'être habillé, rendit visite à Muskwa, et lorsqu'il vit le poêlon vide, il ne cacha pas son plaisir.

Muskwa s'était vivement installé dans la fourche de son arbre, et il se laissa caresser de nouveau par Langdon.

L'écrivain alla chercher une nouvelle botte de lait condensé et l'ouvrit devant Muskwa pour que celui-ci fût témoin du transvasement dans le poêlon.

Il lui mit alors le récipient sous le nez, et Muskwa ne put retenir sa langue devant le beau liquide crémeux.

En moins de cinq minutes, il lapait le contenu du poêlon tenu par Langdon. Mais lorsque Bruce s'en vint pour contempler le spectacle, l'ourson grinça des dents et gronda.

— Les ours s'apprivoisent admirablement, affirma Bruce un peu plus tard, tandis qu'il savourait son petit déjeuner. Il te suivra partout comme un chien d'ici quelques jours, Jimmy.

— Je commence à l'aimer déjà, répliqua Langdon.

Qu'est-ce que tu avais commencé à me raconter sur le compte des ours de Jameson, l'autre fois ?

— Jameson habitait dans le district de Kootency, fit Bruce. Un véritable ermite, ce type-là. Il ne descendait de sa montagne que deux fois l'an, pour chercher des vivres.

Il avait apprivoisé des grizzlys.

Je lui en ai connu un de la taille de celui que nous poursuivons. Il l'avait eu tout petit… et quand je l'ai vu… la bête le suivait comme un chien, quoiqu'il pesât plus de mille livres. Ils allaient à la chasse ensemble et ils dormaient l'un à côté de l'autre auprès du même feu de campement.

Jameson aimait les ours et jamais il n'en eût tué un.

Langdon demeura silencieux.

Au bout d'un moment, il dit :

— Je commence à les aimer aussi, Bruce… Je ne sais pas pourquoi, mais il y a quelque chose dans les ours qui vous force à les aimer ! Je n'en tuerai plus beaucoup, peut-être même plus du

tout quand nous aurons eu la peau de ce massacreur de chiens… Ce sera vraisemblablement mon dernier ours !

Il serra les poings brusquement et ajouta d'un ton furieux :

— Quand je pense que la chasse n'est jamais fermée pour les ours… dans l'étendue du Canada… C'est une honte, Bruce… on les a classés parmi les animaux nuisibles et l'on peut les détruire en toutes saisons…

Il est même permis de les sortir de leur tanière lorsqu'ils hivernent… de les en sortir avec leurs petits… et j'ai sur la conscience d'avoir participé à pareille abomination ! Nous sommes des brutes, Bruce, tant que nous sommes… Je pense parfois que c'est un crime de porter un fusil… et cependant je continue à tuer…

— Nous avons ça dans le sang, répartit Bruce sans s'émouvoir… As-tu jamais connu d'homme, Jimmy, qui n'aime pas à voir mourir ?

La foule n'est-elle pas furieusement dense autour d'une exécution ? Les curieux ne se rassemblent-ils pas comme des chacals autour d'un cheval qui agonise dans la rue… Ne se bousculent-ils pas pour voir un type écrasé par une auto ?…

Je suis sûr que, si nous n'avions pas des lois qui nous retiennent, nous nous tuerions les uns les autres pour le plaisir ! Nous sommes nés comme ça ! Qu'y peut-on ?… Hallo ! qu'est-ce qui arrive à ton ourson ?

Muskwa était tombé du mauvais côté de sa fourche et pendait au bout de sa corde comme la victime du bourreau.

Langdon courut à lui, le saisit hardiment de ses mains nues, le fit repasser par-dessus la fourche et le déposa doucement sur le sol.

Muskwa ne grogna même pas.

Bruce et Metoosin furent absents du camp toute la journée… et Langdon demeura seul à soigner son genou qu'il avait fortement cogné contre un rocher, l'avant-veille.

Il passa presque tout son temps avec Muskwa. Il ouvrit une boîte de Golden Syrup et, vers midi, l'ourson le suivait autour de l'arbre, il tirait sur sa corde pour atteindre l'assiette chargée de la précieuse friandise.

Il s'asseyait alors et Muskwa montait sur ses genoux pour atteindre le sirop.

Un ourson ressemble fort à un bébé ordinaire ; il aime le lait, les friandises sucrées et aime à se nicher contre les êtres qui sont bons pour lui.

C'est l'animal le plus aimable et le plus affectueux qui soit, et il est si drôle qu'il déchaîne partout la bonne humeur.

Plus d'une fois, ce jour-là, Langdon éclata de rire au point que les larmes lui vinrent aux yeux, devant les drôleries de Muskwa.

L'ourson était fou de sirop.

Jamais sa mère ne lui avait fait goûter d'aussi bonnes choses. Cela dépassait même en saveur le poisson procuré par Tyr.

Tard dans l'après-midi, Langdon détacha la corde de Muskwa et le conduisit en laisse jusqu'au ruisseau.

Il portait l'assiette de sirop et, de temps en temps, il s'arrêtait pour laisser l'ourson goûter son contenu.

Au bout d'une demi-heure de ce manège, Langdon lâcha le bout de sa corde et se dirigea vers le camp. Muskwa le suivit.

C'était un triomphe.

Un frisson de plaisir parcourut les veines de Langdon.

Il était tard lorsque Metoosin rentra ; il fut tout étonné d'apprendre que Bruce n'était pas encore rentré.

L'obscurité tomba et ils allumèrent le feu.

Ils finissaient de dîner une heure plus tard, lorsque Bruce parut portant quelque chose sur ses épaules.

Il le jeta au pied de l'arbre derrière lequel Muskwa était caché.

— Une peau comme du velours et de la viande pour les chiens, dit-il ; je l'ai tué avec un pistolet.

Il s'assit et se mit à manger.

Au bout d'un certain temps, Muskwa s'approcha prudemment du cadavre qui gisait à quelques pas de lui.

Il le flaira et un frisson étrange lui parcourut le corps.

Puis il se mit à gémir doucement, en fourrant son nez dans la fourrure encore chaude.

Puis, pendant un long moment, il fut silencieux.

La chose que Bruce avait apportée au camp et qu'il avait jetée au pied de l'arbre n'était autre que le cadavre du petit

Pipoonaskoos !

17

Cette nuit-là, la grande solitude remit son emprise sur Muskwa. Bruce et Metoosin étaient tellement fatigués de leur ascension pénible qu'ils se couchèrent de bonne heure.

Langdon les imita, laissant le cadavre de Pipoonaskoos à l'endroit où Bruce l'avait jeté.

Muskwa avait à peine bougé depuis la découverte de son ancien compagnon de jeux.

Il ignorait ce qu'était la mort, ce qu'elle signifiait. Pipoonaskoos conservait encore sa chaleur vitale… et Muskwa s'imaginait qu'il ne tarderait pas à s'éveiller.

Il n'avait plus envie du tout de le combattre cette fois.

De nouveau la nuit se fit très calme ; les étoiles emplirent le ciel et le feu cessa de pétiller.

Mais Pipoonaskoos ne bougeait toujours pas.

Doucement, d'abord, Muskwa se mit à le flairer, à tirer sur ses poils soyeux et, ce faisant, il semblait dire :

— Je te promets de ne pas te mordre cette fois-ci, Pipoonaskoos… lève-toi et mettons-nous à jouer.

Pipoonaskoos demeurait insensible, et finalement Muskwa abandonna l'espoir de le réveiller, se blottit contre lui et s'endor-

mit au bout d'un certain temps.

Langdon fut le premier à se réveiller le lendemain matin, et lorsqu'il s'en vint voir comment Muskwa avait passé la nuit, il s'arrêta brusquement et demeura immobile pendant une minute.

Alors une sorte de sanglot rauque s'échappa de sa gorge.

Dans son sommeil, Muskwa s'était serré tellement contre Pipoonaskoos, qu'une patte de l'ourson mort lui entourait le cou.

Sans bruit, Langdon alla réveiller Bruce et, l'instant d'après, il revenait avec le guide qui se frottait toujours les yeux.

Les deux hommes se regardèrent, graves.

— De la viande pour les chiens ! souffla Langdon… Tu voulais en faire de la viande pour les chiens, Bruce.

Langdon ne dit rien de plus et ni l'un ni l'autre ne parlèrent beaucoup au cours de l'heure qui suivit.

Pendant cette heure, Metoosin s'en vint chercher Pipoonaskoos, et, au lieu d'être écorché et jeté aux chiens, l'ourson fut mis dans un trou creusé au bord du ruisseau, et recouvert de sable et de pierres.

Ce jour-là, Metoosin et Bruce franchirent à nouveau la montagne.

Le guide avait rapporté de sa dernière expédition des morceaux de quartz contenant des traces d'or manifestes et il emportait, cette fois, de quoi prospecter sérieusement.

Langdon continua d'éduquer Muskwa.

Àplusieurs reprises, il le conduisit près des chiens et, comme ces derniers grondaient en tirant sur leurs attaches, il les fouetta congrûment.

Intelligents, ils ne tardèrent pas à comprendre que Muskwa, bien qu'ours, était à respecter.

Dans l'après-midi de ce second jour, il libéra l'ourson entièrement de la corde et n'eut aucune difficulté à le rattraper, lorsqu'il voulait le rattacher.

Le troisième et le quatrième jour, Bruce et l'Indien explorèrent la vallée à l'ouest de la chaîne et se convainquirent complètement que les traces d'or découvertes par eux ne les conduiraient pas à la fortune.

Le quatrième soir, comme il faisait froid et que le temps se gâtait un peu, Langdon eut l'idée d'emmener Muskwa coucher avec lui.

Il s'attendait à quelque résistance.

Mais Muskwa se laissa faire comme un chat et, une fois qu'il se fut bien niché, il ne bougea plus de la nuit.

Àen croire Bruce, il était temps de reprendre la poursuite de Tyr, mais ils durent modifier leur plan à cause du genou de Langdon.

L'écrivain était incapable de parcourir plus d'un quart de mille et encore en boitant bas. Et la position qu'il lui fallait prendre lui interdisait de suivre la chasse, même à cheval.

— Il ne perdra rien pour attendre quelques jours, consola Bruce. Si on le laisse tranquille pendant quelque temps, il cessera

d'être sur ses gardes !

Les trois jours qui suivirent apportèrent à Langdon profit et plaisir.

Muskwa lui apprenait plus qu'il n'en avait jamais su sur le compte des ours et des oursons ; aussi ne cessait-il pas de prendre des notes.

Les chiens furent attachés à un bouquet d'arbres écarté et Muskwa eut la liberté de se promener dans le camp.

Il ne fit aucune tentative pour s'enfuir et s'aperçut bientôt que Bruce et Metoosin étaient également ses amis.

Langdon, par exemple, était le seul qu'il consentît à suivre.

Le matin du huitième jour qui suivit la poursuite de Tyr, Bruce et Metoosin s'engagèrent à cheval avec les chiens dans la vallée de l'Est.

Bruce comptait rentrer au camp dans l'après-midi et remonter l'autre vallée avec Langdon le lendemain matin.

Il faisait un temps superbe, et, vers neuf heures, Langdon attacha Muskwa à son arbre, sella un cheval et descendit au pas vers la vallée.

Il n'avait pas l'intention de chasser.

C'était une joie suffisante de chevaucher face au vent, d'aspirer l'air à pleine poitrine et de considérer les merveilles de la montagne.

Il parcourut trois ou quatre milles dans la direction du Nord et arriva à une sorte de col.

L'envie lui prit de gravir cette pente et d'aller voir ce qui se passait dans l'autre vallée.

Et, comme son genou ne lui faisait pas trop mal, il arriva presque au sommet en une demi-heure.

Àcet endroit, la pente devenait abrupte. Il fut obligé de sauter de sa selle et de continuer à pied. Le col proprement dit était constitué par une prairie plate encadrée des deux côtés par les murs nus de la montagne fendue. Et à un quart de mille devant lui, il pouvait contempler l'endroit où la prairie redevenait pente, pente déclive descendant vers la vallée qu'il cherchait.

Au milieu de cette prairie se creusait une combe qu'il n'avait pas vue tout d'abord. Et lorsqu'il arriva sur les lèvres de cette combe, il se laissa tomber soudain à plat sur les mains et demeura immobile comme un roc.

Puis lentement il leva la tête.

Àcent mètres de lui, assemblé autour d'un petit trou d'eau, se trouvait un troupeau de chèvres.

Il y en avait trente au plus, biques et chevreaux pour la plupart.

Pendant une demi-heure, il demeura immobile à les observer.

Puis l'une des chèvres se dirigea vers le flanc de la montagne, une autre suivit. Et croyant que toute la bande était sur le point de s'en aller, Langdon se leva rapidement et courut de toutes ses forces dans la direction du trou d'eau.

Pendant un moment, boucs, chèvres et chevreaux furent comme paralysés par sa soudaine apparition.

La plupart lui firent face et demeurèrent sur place, privés, semblait-il, de la force de s'enfuir.

Il avait couvert les trois quarts de la distance lorsque les chèvres reprirent leurs esprits. Ce fut une furieuse bousculade à qui gagnerait la première les flancs de la plus proche montagne.

Les sabots ne tardèrent pas à résonner sur les éboulis rocheux et, pendant une demi-heure, Langdon entendit décroître l'écho de cette fuite précipitée le long des pentes ardoisées.

Il continua d'avancer et, quelques instants plus tard, il contemplait l'autre vallée.

Mais la vue était bornée au Sud par un large épaulement rocheux.

Cet épaulement n'était pas très haut et Jim entreprit de le gravir.

Il était sur le point d'en atteindre le sommet lorsqu'il glissa sur une ardoise.

En tombant, il heurta sa carabine avec une force formidable sur un gros bloc de granit.

Il ne se fit pas mal, mais son fusil était en piètre état. La crosse était brisée près du magasin.

Comme il avait deux autres carabines au camp, cette mésaventure ne l'affecta pas autant qu'elle l'aurait pu faire, et il continua de gravir les rochers jusqu'à une sorte d'encorbellement lisse qui contournait l'éperon de grès du contrefort.

Cent pieds plus loin, l'encorbellement se terminait devant un mur de rocher perpendiculaire.

De ce point, cependant, le romancier avait une vue splendide sur la large étendue de pays qui s'étalait entre les deux chaînes.

Il s'assit, tira sa pipe et se mit, tout en soufflant, à jouir du magnifique panorama qui se déroulait sous lui.

Avec ses jumelles il découvrit des kilomètres de territoire vierge.

Àpeine à un demi-mille paissait une horde de caribous. Il surprit la réverbération du soleil sur les ailes de mainte perdrix.

Mentalement, il se demanda combien il y avait de vallées semblables dans ces vastes étendues des Rocheuses canadiennes qui s'étendaient sur trois cents milles de la mer à la prairie, et sur cent milles du Nord au Sud.

Il devait y en avoir des centaines et des milliers de ces vallées, chacune un monde complet en soi avec sa vie propre, ses lacs, ses ruisseaux, ses forêts, ses pics et ses tragédies.

Dans cette vallée qu'il contemplait, c'était le même doux murmure, le même chaud soleil que dans les autres vallées, et, cependant, la vie y était différente !

D'autres ours hantaient les pentes qu'il voyait vaguement à l'œil nu là-bas à l'Ouest et au Nord.

C'était un nouveau domaine avec d'autres promesses et un autre mystère. Et il oubliait le temps et la faim dans sa contemplation ravie.

Il lui semblait que ces centaines ou milliers de vallées ne vieilliraient jamais pour lui, qu'il pourrait passer son temps à errer de l'une à l'autre et que chacune possédait un charme propre, des secrets à découvrir.

Elles lui seraient toujours aussi énigmatiques que la vie elle-même, cachant leur trésor, ronronnant du même ronron à travers les siècles, donnant naissance à des multitudes d'êtres vivants, exigeant en retour le sacrifice de multitudes de vies.

Que de volumes cette vallée emplirait si elle pouvait conter ses aventures !

Tout d'abord, elle chuchoterait la création du monde. Elle dirait l'histoire des océans déchirés et rejetés ; elle parlerait de cette étrange époque où la nuit n'existait pas, où des monstres bizarres et formidables erraient à l'endroit où il voyait paître les caribous, où d'énormes reptiles ailés volaient aussi haut que ces aigles.

Et puis elle parlerait du bouleversement de ces heures terribles où la terre avait oscillé sur son axe, où la nuit était venue, où un monde tropical s'était changé en désert glacé, où des espèces nouvelles étaient nées pour emplir cette solitude.

L'apparition du premier mammouth, du mastodonte et des bêtes monstrueuses qui leur tenaient compagnie n'avait dû avoir lieu que beaucoup plus tard. Celle aussi du premier ours des cavernes, l'ancêtre de ce grizzly que Langdon se remettrait à chasser demain.

L'écrivain était tellement absorbé par ses pensées qu'il n'entendit point de bruit derrière lui.

Et puis quelque chose le fit tressaillir.

Ce fut comme si l'un des monstres qu'il se représentait par l'imagination avait soudain bâillé auprès de lui.

Il se tourna lentement, et, l'instant d'après, son cœur cessa de battre et son sang se gela dans ses veines.

Lui barrant la route, à moins de quinze pieds, la mâchoire ouverte, la tête agitée du balancement significatif, Tyr, le roi de la montagne, considérait son ennemi pris au piège.

Langdon étreignit involontairement sa carabine fracassée et comprit qu'il était perdu.

18

Un soupir horrifié, un son rauque qui n'était pas même un cri, c'est tout ce que put émettre la gorge de Langdon quand il vit se dresser le grizzly monstrueux. En dix secondes, il vécut autant d'heures ! La première pensée qui lui vint fut celle de son impuissance, de son impuissance absolue.

Il ne pouvait même pas fuir, acculé qu'il était au mur de roc. Quant à sauter dans la vallée, c'était une chute de trente mètres. Il était perdu !

Il s'en rendit nettement compte : il était face à face avec la mort, une mort aussi terrible que celle qui s'était abattue sur les chiens. Le temps qu'il lui restait à vivre pouvait désormais se chiffrer par secondes.

Pourtant, en ces derniers moments, la terreur ne lui fit pas perdre sa lucidité d'esprit. Il distinguait jusqu'à la rougeur qui colorait les yeux altérés de vengeance du formidable fauve, et la cicatrice qu'avait laissée une de ses balles en labourant la peau, et la place chauve qui montrait par où une autre balle avait pénétré dans l'épaule.

Àcette vue, il songea que Tyr l'avait délibérément suivi à la piste tout le long de la corniche et qu'il l'avait acculé dans cette impasse afin de lui rendre mesure pour mesure et sévices pour sévices.

Tyr avança juste d'un pas. Et puis, de ce mouvement lent et gracieux qui lui était particulier, il se dressa de toute sa hauteur. Même en ce danger extrême, Langdon dut s'avouer que le grizzly était un animal magnifique.

L'homme, pour son compte, ne bougea pas. Plutôt que d'être déchiré il sauterait de la corniche, avec peut-être une chance sur mille de n'être pas tué dans la chute. Peut-être aurait-il le bonheur de s'accrocher à une saillie.

Tyr, lui, était désorienté. Voilà que tout à coup, à l'improviste, il se trouvait en présence d'un homme ! C'était là cette créature qui lui avait donné la chasse, qui l'avait blessé. Elle était si près de lui qu'il n'avait qu'à étendre la patte pour la broyer. Comme c'était faible, et pâle, et recroquevillé, maintenant !

Qu'était donc devenu son singulier tonnerre ? Où étaient ces éclairs qu'il avait lancés ? Pourquoi n'émettait-il aucun son ? Le dernier des chiens eût fait tête plus hardiment que ce piteux animal ! Il aurait montré les dents, il aurait grondé, il se serait

battu ! Mais cette chose qui était un homme ne se manifestait d'aucune manière.

Lentement, un grand doute se propagea à travers le cerveau rudimentaire de Tyr. Était-ce vraiment cette chose recroquevillée, inoffensive, épouvantée, qui l'avait blessé ? Il sentait bien l'exhalaison de l'homme, senteur âcre déjà perçue dans son péril. Cette fois cependant aucun mal ne l'accompagnait.

Alors, toujours gracieusement, Tyr retomba à quatre pattes, regardant fixement Langdon. Si l'écrivain avait bougé, il était mort sans aucun doute. Mais Tyr n'était pas, comme l'homme, un vrai dilettante du meurtre. Une demi-minute encore, il attendit une agression, une ombre même de menace.

Rien ! Le grizzly fut ahuri. Il flaira le sol, et Langdon vit s'élever de petits nuages de poussière aux points où dardait le souffle fétide de la bête. Pendant trente secondes encore, l'ours et l'homme se dévisagèrent.

Et puis, toujours très lentement, comme avec hésitation, Tyr se tourna et fit volte-face. Il grogna une dernière fois. Ses babines se retroussèrent encore un peu, sans conviction. Décidément, il ne voyait là aucun motif à rencontre, du moment que ce blême pygmée, tassé, accroupi sur le roc, était incapable d'un défi.

Tyr disparut donc au tournant du contrefort de grès prochain, la tête basse, ses crocs acérés claquetant au rythme de sa marche comme des castagnettes d'ivoire.

C'est alors seulement que Langdon sentit qu'il respirait encore et que son cœur se reprenait à battre. Il eut un grand soupir,

comme un sanglot. Quand il se dressa sur ses pieds, ses jambes le portaient à peine.

Il attendit une, deux, trois minutes. Et puis il s'avança avec précaution jusqu'au tournant de la corniche derrière laquelle Tyr avait disparu. On ne voyait plus que les rocs. Il redescendit donc jusqu'au col, sans cesser de se tenir sur ses gardes, la main crispée sur le canon de son fusil fracassé.

Parvenu à la lisière de la plaine, il se jeta derrière un gros rocher. À quelque trois cents mètres devant, Tyr trottait l'amble sans se presser et passait la crête de la dépression qui menait à la vallée de l'Est. L'homme ne bougea pas qu'il n'eût vu l'ours disparaître à l'autre extrémité de l'entaille.

Quand le chasseur atteignit l'endroit où il avait mis son cheval au piquet, Tyr était définitivement invisible.

Langdon ne se sentit bien en sûreté qu'une fois en selle. Et alors, il se mit à rire, à la fois nerveux, joyeux, un peu tremblant. Puis, tout en examinant la vallée avec soin, il bourra sa pipe de tabac frais.

— Sacré vieux trésor d'ours ! murmura-t-il, toutes les fibres de son corps frémissant d'exaltation.

Il venait juste de retrouver la voix.

— Cette brute… cette brute a dans le cœur plus de grandeur qu'un homme !

Et tout bas, il ajouta :

— Car moi, si je t'avais coincé comme tu m'as coincé, mon bonhomme, je t'aurais proprement fait ton affaire… Et toi, toi,

qui m'as coincé, tu m'as laissé généreusement la vie !

Tout en trottant vers le campement, il sentait bien que l'aventure de ce jour donnerait le dernier coup de pouce à la transformation qui s'était opérée en lui. Oui, il avait rencontré le Roi des Montagnes comme peu d'hommes l'avaient rencontré ; il s'était trouvé face à face avec la mort et, d'instinct, cette brute à quatre pattes qu'il avait poursuivie et blessée s'était montrée miséricordieuse.

Certes, Bruce ne comprendrait pas, ne pourrait pas comprendre, mais en lui, Langdon, ce jour et cette heure avaient si profondément gravé leur signification qu'il ne saurait l'oublier ; aussi longtemps qu'il vivrait, il en était certain, jamais plus il n'attenterait à la vie de Tyr, ni d'aucun de ses congénères.

Arrivé au camp, il se fit à dîner et, tout en mangeant en compagnie de Muskwa, il arrêta de nouveaux plans pour les jours et les semaines à venir. Dès le lendemain, il enverrait Bruce retrouver Metoosin et c'en serait fini de la chasse au grand grizzly.

On pousserait jusqu'à la Skeena et même, si possible, jusqu'aux bords du Yukon. De là, on gagnerait l'Est ; le pays des caribous, qu'on pourrait atteindre dans les premiers jours de septembre, et l'on reviendrait à la civilisation par les prairies qui couvrent les flancs des Montagnes Rocheuses. On emmènerait Muskwa et, une fois revenus parmi les hommes et les villes, on deviendrait de grands amis. Langdon ne se rendait pas compte, alors, de ce que cet exil pourrait signifier pour l'ourson.

Àdeux heures, il était encore à rêvasser de randonnées nouvelles à travers les territoires inexplorés du Nord quand un son s'éleva au loin. Pendant quelques minutes il n'y fit point atten-

tion ; cela devait faire partie du murmure bourdonnant de la vallée. Mais, peu à peu, d'une façon continue, le bruit s'éleva au-dessus des autres bruits.

Àla fin, Langdon se leva d'où il était étendu, adossé à un arbre, et sortit du bois pour pouvoir écouter plus nettement. Muskwa le suivit et, quand Langdon s'arrêta, l'ourson à la frimousse brune fit la même chose que lui. Agitant ses petites oreilles, il tourna la tête vers le Nord, d'où venait le son.

Longtemps Langdon demeura perplexe. Ses sens pouvaient l'abuser. Impossible que ce fût l'aboiement des chiens. Bruce et Metoosin devaient se trouver encore loin dans le Sud, avec la meute ; Metoosin, tout au moins, car Bruce pouvait être en train de revenir au camp.

Très vite, le son se fit plus distinct, et Langdon fut assuré qu'il ne se trompait pas. Les chiens remontaient la vallée. Pour quelle raison Bruce et Metoosin étaient-ils revenus vers le Nord au lieu de poursuivre leur route au Sud ?

La meute donnait de la voix. Les aboiements forcenés, endiablés, disaient qu'elle était de nouveau sur la piste fraîche. Un frémissement parcourut Langdon. Bruce n'avait pu lancer les chiens que sur les traces du grand grizzly.

Langdon prêta encore un instant l'oreille. Puis il courut au camp, attacha Muskwa à son arbre, prit un fusil et ressella son cheval. Cinq minutes plus tard, il galopait dans la direction des montagnes où, peu avant, Tyr lui avait accordé la vie.

19

Tyr entendit les chiens aboyer à un mille de distance. Deux raisons faisaient qu'il n'était plus d'humeur à s'enfuir devant eux comme quelques jours auparavant. Les chiens, il s'en moquait comme d'autant de blaireaux ou d'une bande de loirs siffleurs qui lui eût donné la sérénade.

Ces bêtes-là, c'était plus fort de la gueule que des crocs. On les tuait comme des puces. Il ne se souciait guère davantage du bipède qui marchait derrière eux. Depuis qu'il s'était trouvé face à face avec l'un d'eux, il en méprisait la faiblesse.

D'autre part, Tyr était pour le moment à la recherche d'Iskwao, son ourse, et l'homme n'est pas le seul animal qui risque sa vie par amour. Après avoir tué son dernier chien au crépuscule de ce jour fatal où il avait été si rudement poursuivi à travers la montagne, Tyr avait agi contrairement à toutes les prévisions de Bruce.

Au lieu de continuer sa marche vers le Sud, il avait fait un long détour vers le Nord et, la troisième nuit après le combat et la perte de Muskwa, il avait retrouvé Iskwao. C'était à la brune de ce soir-là que Pipoonaskoos était mort et que Tyr avait entendu tonner le pistolet automatique du guide. Il avait cependant passé auprès d'Iskwao toute la nuit et tout le jour suivant, après quoi il s'était de nouveau séparé de sa compagne.

C'était en la cherchant une troisième fois qu'il avait rencontré Langdon, qu'il avait acculé sur la corniche, et il n'avait pas encore retrouvé les senteurs d'Iskwao quand les aboiements des chiens lancés sur sa piste étaient parvenus jusqu'à lui.

Il voyageait dans la direction du Sud, ce qui le ramenait vers le camp des chasseurs. Il se maintenait sur les hautes pentes coupées d'échancrures et de petites prairies interrompues par de profondes coulées schisteuses ou, par endroits, de sauvages entassements de rocs. Et il se tenait strictement sous le vent pour être sûr de ne pas laisser échapper les effluves d'Iskwao dès qu'il approcherait d'elle.

En sorte qu'entendant les abois des chiens, il ne distinguait aucunement leurs effluves, pas plus que celles des deux hommes qui les suivaient à cheval. En tout autre temps, il eût employé sa tactique habituelle qui consistait à manœuvrer de façon à avoir le vent pour lui.

Mais, dans son désir de retrouver sa compagne, il ne se souciait plus de ses coutumières mesures de prudence. Les chiens n'étaient plus qu'à un quart de mille quand il s'arrêta soudain, renifla l'air pendant un instant, puis poussa vivement en avant jusqu'à une étroite ravine de laquelle Iskwao débouchait.

Iskwao s'arrêta un instant, flaira le nez de son époux et reprit sa course ascensionnelle, les oreilles couchées, l'air revêche, la gorge toute grondante de menaces. Tyr la suivit, grondant plus fort encore. Il avait compris que sa compagne fuyait devant les chiens et voici qu'une rage mortelle l'envahissait peu à peu à mesure qu'il escaladait derrière elle le flanc de la montagne.

Au bout d'une heure d'ascension, Tyr était dans les pires dispositions. C'était un rude combattant d'habitude. Et les chiens l'avaient bien compris quand ils le poursuivaient la semaine précédente ; mais, quand le péril menaçait sa compagne, il devenait un démon effroyable et sans pitié.

Il se laissa progressivement distancer par Iskwao et, à deux reprises, il se retourna. Ses crocs étincelaient sous ses babines retroussées et ses rugissements de défi roulaient comme un grondement de tonnerre vers la meute de ses ennemis.

Quand il sortit de la coulée, il se trouva dans l'ombre du pic. Iskwao avait disparu.

Elle s'était réfugiée au milieu d'un chaos de rochers éboulés et de débris sablonneux de grès désagrégé. La crête n'était plus qu'à quelque trois cents mètres au-dessus de lui. Il examina la situation : Iskwao était à l'abri des roches et lui-même se trouvait en bonne position de combat.

Les chiens approchaient ; ils étaient parvenus à la fin de la coulée et ils aboyaient à force. Tyr fit volte-face et les attendit de pied ferme.

Àun demi-mille au Sud, Langdon l'observait à la jumelle et, presque au même instant, il vit les chiens apparaître au sortir de la coulée. Sur son cheval, il avait à moitié gravi la montagne, puis, mettant pied à terre, il avait poussé plus haut et il se trouvait maintenant sur un sentier de chèvres, à la même altitude que Tyr.

Il n'eut pas à chercher beaucoup pour découvrir Bruce et l'Indien, qui mettaient pied à terre au bas de la coulée.

Il les vit s'y jeter à la hâte et disparaître. Alors Langdon ramena sa jumelle vers Tyr.

Cette fois, les chiens étaient sur lui et le chasseur savait bien que l'ours ne réussirait pas à les tuer en terrain découvert. C'est alors que, jetant un regard dans les amas de rochers qui se trou-

vaient plus haut que l'ours, il y vit remuer quelque chose. Un cri contenu s'échappa de ses lèvres ; il avait compris, car il voyait Iskwao qui poursuivait sans arrêt son ascension du pic déchiqueté.

Il était clair que ce second individu était la femelle puisque son compagnon, le grizzly géant s'était arrêté pour combattre et couvrir la retraite. Le fauve n'avait aucune chance de se tirer d'affaire si les chiens réussissaient à le retenir pendant quelque dix ou quinze minutes. Alors, Bruce et Metoosin auraient le temps d'arriver sur le lieu du combat et pourraient tirer l'ours à moins de cent yards.

Il rengaina sa jumelle et se mit à courir le long du sentier. Pendant deux cents mètres il avança sans peine, mais vint un moment où le sentier se divisa en une quantité de petites pistes sur une pente de schiste glissant et il lui fallut cinq minutes pour parcourir cinquante mètres. Le terrain se fit encore plus difficile.

Langdon, cependant, continuait à courir en haletant et, pendant cinq autres minutes, une arête de rochers lui cacha Tyr et les chiens. L'arête franchie, il dégringola encore cinquante mètres à pleine course et se trouva définitivement arrêté par un ravin à pic, à quatre cents mètres du lieu où Tyr était campé, le dos aux rochers, tandis que sa tête géante menaçait la meute.

Et, tout en regardant et en s'efforçant de retrouver assez de respiration pour pouvoir héler, Langdon croyait à tout instant voir Bruce et Metoosin jaillir de la coulée. Il lui apparut alors que, même s'il parvenait à se faire entendre d'eux, il lui serait impossible de se faire comprendre.

Bruce ne devinerait pas qu'il entendait épargner une bête qu'ils chassaient depuis près de deux semaines.

Tyr avait refoulé les chiens de plus de vingt mètres vers la coulée quand Langdon se laissa vivement tomber derrière un rocher. Il n'y avait désormais qu'un seul moyen de sauver le grizzly, si même il n'était pas trop tard.

La meute avait un peu reculé sur la pente et c'est la meute qu'il visa. Il n'avait en tête qu'une pensée ; c'était un dilemme : ou sacrifier ses chiens, ou laisser périr le grizzly, le jour même que Tyr lui avait accordé la vie ! Aussi fut-ce sans hésitation qu'il pressa la gâchette.

Il tirait à grande distance en sorte que le premier coup ne fit que soulever un nuage de poussière à cinq mètres en avant des airdales. Il tira de nouveau et manqua encore. Au troisième coup, la détonation fut suivie d'un cri aigu de douleur que Langdon ne put entendre, mais l'un des chiens roulait jusqu'au bas de la pente.

Les détonations n'avaient pas ému Tyr, mais, quand il vit l'un de ses ennemis se tordre et dégringoler la montagne, il se tourna lentement, vers l'abri des rochers. Un quatrième et un cinquième coup suivirent, après quoi les chiens s'enfuirent en hurlant vers la coulée. L'un d'eux boitait, atteint à une patte de devant.

Langdon bondit sur le rocher qui lui avait servi de chevalet de tir et ses yeux fouillèrent la crête de la montagne. Iskwao avait atteint le sommet. Elle s'arrêta un instant pour regarder derrière elle, et puis elle disparut.

Maintenant, Tyr était caché parmi le chaos de rochers et les masses de grès désagrégé, sur la piste d'Iskwao. Il n'y avait pas deux minutes qu'il était hors de vue quand Bruce et Metoosin escaladèrent le bord de la coulée et apparurent à bonne portée pour tirer vers la crête. Langdon se mit à héler éperdument, en brandissant ses armes et en leur indiquant la direction du bas.

Bruce et Metoosin furent pris à sa ruse en dépit des abois que les chiens faisaient encore autour des rochers parmi lesquels Tyr avait disparu. Ils se dirent que leur compagnon de chasse était bien placé pour suivre les mouvements de l'ours et qu'il le voyait filer vers la vallée. Ce n'est qu'après avoir descendu quelque cent yards plus bas qu'ils s'arrêtèrent et consultèrent Langdon du regard pour savoir que faire.

De son rocher, Langdon observait la crête que Tyr était justement en train de franchir. L'ours s'arrêta un moment, comme avait fait Iskwao et il jeta un dernier regard sur l'homme. Et, quand Langdon le vit disparaître, il agita son chapeau en criant :

— Bonne chance, vieux camarade, bonne chance !

20

Cette nuit-là, Langdon et Bruce discutèrent leurs nouveaux plans. Quant à Metoosin, il restait assis à l'écart, fumant dans un silence têtu. De temps en temps, il jetait un regard sur Langdon, comme s'il lui eût été impossible d'ajouter foi aux choses qui s'étaient passées dans l'après-midi.

Par la suite, et pour plus d'une lune, il lui arriverait bien souvent de raconter à ses enfants, à ses petits-enfants et à ses amis des tribus qui vivent sous la tente comment il lui était arrivé de chasser avec un blanc qui avait tiré sur ses propres chiens pour sauver la vie à un grizzly.

Ce Langdon-là n'était plus son vieux Langdon. Après une chasse comme celle-là, Metoosin était bien sûr de n'en plus courre d'autres avec un pareil compagnon. De toute évidence, Langdon était devenu keskwao (fou). Ce n'était pas ainsi qu'agissaient les gens sensés. Il y avait quelque chose de dérangé dans cette tête.

Le Grand-Esprit avait enlevé le cœur de ce blanc pour le donner au grizzly. Aussi, par-dessus sa pipe, Metoosin surveillait Langdon.

Et ses soupçons se confirmèrent quand il vit Bruce et Langdon faire une cage d'une corbeille en peau de vache et qu'il en dut conclure que l'ourson allait les accompagner tout le long du voyage. Désormais, il ne pouvait plus douter. Langdon était, pour le moins, « singulier » et il n'y avait rien de bon à attendre de ces singularités-là !

Le lendemain matin, tout était prêt dès l'aurore pour une longue tournée dans les terres du Nord. Bruce et Langdon partirent en tête, se dirigeant, par-dessus la montagne, vers la vallée où, pour la première fois, ils avaient rencontré Tyr. Les chevaux de charge formaient derrière eux une file pittoresque et Metoosin fermait la marche. Muskwa voyageait dans son panier.

Langdon était enchanté.

— C'est la plus belle chasse de ma vie, dit-il à Bruce, et jamais je ne me repentirai d'avoir laissé la vie à ce grizzly.

— C'est toi le patron, répondit Bruce non sans quelque irrévérence. Mais, si j'avais été le maître, sa peau voyagerait en ce moment sur mon canard. Il n'y a pas un voyageur qui n'en donnerait cent dollars comme un sou.

— Oui, mais, vivant, il en vaut à mes yeux plusieurs milliers, répliqua Langdon.

Et, sur cette parole énigmatique, il revint en arrière pour voir comment Muskwa s'accommodait de son voyage.

Le malheureux ourson tanguait et roulait dans son panier comme un amateur novice dans un palanquin à dos d'éléphant. Langdon l'observa un instant, après quoi il revint près de Bruce. Pendant les trois heures qui suivirent, il alla plus de six fois rendre visite à Muskwa et à chaque fois, arrivé aux côtés de Bruce, il restait silencieux comme un homme qui a des débats de conscience.

Il était neuf heures quand ils atteignirent l'extrémité de la vallée de Tyr. Une montagne la fermait carrément et le ruisseau qu'ils côtoyaient se jeta brusquement à l'Ouest dans un étroit défilé. À l'Est s'élevait une pente verdoyante et ondulée, facile à parcourir pour les chevaux et qui les mènerait à une nouvelle vallée dans la direction du Driftwood. C'est ce chemin que choisit Langdon.

Àmi-côte, ils s'arrêtèrent pour faire souffler les chevaux. Dans sa prison de cuir, Muskwa poussait des pleurs qui étaient comme une prière. Langdon l'entendait, mais il feignait la surdité. Ses re-

gards retournaient constamment à la vallée qu'ils venaient de parcourir.

Qu'elle était belle et glorieuse sous le soleil du matin ! Il voyait les pics au pied desquels dormait le lac frais et sombre où avait pêché le grand Tyr ; durant des milles, les pentes étaient comme d'un velours vert et, pendant sa contemplation, il entendit revenir à ses oreilles les derniers accents de la bourdonnante musique du royaume de Tyr.

C'était pour lui comme une sorte d'antienne étrange, comme un hymne de joie s'élevant à l'occasion du départ de l'homme blanc qui laissait les choses, en s'en allant, comme il les avait trouvées. Et, cependant, les laissait-il bien comme il les avait trouvées ? Ses oreilles ne distinguaient-elles pas, dans cette musique de la montagne, comme des accents de tristesse, de reproche, comme une prière plaintive ?

Et voici qu'à ses côtés, Muskwa se reprit à gémir.

Alors, Langdon se retourna vers Bruce :

— Allons, c'est décidé ! fit-il d'une voix péremptoire. J'ai lutté toute la matinée contre moi-même pour atteindre à cette résolution. Elle est prise. Avec Metoosin, vous vous remettrez en route quand les chevaux auront assez soufflé. Je vais redescendre en arrière d'un mille ou deux et mettre cet ourson en liberté, de façon qu'il puisse retrouver le chemin de son gîte.

Il ne paraissait attendre aucune discussion. Bruce s'en abstint donc. Langdon prit Muskwa dans ses bras et s'en retourna vers le sud. À un mille du fond de la vallée, il se retrouva dans une large

prairie parsemée de débris de sapin et de frêne et toute parfumée par les fleurs. Il y mit pied à terre.

Pendant dix minutes, il resta assis dans l'herbe, Muskwa auprès de lui. Il avait tiré de sa poche un petit sac de papier et il présenta à son ami l'ourson les derniers morceaux de sucre que la civilisation lui offrirait jamais, sans doute. Quelque chose lui sembla se gonfler dans sa gorge quand il sentit le petit nez doux de la bestiole lui fouiller le creux de la main.

Et puis, à la fin, lorsqu'il se leva et se mit en selle, un brouillard brûlant lui obscurcissait les yeux. Il voulut rire. Vraiment, quelle faiblesse ! Mais il aimait Muskwa et il sentait bien que c'était quelque chose de plus qu'un homme ami qu'il laissait dans cette vallée des montagnes.

— Adieu, petit, dit-il d'une voix qui sombrait, adieu, petit rageur ! Peut-être un jour reviendrai-je te voir. Et tu seras un grand diable d'ours, mauvais comme une gale. Mais je ne tirerai pas, jamais… jamais…

Et il se hâta vers le Nord. À trois cents mètres, il se retourna. Muskwa essayait de le suivre, mais il perdait du terrain. Langdon agita la main.

— Adieu ! Adieu ! criait-il d'une voix étranglée.

Une demi-heure plus tard, il regarda du sommet de la pente en se servant de sa jumelle. Au loin, Muskwa ne faisait plus qu'une petite tache noire. L'ourson s'était arrêté et il attendait avec confiance le retour de son ami.

Alors, essayant encore de rire, mais bien vainement, Langdon passa la crête et sortit de la vie de Muskwa.

21

Muskwa suivit la piste de Langdon pendant un bon demi-mille. Au début de sa poursuite, il courut ; puis marcha et finit par s'arrêter et s'asseoir sur son derrière, comme un chien, les yeux à la pente lointaine.

Si Langdon avait été à pied, Muskwa ne se fût pas arrêté avant que de se sentir très fatigué. Mais l'ourson n'avait nullement goûté sa prison de cuir, où il avait été effroyablement cahoté et bousculé. Deux fois le cheval qui le portait s'était secoué, et pour Muskwa ç'avait été deux tremblements de terre.

Or, il savait que la cage, de même que Langdon, était partie en avant. C'est pourquoi il s'assit un instant, gémit d'un air soucieux, mais ne marcha pas plus avant.

Il était bien sûr que cet ami pour lequel son amour avait grandi avec lui-même ne serait pas longtemps sans revenir. Toujours il revenait et il n'avait jamais trompé Muskwa.

En conséquence, l'ourson se mit à chercher des spring beauties et des dents-de-chien, soigneux d'abord de ne pas s'éloigner trop du point de passage de la petite caravane. Toute la journée, il la passa dans les prairies parsemées de fleurs au pied de la montée. C'était un endroit délicieux sous le soleil, où l'on trouvait à chaque pas des racines bulbeuses fort succulentes.

Il fouissait, se gavait et il finit par faire un petit somme dans l'après-midi. Mais, quand le soleil s'abaissa sur l'horizon et que les ombres puissantes des montagnes vinrent obscurcir la plaine, il commença d'avoir peur. Ce n'était encore qu'un très petit bébé d'ourson et il n'avait jamais passé qu'une seule pleine journée

tout seul, celle qui avait suivi la nuit atroce où sa maman était morte.

Tyr était venu lui tenir lieu de mère, et puis Langdon avait succédé à Tyr, de sorte que, jusque-là, il n'avait jamais ressenti la solitude et la viduité de la nuit. Il rampa jusque sous un buisson d'épines à proximité de la piste et il continua d'attendre, d'écouter et de renifler avec inquiétude.

Claires et brillantes, les étoiles apparurent, mais, cette nuit-là, leur charme n'était plus assez puissant pour l'attirer au dehors. Et ce n'est qu'à l'aurore qu'il sortit, non sans précautions, de son abri d'épines.

Le soleil lui rendit courage et confiance et il se mit à errer par la vallée. La senteur des traces des chevaux se fit de plus en plus faible, jusqu'à ce qu'elle se fût entièrement évanouie. Pendant ce jour, Muskwa mangea un peu de gazon et quelques racines de dents-de-chien ; quand vint le second soir, il se trouva sur la pente où la caravane de Langdon avait pénétré dans la vallée où régnaient Tyr et Iskwao.

Fatigué, affamé, il se sentait entièrement perdu. Il dormit dans un arbre creux. Au jour, il repartit et c'est ainsi qu'il passa beaucoup de jours et de nuits tout seul dans la vallée. Un jour, il vint à longer la mare où, avec Tyr, il avait rencontré le vieil ours. De son nez d'affamé, il retourna les arêtes et gémit.

Il parcourut les bords du grand lac noir et profond ; il vit encore des ombres flotter dans la lueur incertaine de la forêt ; il franchit la digue des castors et il passa deux nuits contre « the log-jam » d'où il avait vu Tyr pêcher son premier poisson. Désormais, le souvenir de Langdon s'obscurcissait constamment dans

sa mémoire, tandis qu'il pensait de plus en plus à Tyr et à sa mère. Il les désirait. Ils lui manquaient bien plus que jamais ne lui avait manqué la compagnie de l'homme, car, très rapidement, Muskwa retournait à la sauvagerie.

On était au commencement d'août quand il atteignit l'entaille de la vallée et gravit la pente où Tyr avait pour la première fois entendu et ressenti la morsure des fusils des hommes. Pendant ces deux semaines, il avait grandi avec rapidité en dépit de ce qu'il s'était souvent couché l'estomac vide, et les ténèbres ne l'effrayaient plus.

Àtravers le défilé profond où ne pénétrait pas le soleil, il allait et, comme il n'y avait pas deux chemins pour sortir de la vallée, il fut bientôt au sommet de la brèche par où Tyr s'en était allé, chaudement poursuivi par Langdon et par Bruce, et l'autre vallée — la sienne — s'étendit sous les regards de Muskwa.

Naturellement, il ne put la reconnaître. Il n'y vit ni n'y flaira rien qui lui fût familier. Mais c'était une si admirable vallée, si pleine de victuailles et de soleil qu'il ne se contenta pas d'y passer comme un fou. Il trouvait là des jardins entiers de « spring beauties » et de dents-de-chien.

Trois jours plus tard, il tua pour la première fois par ses propres moyens. Il tomba tout à coup sur un petit « whistler » qui n'était guère plus gros qu'un écureuil rouge et, avant que la bestiole ait pu s'enfuir, il l'avait saisie. Ce fut un repas mémorable.

Une semaine s'écoula avant qu'il ne vînt à passer près du fond de la crique qui se trouvait sous l'escarpement où sa mère était morte. S'il eût voyagé en haut, près de la crête, il eût rencontré

les ossements maternels complètement dépouillés par les bêtes sauvages.

Au bout d'une deuxième semaine, il retrouva la petite prairie où Tyr avait tué le caribou et le grand ours noir. Alors Muskwa comprit qu'il avait retrouvé son chez lui.

De deux jours entiers il ne s'aventura pas à deux cents yards de ce lieu de fête et de bataille. Nuit et jour il attendait Tyr. Il lui fallut tout de même s'éloigner pour trouver sa nourriture, mais, chaque après-midi, quand l'ombre des montagnes commençait à s'allonger, il retournait au bouquet d'arbres où tous deux avaient fait la cache, ensuite dévalisée par ce voleur d'ours noir.

Un jour, sa chasse aux racines l'entraîna plus loin qu'à l'ordinaire. Il était bien à un demi-mille de son domicile et il reniflait à un coin de rocher quand une grande ombre le couvrit. Il leva les yeux et, pendant une demi-minute, il resta comme pétrifié, le cœur battant et sautant comme jamais il n'avait sauté et battu de toute sa vie !

Tyr était à deux pas de lui. Le grizzly géant restait aussi immobile que le petit qu'il regardait fixement. Alors, Muskwa poussa un petit gémissement de joie puérile et courut à lui. Tyr abaissa sa grosse tête et, pendant une minute encore, ils restèrent immobiles, le nez de Tyr enseveli dans la fourrure au dos de Muskwa.

Et puis Tyr se remit à gravir la pente comme si jamais l'ourson n'avait été perdu et Muskwa le suivit avec joie.

Alors, ce furent de longs jours de voyage et de festins magnifiques. Tyr conduisit Muskwa dans plus de mille coins des deux vallées et des montagnes qui les enfermaient. Oh ! les beaux jours

de pêche ! Et l'on tua un autre caribou dans la montagne, et Muskwa devenait chaque jour de plus en plus gros et de plus en plus lourd. Si bien qu'à la mi-septembre, il était déjà de la taille d'un beau chien.

Et ce fut le temps des baies. Tyr savait où on les trouve dans les vallées. Ce furent d'abord les framboises sauvages, puis les baies de savonnier, puis les délicieux cassis qui mûrissent dans les fraîches profondeurs des forêts, presque aussi gros que des cerises et presque aussi doux que le sucre de Langdon. Ces cassis, c'était la passion de Muskwa. Cela poussait en buissons épais et féconds. On n'était point gêné par les feuilles des arbustes nus qui les portaient et l'on pouvait en trouver et en déguster deux cents en cinq minutes.

Le temps coula et les baies disparurent. Ce fut octobre. Les nuits se firent très froides et des jours entiers s'écoulèrent sans qu'on revît le soleil briller dans un ciel sombre et pesant de nuages. Sur les pics, la neige s'amassait en couches toujours plus épaisses sans plus jamais fondre à l'approche des crêtes.

Puis la neige tomba jusque dans les vallées. Ce ne fut d'abord qu'un blanc tapis qui fit frissonner les pieds de Muskwa, mais disparut bientôt. Des vents rudes descendirent du Nord. Au doux bourdonnement estival de la vallée succédèrent des gémissements et des cris rauques dans la nuit. Des chants tristes sortaient des arbres et Muskwa trouva le monde transformé.

En ces jours glacés et si sombres, il se demandait pourquoi Tyr restait sur ces pentes balayées par les vents quand on eût trouvé en bas de bons abris. Mais Tyr aurait pu lui expliquer que

l'hiver, désormais, était proche et que ces pentes exposées restaient le seul terrain où ils pussent trouver leur nourriture.

Plus de baies, dans les vallées ; l'herbe et les racines n'y contenaient plus guère de sucs nourriciers ; c'eût été temps perdu que d'y chercher des fourmis et des larves et, au lieu de venir batifoler à la surface des lacs, les poissons se tenaient en eau profonde.

C'était la saison où les caribous ont autant de flair que des renards et où ils filent comme le vent.

Les seuls repas sur quoi on pût faire fond, vrais dîners de famille se composaient de quelques misérables rongeurs que Tyr devait gagner à la peine de ses griffes, en fouissant, travail où Muskwa l'aidait dans la faible mesure de ses forces. Il leur arriva plus d'une fois de retourner des mètres cubes de terre avant que de parvenir au chaud abri hivernal d'une famille d'infortunés dormeurs. Ils creusaient pendant des heures pour s'emparer, en tout et pour tout, de trois ou quatre rongeurs gros comme des écureuils, mais, en revanche, délicieusement gras.

Ils vécurent ainsi les premiers jours d'octobre et les premiers de novembre. Alors, la neige, les vents glacés et les furieuses tempêtes du Nord se donnèrent pleine carrière. Mares et lacs commencèrent à se recouvrir d'une couche glacée. Mais Tyr s'obstinait à rester à flanc de montagne. Muskwa grelottait dans les nuits froides et il se demandait douloureusement si le soleil n'était pas disparu pour jamais.

Un jour, vers la mi-novembre, Tyr s'arrêta soudain, alors qu'il était en train de fouir en quête d'un déjeuner et il partit vers le Sud avec un air tout affairé. Ils se trouvaient alors à environ dix

milles du défilé, mais le grizzly menait un train si vif et si soutenu qu'ils y parvinrent avant la nuit, dans le même après-midi.

Pendant les deux jours qui suivirent, Tyr ne parut plus avoir aucun but dans la vie. Il n'y avait rien à manger dans ce défilé. Il errait parmi les rochers, flairant, écoutant et se conduisant, en somme, d'une façon fort incompréhensible pour Muskwa.

L'après-midi du second jour, Tyr fit halte dans un bouquet de pins où le sol était jonché d'aiguilles tombées, qu'il se mit à manger. Muskwa trouvait cette nourriture assez mauvaise, mais quelque chose disait à l'ourson qu'il lui fallait agir à l'exemple de Tyr. Alors il attrapait avec sa langue ces mauvaises aiguilles et il les avalait sagement, sans se douter que la nature prépare ainsi les ours au long sommeil de l'hiver.

Àquatre heures, ils parvinrent à l'entrée de la caverne où Tyr était né. Là encore le grizzly s'arrêta, flairant le vent en haut puis en bas, attendant on ne savait quoi. Le jour s'assombrissait. Une tempête hurlante s'abattait sur le défilé. Des vents mordants tombaient du haut des pics ; le ciel était noir et tout plein de neige.

Pendant une minute, le grizzly resta là, à moitié engagé dans l'entrée de la caverne, puis il y pénétra, suivi de Muskwa. Ils s'enfoncèrent sous terre, plus bas, toujours plus bas, à travers des ténèbres de poix, tandis que l'air se réchauffait sans cesse et que la plainte du vent mourait au loin. Bientôt elle ne fut plus qu'un murmure.

Il fallut bien une demi-heure à Tyr avant que de s'être placé bien convenablement pour dormir. Alors Muskwa se coucha en

rond à ses côtés, tout pénétré de bonne chaleur, avec un grand sentiment de confortable.

Ce fut une nuit de furieuse tempête et la neige tomba en abondance. Elle venait sur le défilé en nuages qui entraînaient encore d'autres nuages plus épais, et le monde se trouva comme enterré. Au matin, il n'y avait plus de rocs, plus d'entrée de caverne, plus de buissons, plus de noir ni de rouge sur les arbres. Tout était blanc, immobile et silencieux ; plus un murmure dans la vallée.

Loin, au fond de la caverne, Muskwa s'agitait sans répit. Tyr fit un grand soupir et tous deux s'endormirent d'un long et profond sommeil. Peut-être bien qu'ils rêvèrent.

FIN

Sources et licence

Texte : https://fr.wikisource.org/wiki/Le_Grizzly. Domaine public ; transcription Wikisource CC BY-SA 4.0. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.